

LE PETIT ROI.

LIVRES DE FONDS.

Chronique de l'OEil de Bœuf, par **Touchard-Lafosse**. . . . 8 vol. in-8.
Andalousia, par **Lottin de Laval**. . . . . 2 vol. in-8.
Les Comtes de Montgommery, par **le même**. . . . . . . 2 vol. in-8.
Le Cabaret de Ramponneau, par **Amédée de Bast**. . . . . 2 vol. in-8.
Les Brodeuses de la Reine, par **Ernest Alby**. . . . . . . 2 vol. in-8.
L'Échelle de Soie, par **Hyppolyte Lucas**. . . . . 2 vol. in-8.
Le Grenadier de l'île d'Elbe, par **Barginet** (de Grenoble). . 2 vol. in-8.
Fleur d'Épée, par **A. de Kermainguy**. . . . . 2 vol. in-8.
Le Diamant de la Vouivre, par **Louis Jousserandot**. . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Spartacus, par **Paul Féval**. . . . . 2 vol. in-8.
Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis et publiés par **Charlotte de Sor**. . . . 2 vol. in-8.
Un Secret dans le Mariage, par **Madame Sophie Pannier**. . 2 vol. in-8.
La Poule aux OEufs d'or, par **Jules Lacroix**. . . . . . 2 vol. in-8.
Le Yacht du Diable, par **Jules David**. . . . . 2 vol. in-8.
La Femme d'un Ministre, par **Brisset**. . . . . 2 vol. in-8.
Souvenirs intimes du Comte de Mesnard, premier écuyer de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry. . . . . 3 vol. in-8.
La plus heureuse Femme du monde, par Mme **Ch. de Sor**. . 2 vol. in-8.
La Reine des Voleurs, par **Jules David**. . . . . 2 vol in-8.
Tyler le Couvreur, par **Paul de Kock**. . . . . 1 vol in-8.
Le Chateau d'Eppstein, par **Alexandre Dumas**. . . . . . 3 vol. in-8.
La Vie d'un Matelot, par **Cooper**. . . . . 2 vol. in-8.
La Pythie des Highlands, par **Walter Scott**. . . . . . 2 vol. in-8.
Le Brigand de la Loire, par **Auguste Ricard**. . . . . . 2 vol. in-8.
Louise d'Avaray, par **Jules de Saint-Félix**. . . . . . . 2 vol in-8.
Le Béarnais, par **Brisset**. . . . . 2 vol. in-8.
Le Capitaine Lacuzon, par **Louis Jousserandot**. . . . . 2 vol. in-8.
Le Berger Roi, par **Charlotte de Sor**. . . . . 2 vol. in-8.
La Reine des Carabines, par **Maximilien Perrin**. . . . . 2 vol in-8.
Le Voile noir, par **Jules Lacroix**. . . . . 2 vol. in-8.
L'Autel et le Théâtre, par **Maximilien Perrin**. . . . . . 2 vol. in-8.
Lola et Maria, par madame la comtesse **Merlin**. . . . . . 2 vol. in-8.
Les Anneaux d'une Chaine, par le vicomte **D'Arlincourt**. . . 2 vol. in-8.
Le Comte de Guiche, par madame **Sophie Gay**. . . . . . 3 vol. in-8.
Le Faux Frère, par **la même**. . . . . 2 vol. in-8.
Le Petit Roi, (roman historique), par **Brisset**. . . . . . . 2 vol. in-8.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

François les Bas-Bleus, par **Max. Perrin**. . . . . 2 vol. in-8.
Un Grand d'Espagne, par **Jules Lacroix** . . . . 2 vol. in-8.
Gabrielle d'Estrées, par **Brisset** . . . . 2 vol. in-8.
Les Métamorphoses de la Femme, par **X.-B. Saintine**. . . 3 vol in-8.
Marie Tudor, par madame **Dupin**. . . . . 2 vol. in-8.
Blanche de Bourgogne, par **la même**. . . . . 2 vol. in-8.
Deux amours, par **Bigillon**. . . . . 2 vol. in-8.
Le Proscrit des Hébrides, par **Sir Walter Scott**. . . . 2 vol. in-8.
Nanon de Lartigues, par **Alexandre Dumas** . . . . . . 2 vol. in-8.
Madame de Condé, par **le même** . . . . 2 vol. in-8.
La Vicomtesse de Cambos, par **le même**. . . . . 2 vol. in-8.
La Fille de la Montagne noire, par **Sir Walter Scott**. . . 2 vol. in-8.
Sans Pitié, par **Michel Masson** . . . . 3 vol. in-8.
Le Débardeur, par **Maximilien Perrin**. . . . . 2 vol. in-8.
Cœur de Lièvre, par **le même**. . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

M.-J. BRISSET.

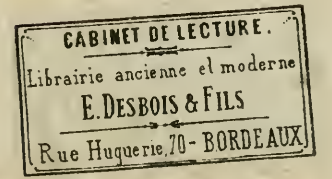
LE

PETIT ROI

II

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1845



DEUXIÈME PARTIE.

SUITE.

IV

La Renaudie, ainsi désigné par la sorcière, s'avança avec aisance et dignité vers les jeunes gens.

— Messieurs, leur dit-il avec un gracieux sourire, l'honneur que cette bonne dame vient de me faire en me mettant de compagnie avec ces deux genthilshommes

(il désigna de l'œil Chastelard et Rizzio), et en établissant quelque rapport entre votre gracieuse société et ma solitude, est trop grand pour que je lui en veuille de sa prédiction, et pourtant je ne l'ai pas demandée. Je ne suis pas la maison, ajouta-t-il en faisant allusion à l'une des plaisanteries du jeune Olivier, et la connaissance de mon avenir, qu'il soit rose, ou rouge, ou noir, n'entre pas dans ses prérogatives. Dans ce sens, il y a de sa part empiétement et abus du pouvoir de devination. — Ah! mon Dieu, je ne vous en veux pas, ajouta-t-il en s'adressant à la prophétesse; l'avenir d'un chacun est un ciel chargé de nuages: le calme ou l'orage est-il derrière ce voile promené par les vents... qui le sait? Permis à ceux qui s'amusent à contempler les nuages d'y voir des prisons, des châteaux, un trône

ou un échafaud ; car c'est dans leur imagination qu'ils regardent. La vôtre est terriblement sombre aujourd'hui, ma bonne ; voilà le seul reproche que je sois en droit de vous adresser devant ces jeunes seigneurs qui, comme moi, ont le bon esprit de ne s'affecter nullement de vos fatales annonces.

— Nous lui en savons bon gré, au contraire, répondit l'un de ces messieurs, puisqu'elles nous procurent, mon gentilhomme, l'avantage de répondre à votre courtoisie. — Ne voulez-vous pas prendre place à mes côtés et puiser dans ce hanap de vin épicé ce qu'il en faut pour donner à votre avenir une couleur plus gaie que celle dont cette pauvre folle l'a barbouillé ?

Tous se levèrent avec empressement pour faire honneur au nouveau-venu. Il

se trouva ainsi installé parmi ces hommes de cour, et se montra, dans la conversation qui suivit, bon compagnon, ayant à sa disposition le trait, la saillie et le mot pour rire. Certes, on n'eût pas dit, à le voir ainsi attablé avec ces maîtres-étourdis, et montrant plus qu'eux tous de la bonne humeur et du laisser-aller, qu'un projet de cette importance se tramait dans sa tête et qu'il y risquait sa vie.

Les bourgeois depuis longtemps s'étaient retirés. Le voisinage de cette bande joyeuse les avait tout de suite inquiétés. Ils étaient rentrés chez eux, non sans regretter le temps où ils pouvaient boire tranquillement, en faisant leur partie de prime, sans craindre l'esprit gouailleur et taquin des traîneurs d'épées.

Ceux-ci étaient donc maîtres de la place; on avait fait venir un nouveau pot de vin

sucré, et les propos les plus joyeux s'échangeaient bruyamment autour du bol, d'où s'exhalait une odorante fumée. Des prédictions tragiques et de celle qui les avait faites, on ne s'occupait plus du tout; elle pourtant, la devineresse, était demeurée en place. Elle se tenait un peu à l'écart de la table, appuyée contre un pilier de la grand'salle, et ayant l'air d'oublier tout ce qui l'entourait pour suivre, dans son esprit, quelque souvenir de son pays.

Cependant, quand La Renaudie prenait la parole, elle semblait sortir de sa rêverie, et reportait sur lui son regard perçant. Ce regard, quoiqu'il n'eût pas l'air d'y faire attention, obsédait l'aventurier au point qu'il s'apprêtait à demander à la vieille femme si depuis qu'elle l'examinait avec une si singulière persistance, elle n'avait

pas trouvé quelque chose de nouveau à lui apprendre sur sa bonne ou mauvaise fortune. Il n'en eut pas le temps, car l'étrangère se mit à chanter — en français cette fois — ce couplet d'une complainte faite sur les misères des huguenots et sur la surveillance dont ils étaient l'objet :

Voici venir les hallebardes,
Le capitaine avec ses gardes,
Pour demander au tavernier
Quels voyageurs en son auberge,
Bien ou mal, n'importe, il héberge,
Ainsi que le veut son métier.

C'est qu'elle avait entendu sous la croisée un commandement de halte, puis le bruit du bois des hallebardes tombant sur le pavé, puis sur les degrés de l'escalier, les pas bruyans de quelqu'un qui montait en faisant sonner les pièces de son accoutre-

ment de guerre. Il y avait dans ce bruit quelque chose d'officiel et d'important. Le commissaire de police et le gendarme, de nos jours, ont seuls le privilége d'une marche aussi solennelle.

En effet, la porte s'ouvrit, et un capitaine portant le corcelet d'acier, le morion, le hausse-col et l'épée nue sous le bras gauche, entra dans la salle.

Il ne fit que jeter, en passant, un regard sur les jeunes gens attablés, qui ne prirent pas garde à lui, et se dirigea vers l'autre porte, celle de la chambre où se tenait le tavernier.

Celui-ci parut aussitôt, le bonnet à la main, et fit de grandes salutations à l'officier.

— Eh bien, maître Ancel, dit celui-ci, y a-t-il quelque chose de nouveau *à la Fortune de la France*? Vous connaissez l'édit

rendu par M. le gouverneur du château, qui a pris dans ses attributions et par ordre de M. le grand-maître de la maison du roi, la police et le maintien du bon ordre dans cette ville. Cet édit a pour but d'éloigner de la cour tout étranger qui n'a pas invitation expresse ou permission écrite pour s'y présenter...

— Et aux termes de l'ordonnance, il nous est enjoint de déclarer, reprit maître Ancel, le nom de tout voyageur qui prend gîte chez nous.

Cela me sera facile pour aujourd'hui, mon capitaine. N'ayant reçu qu'un voyageur, je n'ai qu'un nom à vous dire...

— Et ce nom? reprit l'officier en tirant de sa poche un carnet et un crayon.

— Le sieur Godefroy Bary de La Renaudie, dit le tavernier.

La Renaudie, s'entendant nommer, tourna

vivement la tête du côté du nouveau venu, qu'il n'avait pas encore regardé.

— La Renaudie! s'écria le capitaine. Voici qui est étrange : c'est mon cousin!

— Mon cousin! répéta l'aventurier ; en effet, ajouta-t-il en se levant et en s'avançant vers l'officier, c'est Perdaillan.

Ils s'embrassèrent, en donnant tous deux des grands signes de joie.

Et la femme brune, continuant son excursion mentale au pays d'où elle sortait, chantait à demi-voix :

En bon parent, Douglas l'embrasse,
Et demain son œil cherchera
Par quel endroit de la cuirasse
Sa dague en son cœur entrera!

Tous les jeunes seigneurs avaient l'œil à cette reconnaissance qui se faisait devant eux.

— Eh ! oui, c'est notre cher Perdaillan ! fit Olivier de Magny ; pardieu, tu arrives à temps, capitaine, pour boire avec nous !

— Y pensez-vous, Olivier, m'attabler au cabaret avec des personnes aussi sensées, un jour de service, et quand j'ai besoin de toute ma mémoire et de tout mon sang-froid ! — Ce cher La Renaudie, reprenait-il en secouant la main du voyageur, que je suis donc aise de le revoir ! Du diable si je m'attendais à cette rencontre.

— La Renaudie ! dit en elle-même la devineresse ramenée tout-à-coup à l'observation de ce qui se disait et se faisait auprès d'elle; La Renaudie ! il se faisait nommer, ce matin, le capitaine Laforêt.

— Un verre de vin épicé ! s'écria Mai-

sonfleur, et buvons tous à cette heureuse rencontre.

— Laissez-donc ! vous ne songez qu'à boire, dit un des courtisans.

— Que diable ! Maisonfleur, n'insiste pas, reprit un autre, le chirurgien qui panse la blessure de M. de Perdaillan l'a mis au régime.

On s'aperçut pour la première fois que le jeune officier portait son bras en écharpe.

— Tu es blessé, Perdaillan ? dit La Renaudie avec un ton plein d'inquiétude.

— Cela ne sera rien, cousin.

Il jeta un rapide coup-d'œil sur le jeune Chastelard, qui mit son doigt sur ses lèvres.

— Un petit coup d'épée, reprit Olivier,

qu'il a reçu sans que nous ayons jamais su de qui et pourquoi.

— C'est une bagatelle, mes seigneurs, qui ne vaut pas la peine qu'on s'en occnpe. Mais je m'amuse à bavarder avec vous, et j'ai bien autre chose à faire ici. — Maître, ajouta l'officier en se retournant vers l'hôtelier qui se tenait à distance, nous avons encore une affaire à régler ensemble : conduisez-moi dans votre chambre.

Puis il passa son bras valide sous celui de La Renaudie.

— Tu vas venir avec moi, lui dit-il. Ah! je ne te quitte pas d'abord. — Pardon, mes amis, je vous l'enlève. Vous l'excuserez, et moi aussi, n'est-ce pas? Quand on se retrouve ainsi à l'improviste et après une longue absence, on a besoin,

vous le savez, des épanchemens du tête à tête.

— Allez, allez, messieurs, c'est trop juste; mais ton cousin, Perdaillan, quand il aura satisfait aux empressemens de l'amitié, voudra bien, nous l'en prions, ne pas oublier qu'il a trouvé à l'auberge de Blois, outre son cousin, des gens tout disposés à lui être agréables.

La Renaudie répondit de l'air le plus cordial à ces avances, et sortit de la salle commune avec Perdaillan et maître Ancel.

V.

Quand ils furent entrés tous les trois dans la chambre voisine, quand la porte fut fermée, Perdaillan dit à maître Ancel :

— Ah ça ! vous savez, mon maître, les nouvelles obligations qui vous sont imposées par M. le gouverneur, à vous et à toute personne à la tête d'un établissement pu-

blic? Ce n'est pas assez de donner les noms des étrangers qui descendent chez vous, vous devez encore, d'après les instructions qu'on vous a communiquées hier, relater dans un rapport détailllé qui, chaque jour, sera remis à l'officier de ronde, les différentes allées et venues des gens, bourgeois, manans ou autres, qui entrent chez vous sous couleur de boire, banquetter ou se gaudir par de joyeux propos. Ce n'est là souvent qu'un prétexte à des réunions plus sérieuses. Les maisons comme celle-ci sont lieux de rendez-vous tout trouvés pour ceux qui se veulent engager dans quelque intrigue, qu'elle soit de galanterie ou de politique...

La Renaudie écouta avec attention.

— Et le magistrat, reprit M. de Perdaillan, veut ne rien ignorer de ce qui se passe chez vous, aussi bien au grand jour de la

salle commune que dans les ombres des chambres réservées.

L'aubergiste tournait son bonnet entre ses mains, d'un air embarrassé.

— Vous êtes-vous conformé à ces expresses recommandations? demanda l'officier, et m'allez-vous remettre votre rapport, que je le joigne à ces papiers, ajouta-t-il en montrant une liasse passée dans son ceinturon, qui déjà m'ont été remis pas vos confrères ?

— Ils se sont bien pressés! dit maître Ancel ; moi, j'ai cru qu'un ordre semblable, avant d'être exécuté, valait bien la peine qu'on le confirmât une seconde fois... Oui, messire capitaine, j'ai hésité, je ne le cache pas, car ce que l'on nous demande aujourd'hui, ce n'est pas de la surveillance, c'est de l'espionnage.

— Pauvre homme, qui ignore que quand

la police s'en mêle, l'une ne va jamais sans l'autre, dit La Renaudie en levant les épaules.

— Quand l'autorité exige plus que la conscience ne peut accorder, reprit le tavernier...

— On refuse, mon brave, s'écria l'officier, se réjouissant d'avoir enfin trouvé un honnête homme dont le refus énergique vînt flétrir l'odieuse inquisition dont en ce jour il était, malgré lui, l'instrument, et l'on subit, pour conserver sa propre estime, les conséquences d'une résolution aussi honnête que la vôtre.

— Quelles conséquences? demanda l'aubergiste d'un ton beaucoup moins assuré.

— Vous le demandez? Mais très probablement on fera fermer cette maison, et vous serez forcé de transporter ailleurs la *fortune de la France.*

— Diable ! diable ! fit l'aubergiste en se grattant l'oreille.

Son stoïcisme était terriblement ébranlé du premier coup.

— Et, dit-il, après un moment de silence, tous ceux qui sont dans ma position...

— Je vous l'ai dit, répondit l'officier, ils ont exécuté les ordres de M. le lieutenant du roi.

— Le maître du *Charriot d'or* aussi ?

— Il a été le premier qui m'ait remis son rapport.

— L'intrigant ! s'exclama maître Ancel, c'est par envie contre moi ! Il crève dans sa peau de voir mon auberge aussi bien achalandée... et il espère... mais je l'attraperai bien...

— Ainsi, dit vivement M. de Perdaillan, vous refusez ?

— Du tout, répondit le tavernier, en se mettant à une table où il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire. Je connais trop bien mon devoir pour me soustraire à aucune des obligations qu'il plaira à messieurs du roi de m'imposer. — Fermer ma maison ! — Ce n'est pas moi, mon capitaine, moi qui ai placé à ma porte le signe adopté par les grands ministres auxquels le roi, notre seigneur et maître, a confié les rênes de notre gouvernement, qui m'inscrirai par une folle résistance contre les mesures prises par leur sagesse. — Moi, refuser ! je m'en garderai bien ; le *Charriot d'or,* du coup, serait changé en un char de triomphe... Ah ! il a été le premier à fournir son rapport... Faites-moi le plaisir, capitaine, d'attendre une minute, et je vais...

En disant ces mots, maître Ancel apprêtait la plus grande de ses feuilles de pa-

pier, remuait ses plumes l'une après l'autre, regardait au jour celle dont le bec était le plus net ; puis il renouvela l'encre de son cornet, revint à ses plumes, et enfin, campé en face de son papier, et avec la gaucherie d'un très novice écrivain, il écrivit lentement, lourdement, et au beau milieu de la feuille, en lettres hautes d'un pouce, ce mot avec un seul *p !* Rapport.

— Vous semblez un peu brouillé avec l'écriture, père Ancel, dit le capitaine en riant.

— Pardine, monsieur, il n'y a jamais eu entre nous connaissance bien intime, répondit l'aubergiste, et ce qui me fâche, c'est que Madeleine, notre gouvernante, qui se mêle de mes écritures, ne soit pas là pour coucher par écrit ce que j'ai à raconter à la prévôté.

— Eh bien ! que voulez-vous, à l'impos-

sible nul n'est tenu ; je prendrai sur moi de dire que tout chez vous s'est passé dans l'ordre, et que vous n'avez pas cru devoir faire un rapport à propos de choses les plus insignifiantes du monde.

— Eh bien, justement c'est tout le contraire, reprit le bonhomme, et maintenant que mon esprit s'est mis sur la voie, il me revient des choses. . oui, les circonstances d'une entrevue mystérieuse... Bref, je me persuade qu'aucun de ces papiers que vous avez là dans votre ceinture ne sont rien en comparaison de ce que j'aurais à dire.

— Eh bien alors, dit l'officier, avisez aux moyens d'expédier promptement votre pièce d'écriture ; car le temps se passe, et le sergent attend en bas mon paquet pour le porter. Si je n'avais pas la main dans l'état que vous voyez, ajouta-t-il en montrant son bras en écharpe, je vous offrirais

d'écrire sous votre dictée d'aussi précieux renseignemens ; mais c'est à peine si je peux encore m'en servir pour tirer mon épée du fourreau.

— Par bonheur, dit La Renaudie, la mienne n'est pas empêchée, et pour vous obliger, mon cher hôte, la voici toute à votre disposition.

— Quoi ! s'écria maître Ancel, vous auriez la complaisance, mon gentilhomme, d'écrire à ma place... en vérité, je ne sais si je dois accepter cette preuve de votre obligeance... Je craindrais d'abuser...

— Allons donc, vous voulez rire, mon ami..... On est trop heureux de trouver l'occasion d'obliger un brave homme comme vous, et si vous voulez me céder votre place et nous conter hautement ce qui s'est passé dans votre maison, j'écrirai pendant que vous parlerez, et nous arriverons en même

temps à la fin, vous, de votre récit, et moi, de mon rapport. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Maître Ancel ne se le fit pas dire deux fois ; il céda sa place à La Renaudie, non sans lui adresser maints remercîmens, et l'aventurier, toujours aux aguets de ce qui pouvait servir à son grand projet et éclairer certains plans du théâtre où il allait bientôt agir, attendit, la plume à la main, que l'aubergiste eût réuni tous ses souvenirs.

— Hier, dit enfin le tavernier, dans la journée, une vieille femme, grande et maigre, assez singulièrement vêtue, et qui, dans ce moment même, se trouve dans la compagnie de ces gendarmes qui boivent à côté..... Il se peut faire que vous l'ayez remarquée, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à La Renaudie, vous qui étiez aussi avec eux?

— Oui, en effet, répondit La Renaudie très vivement intéressé par ce début qui ramenait en scène, devant lui, cette étrange créature qu'on appelait la prophétesse de la reine, et dont le regard l'avait poursuivi avec acharnement.

— Cette femme donc, reprit maître Ancel, est venue hier me demander, avec une sorte de mystère, si une grande dame qu'elle sert pourrait venir chez moi, à la tombée de la nuit, pour causer quelques instans avec une personne du dehors qu'il lui était impossible de recevoir chez elle, et si je consentirais à faciliter cet entretien, en prêtant pour une heure une chambre isolée et sans voisinage qui pût faire craindre une indiscrétion. J'ai répondu que c'était chose facile. On ma indiqué alors à quel signe je reconnaîtrais la personne avec laquelle on désirait se mettre en rapport :

c'était un homme qui devait arriver à sept heures et que je devais introduire dans la pièce retenue d'avance. Alors la dame viendrait, et je n'aurais plus rien à faire qu'à veiller sur le dehors, pour que rien ne vînt troubler le tête-à-tête.

— En effet, dit Perdaillan, voici qui semble annoncer les grandes aventures.

— Ensuite ? dit La Renaudie d'un ton qui annonçait l'intérêt devenant plus vif à chaque trait de ce récit.

— Eh bien ! reprit le tavernier, les choses se sont passées de la manière dont elles avaient été réglées par moi et la duègne : l'heure du rendez-vous, l'arrivée de l'homme, le signe au moyen duquel il s'est fait reconnaître, la venue de la dame : tout a été conforme à ce qui avait été annoncé....

— Il faut compléter ces renseignemens,

dit La Renaudie qui ne cessait pas d'écrire, par quelques indications qui mettent le pouvoir sur la voie, et lui fassent connaître quels sont les personnages qui se sont réunis, hier soir, chez vous avec tant de précautions.

M. de Perdaillan trouva que son cousin prenait bien du goût à cet essai de police, et qu'il insistait trop sur la nécessité de le compléter.

— Mettez, si vous voulez, reprit le maître de l'auberge, que je n'ai pu voir la dame, par la raison qu'elle est venue masquée.

— La dame était masquée? dit La Renaudie en écrivant.

— Mais elle était grasse, vêtue de noir, et il m'a paru qu'elle avait une voix tant soit peu hommasse et avec un accent étranger... Ou je me trompe fort ou il y a là, à côté,

parmi les seigneurs qui boivent ensemble, un jeune homme qui parle absolument comme elle.

L'aventurier pensa au musicien Rizzio, et il s'écria :

L'inconnue avait l'accent italien ! Et le personnage qui s'est entretenu avec elle ? dit-il ensuite de l'air le plus tranquille, quoi qu'il se sentît sous le coup de la plus vive anxiété...

— Quant à celui-là, il est plus facile d'indiquer sa figure et sa tournure, dit le tavernier.

L'aventurier écouta de toutes ses oreilles.

— Je l'ai assez bien dévisagé, reprit maître Ancel, pour le désigner de manière à le faire reconnaître de ceux qui peuvent l'avoir vu. Il est jeune encore, petit, blond

et maigre, et il m'a paru qu'il avait le cou fort enfoncé dans les épaules.

La Renaudie fut assez maître de lui pour déguiser sa joie; il écrivit ce que l'aubergiste venait de lui dire, et se servit des termes contenus dans ce signalement de prince à lui remis par l'agent de M. de Braguelonne; car, il n'y a pas de doute, c'est Condé qui hier dans cette auberge s'est abouché avec la reine-mère.

Oui, oui, cette grosse femme vêtue de noir, écorchant le français, à l'italienne, précédée de la duègne qui fait de la magie et de la divination à la cour, ne peut être que Catherine de Médicis. N'a-t-elle pas un grand intérêt à s'entendre avec le prince? N'est-ce pas là son seul recours contre l'envahissante tyrannie des Lorrains? Elle a dû tout faire pour découvrir la retraite de Condé; rien n'a dû lui coûter pour le rap-

procher d'elle. C'est Catherine, c'est Condé qui se sont réunis hier dans cette hôtellerie, et La Renaudie n'y était pas!

— Dites-moi, reprit le comploteur, en continuant d'écrire de l'air le plus indifférent toutes les choses qui l'intéressaient tant, faut-il ajouter dans le rapport, pour réduire à rien les renseignemens que le *Charriot d'or* peut avoir à donner, qu'il est à votre connaissance qu'un autre rendez-vous doit prochainement réunir ces deux mystérieuses personnes?

— Assurément, et j'allais vous prier, mon gentilhomme, de ne pas oublier cette circonstance; car, comme j'éclairais la dame lorsqu'elle s'acheminait vers la porte de la rue où l'attendaient sa chaise et ses porteurs masqués comme elle, j'entendis le petit homme blond qui la reconduisait,

lui promettre qu'il irait la voir chez elle, lundi prochain...

— C'est demain, dit La Renaudie.

— Oui, demain. Il ajouta même que maintenant il la croyait de bonne foi et qu'il ne craindrait plus d'aller la chercher dans sa maison, malgré les ennuis et les désagrémens de toute nature qu'il encourrait s'il était surpris dans une pareille visite.

— Ce qui veut dire, pensa La Renaudie en écrivant toujours, qu'on s'est entendu dans cette première réunion, et que demain Condé se rendra au château, chez madame Catherine, pour achever le traité dont les préliminaires ont été arrêtés dans la maison de maître Ancel; et ce ne sera pas ma faute, j'en réponds, si je ne suis pas en tiers dans cette nouvelle entrevue. Voilà qui est terminé, ajouta-t-il après un moment de silence, et en posant la plume. Ecoutez-

moi, mon cher hôte, et dites-nous si j'ai clairement exprimé le fait que vous venez de nous raconter.

— C'est à merveille ! s'écria le tavernier, quand l'aventurier eut terminé sa lecture ; il n'y a pas un mot à ajouter.

— Si fait : votre signature au bas de ce rapport, dit l'officier. Maintenant que, grâce à mon obligeant cousin, votre besogne est terminée, ajouta-t-il en joignant le rapport écrit par La Renaudie aux autres papiers qu'il avait apportés, vous allez remettre tout cela au sergent qui est resté à la porte. Dites-lui aussi qu'il ne m'attende pas. Je le charge de porter ce paquet à la prévôté et de ramener ses hommes à la caserne.

— Et si votre cousin et vous, comme il arrive quand on se retrouve après une longue absence, vous avez bien des choses à

vous dire, reprit le bonhomme Ancel, demeurez ici, mon capitaine, vous serez moins dérangés tous deux que dans la salle commune. Je vais dire, en descendant, qu'on vous monte de quoi arroser cette reconnaissance de famille.

Les deux gentilshommes répondirent à l'aubergiste qu'ils n'avaient besoin de rien, mais qu'ils resteraient un instant à causer dans sa chambre, n'étant pas d'humeur, ni l'un, ni l'autre, à prendre part au bruit qui se faisait à côté.

Là-dessus, maître Ancel les quitta, en renouvellant ses remercîmens à son secrétaire improvisé, qui lui avait ôté une si belle épine du pied. Dans l'exaltation de sa reconnaissance, il alla jusqu'à dire que c'était lui avait enrayé le *Chariot d'or*, et que sans sa présence à Blois, c'en était fait de *la Fortune de la France*.

— Corbleu ! mon hôte, dit vivement l'aventurier en lui faisant de la main un signe d'adieu, j'accepte le présage ; puisse-t-on bientôt répéter partout vos paroles : Sans la présence de La Reuaudie à Blois, c'en était fait de la fortune de la France !

VI.

Perdaillan regarda La Renaudie d'un air surpris. Il ne comprenait rien à ses dernières paroles.

— Que fait à la fortune de la France ton passage par Blois, mon cher Godefroy? dit-il en prenant un siége pour causer plus à l'aise avec son cousin.

La Renaudie hésita un instant avant de répondre.

— Mon Dieu, dit-il en s'asseyant en face du capitaine, quand on suit le métier des armes et qu'on veut prendre du service à la suite de quelque prince, ne cherche-t-on pas toujours à se piquer d'honneur et à se faire héros en rêve pour se consoler de ne l'être pas en réalité? Les fictions, les illusions, les songes, voilà les moyens de faire face aux ennuis et aux découragemens biens réels qu'on trouve à chaque pas de cette carrière. Ainsi, quand on a la tête dans les nuages, on oublie qu'on se déchire les pieds aux ronces du chemin. Qui penderait, je te le demande, une épée à son côté, sans la pensée que la fortune de la France peut sortir de son fourreau!

— Je suis de cette opinion, reprit Per-

daillan; la vie, je l'ai toujours pensé, a besoin de l'un de ces grands intérêts qui l'élèvent et la fassent planer au dessus des misères et des petitesses du monde, bourbier prosaïque où s'empètrent, où s'usent les forces de tant d'hommes qui pourraient leur trouver un plus noble, un plus utile emploi !

— Oh! bien certainement, reprit La Renaudie avec son sourire ironique, il vaut mieux s'attaquer aux moulins à vent qu'on rencontre, eût-on, comme Don Quichotte, la folie qui les change en géans, que d'y entrer pacifiquement pour y faire moudre du blé ; et je me suis souvent surpris à envier le sort de ce fou héroïque qui se croyait destiné à délivrer une princesse enchantée.

—Tu conviens donc, Godefroy, dit vivement le jeune capitaine, que ce serait là

pour une vie un but noble et grand, digne, en un mot, qu'on y employât toutes ses forces, toutes ses pensées.

Ce fut le tour pour La Renaudie de regarder son cousin avec surprise.

— Quel but! demanda-t-il au chevalier.

— La délivrance, le salut, le bonheur d'une femme, d'une orpheline, d'une exilée dont on s'est fait, à l'insu de tous et d'elle-même, le défenseur et l'appui, répondit Perdaillan avec exaltation. Tu as le cœur grand, toi, l'ame élevée, quoique les déceptions du sort, les démentis de la fortune et l'injustice des hommes y aient jeté je ne sais quoi de sombre et d'amer, et tu comprendras, ami, ces dévoûmens entiers, complets, absolus, qui s'attachent à une existence, la suivent comme l'ombre suit le corps, et n'ont de repos et

de cesse que quand ils l'ont mise à l'abri de tout ce qui peut la troubler, l'obscurcir, la compromettre. Il n'y a rien de consolant et de touchant, vois-tu, comme cette croyance catholique qui place à côté de chacun des enfans de l'homme un ange chargé de conduire, d'inspirer l'ame confiée à sa garde! Pourquoi, nous qui sommes des anges aussi, des anges tombés par la faute d'Adam, mais qui se relèveront dans le ciel par les mérites de Jésus-Christ, n'aurions-nous pas conservé quelque trace, quelque lointain retentissement de ce grand besoin d'amour et de patronage qui anime ces célestes gardiens. Oh! oui, Godefroy, cela est ainsi... Je connais un homme qui, plus que personne, a été accessible à cet instinct de notre nature primitive. Il s'est senti entraîné, invinciblement entraîné à la suite d'une créature

de Dieu, de celle qui peut-être, en ce pays, se trouve la plus entourée de dangers et d'ennemis... Il s'est donné la mission de la défendre, de la sauver; pour cela, il demeure invisible à ses côtés, et n'attend, ne demande, n'ambitionne d'autre récompense, d'autre prix à ses travaux, à ses efforts de chaque jour, que le droit d'emporter dans l'éternité la pensée qu'il lui a été bon, utile et secourable!

En entendant ces paroles, l'aventurier se félicita d'avoir résisté à l'envie qu'il avait eue un instant de s'ouvrir à Perdaillan au sujet de sa grande affaire.

— Et aussi heureux que ces preux chevaliers qui, dans nos vieux romans, se constituaient aussi les gardiens et les protecteurs des princesses poursuivies par les enchanteurs, ton homme, dit-il en jetant un rapide regard sur le bras de son cou-

sin, a-t-il comme eux le beaume qui guérit incontinent les blessures reçues à leur service?

Ce mot de princesse, ce regard, ces paroles qui faisaient allusion à sa blessure, troublèrent infiniment le jeune capitaine.

Son cœur, si longtemps privé d'épanchement, était comme un vase trop plein. Au contact d'un cœur ami, il s'était répandu au dehors.

— Malheur, s'écria-t-il, et honte à celui qui pourrait voir un misérable insensé entraîné par sa présomption, poursuivre d'un regard brûlant, d'un soupir téméraire, celle pour qui l'apparence seule d'une démonstration semblable est une griève injure... Oui, honte à celui qui verrait offenser une femme sans trouver une parole pour blâmer l'offenseur, sans trouver

une épée pour le punir! Pour une femme, continua-t-il, comme s'il se fût parlé à lui-même, pour une femme jeune, belle, crédule, coquette peut-être, ou du moins très disposée à se montrer accorte et gracieuse pour tous ceux qui l'admirent et la flattent, y a-t-il rien de plus dangereux que les prétentions de ces hommes qui comptent assez sur leur mérite pour se persuader qu'il n'est pas de triomphe, de conquête dont l'espérance puisse leur être interdite ? Oui, certes, il y a là plus de périls pour son repos, pour sa dignité, pour sa renommée, que dans tous les piéges qui lui sont tendus par des ennemis avoués !

Quoique le nom de Marie-Stuart n'eût pas été prononcé, La Renaudie n'avait plus besoin d'explication à ce sujet. Il savait qu'elle était l'héroïne de ce poème héroïque que le noble jeune homme se cons-

truisait en nid d'aigle pour y abriter la snblimité et le désintéressement de son ame. Cette ame, où les forces surabondaient, n'avait rien trouvé qui pût mieux réaliser le besoin de défendre et de protéger dont elle était tourmentée, que cette situation précaire de la jeune Marie, abandonnée, si elle reste en France, aux coups du ressentiment le plus implacable : celui de l'italienne Catherine de Médicis; exposée, si elle retourne en Écosse, à la vengeance la plus impitoyable : celle de l'anglaise Elisabeth.

La confidence de Perdaillan avait été aussi complète que peut l'être l'aveu d'un esprit préoccupé d'une idée à ce point dominante. Quand on se trouve dans cette situation, on croit inutile, pour être compris, de répéter aux autres ce que depuis si longtemps on s'est dit à soi-même; aussi,

pour bien s'assurer que le sens du sous-entendu était tel qu'il le supposait, La Renaudie s'écria avec l'air du plus vif intérêt :

— Des ennemis, grand Dieu! et quels ennemis peuvent ne pas se laisser désarmer par des grâces si touchantes, par des talens si supérieurs, par des infortunes si peu méritées!

— Ces ennemis, Godefroy, sont partout, partout où les princes de la maison de Lorraine sont haïs ou enviés. L'envie, quand elle est forcée de constater les succès d'un homme célèbre, ne manque jamais de leur trouver une cause étrangère à son mérite. Reconnaître le bonheur d'autrui, c'est déjà trop pour elle; être forcée de l'attribuer à son génie... cela passerait la mesure. Ainsi, le grand capitaine, fameux par tant d'exploits, ce grand Fran-

çois de Guise n'est placé si près du trône, à entendre ses envieux, que parce que sa nièce y est assise ; ils l'indiquent comme l'origine de cette puissance qui les offusque ; et l'on ne peut détester ce pouvoir sans faire rejaillir quelque chose de cette inimitié sur sa base... Qui sait si, au moment où je te parle, l'on ne cherche pas, ami, à briser cette base pour faire plus sûrement tomber ceux qui s'y appuient.

La Renaudie baissa la tête. Mieux que personne il savait que, dans leur plan, les conjurés avaient arrêté l'éloignement de la jeune épouse qui exerçait tant d'influence sur l'esprit de l'enfant couronné, influence qui ne pourrait que s'accroître quand cet enfant deviendrait un jeune homme !

— Craintes exagérées, mon cher Perdaillan, dit-il enfin en jetant sur l'officier un regard pénétrant. Le mécontentement,

l'envie, la haine parlent longtemps avant que d'agir, et il y a loin de la plainte et de la menace à la démonstration qui pourrait mettre en péril une tête défendue par une couronne de reine.

— Les ennemis de la maison de Lorraine sont bien puissans, Godefroy, bien audacieux! tant d'injures à venger! tant d'ambition à satisfaire! et ce fanatisme qui accompagne toute religion à son berceau, et se montre prêt à sanctifier les moyens employés pour amener son triomphe! et ce sang des soutiens de cette cause qui demande vengeance!... Ah! crois-moi, jamais le ciel ne s'est montré plus sombre sur un château royal. — Je ne sais si mon organisation me rend plus qu'un autre accessible à la perception des symptômes d'une crise prochaine, imminente, inévitable; mais je suis comme ces personnes

qui devinent et pressentent l'orage sans avoir vu la nuée, sans avoir aperçu l'éclair, et je te le dis : Il tonne déjà dans ma tête, et la tempête est proche.

— Qu'elle vienne si elle doit venir ! ce jour-là, mon cher Perdaillan, tu auras bien le temps... et moi aussi... de prendre un parti !

—Oh ! mon parti est tout pris, répondit le jeune officier d'un ton qui annonçait une résolution si irrévocable, et une volonté si inflexible, que La Renaudie en trembla. J'ai déjà risqué ma vie pour la défendre contre les prétentions d'un fat, et je me ferai tuer par ceux qui, sous quelque prétexte que ce soit, et dans l'espoir de l'atteindre, s'attaqueront à sa parenté.

— Tu défendrais les Guise, toi ! s'écria La Renaudie ? les Guise, les odieux ordon-

nateurs de ce système d'espionnage et de délation, dont les exigences tout-à-l'heure indignaient ton cœur d'honnête homme.

— Tu en parles avec bien de la chaleur, Godefroy, reprit Perdaillan, toi qui naguère concourais avec tant de complaisance à la rédaction d'une pièce destinée à passer sous leurs yeux et à provoquer peut-être de nouvelles preuves de cette tyrannie qui t'indigne à présent? A t'entendre, le tavernier ne pouvait appuyer son rapport de trop de renseignemens, de trop d'indications. Réponds-moi ; n'était-ce pas entrer sans que rien t'y forçât dans ce système de délation et d'espionnage contre lequel tu t'éléves avec tant d'indignation!

L'aventurier, pendant cette judicieuse remarque de son cousin, avait eu le temps de se calmer. C'était la première fois qu'il se laissait emporter ainsi à la manifestation

de son opinion ; mais il avait été vivement troublé par la connaissance du parti pris par le jeune Perdaillan. C'était de tous ses parens celui qu'il avait toujours le plus aimé, et, dès les premiers mots échangés avec lui, il apprenait que, si l'on en venait aux coups de hallebardes et d'arquebuse, il le trouverait peut-être en face de lui sur le champ de bataille. Je ne sais quel terrible pressentiment lui avait glacé le cœur en entendant cet officier, plein de vie, de force et d'avenir, annoncer froidement sa résolution de mourir, s'il le fallait, pour repousser toute attaque dirigée contre ceux-là même que lui, La Renaudie, s'apprêtait à frapper ; et il ne faut pas s'étonner si l'émotion qui tout à coup était venue ébranler cette ame depuis si longtemps fermée à tout ce qui pouvait la détourner de sa voie, avait fait brèche dans la digue

entretenue autour d'elle avec une si continuelle surveillance.

— Mon cher Perdaillan, dit-il en riant, le secrétaire de maître Ancel a dû faire consciencieusement la besogne qui lui avait été confiée par ce brave homme, et il n'est pas mal que le défenseur des Guise, ajouta-t-il d'un ton amer, arrête de temps en temps son esprit sur les faits et gestes de ses patrons... La persistance dans le parti que tu as embrassé n'en sera que plus héroïque. En remettant sous tes yeux tout ce que ces grands personnages osent faire pour le maintien de leur autorité, je t'ai donné l'occasion de prouver que tes convictions et ta ligne de conduite sont arrêtées d'une manière irrévocable. Plaisanterie à part, et pour en revenir à ce rapport que tu m'accuses d'avoir rédigé, ajouta-t-il d'un ton plus sérieux, tu ne sais pas après

tout ce que j'ai écrit pendant que l'aubergiste parlait. Il a signé mon travail, mais il ne l'a pas lu... ce qui peut-être lui eût été difficile; car il me fait assez l'effet d'être aussi brouillé avec l'art d'assembler les lettres qu'avec le talent de les tracer sur le papier.

— Quoi! tu aurais changé le sens du récit que maître Ancel nous a fait!

— En serais-tu fâché, Perdaillan, si cette altération allait dans le sens de tes appréhensions et de l'obligation que ton don-quichotisme t'impose?

Ces paroles dites en l'air annonçaient la réaction qui s'opérait en lui contre le moment de faiblesse, contre le laisser-aller dont son cousin avait été la cause; comme le guerrier qui vient d'apprendre par une blessure l'endroit qu'il doit couvrir, car il sait l'endroit qui est vulnérable, il revenait

au combat avec des forces nouvelles, et pour se fortifier contre le sentiment qui avait fait chanceler son stoïcisme, il s'armait contre lui du mensonge et de la ruse ; car il n'y a pas de meilleur moyen pour arriver à en vouloir à quelqu'un que de commencer par le tromper.

— Perdaillan, reprit La Renaudie, il est impossible qu'avec l'idée qui t'occupe et la mission qui t'est donnée, tu n'aies pas cherché et deviné de quel côté pouvaient venir les complots que tu veux déjouer.... Les hostilités qui menacent de l'extérieur celle dont tu t'es constitué l'ange gardien, ne sont pas les plus redoutables... C'est à ses côtés, auprès d'elle, tout près d'elle, que se tient sa plus cruelle ennemie... Tu sais qui je veux dire.

— Ah! je le sais : la Florentine ne pardonnera jamais à l'Ecossaise d'être plus

belle, plus aimable, plus aimée qu'elle ne l'a jamais été, et surtout de porter à côté d'elle ce nom de reine qui n'est plus rien pour elle, si la puissance n'y est pas attachée!

— Eh bien! Perdaillan, ou tu n'as pas la moindre clairvoyance, ou la cour et ce besoin de savoir le mal pour trouver les moyens de le prévenir, t'ont mis sur la piste de plus d'une intrigue, de plus d'un complot tramé pour perdre dans l'esprit d'un enfant crédule celle qu'on a tant à cœur d'éloigner, ou du moins pour créer dans sa première patrie de tels embarras à sa royauté étrangère, qu'il n'y ait point pour elle d'autre et de plus sûr moyen que de passer en Ecosse. Ne serait-ce pas bien joué, dis-moi, si du même coup Marie Stuart et son oncle François de Guise déguerpissaient un beau jour, ralliant autour

d'eux les chevaliers, s'il en est avec toi qui aient voué exclusivement leurs épées à la défense des dames, pour aller pourfendre les farouches prosélytes de Knox? Ah! crois-moi, mon camarade, pour amener une pareille détermination qui lui laisserait carte blanche pour reprendre, auprès de son fils, sa position perdue, dame Catherine mettrait le feu aux quatre coins de l'Ecosse, et malgré son catholicisme ardent, passerait bien volontiers l'amadou et les allumettes à l'hérétique Elisabeth d'Angleterre. Tu n'es pas sans savoir, sans doute, ajouta-t-il lentement, et tenant son regard attaché sur le capitaine, que lord Cecil, l'ame damnée de la fille des Tudor, est venu dernièrement en France et qu'il a fait plus de visites au Louvre qu'à l'hôtel de Châtillon.

— Il est venu au Louvre et même à

Blois, reprit vivement Perdaillan ; j'ai à ce sujet des renseignemens positifs. A l'une de ces entrevues, qui fut la dernière, l'on entendit la reine-mère, quittant pour cette fois son jargon moitié français et moitié italien, dire en bon anglais à l'envoyé d'Elisabeth : *What belongs to Scotch must return to Scotch.*

La femme qui entendit ces paroles me les a redites, croyant qu'il ne s'agissait que de quelque possession territoriale à faire rendre à l'Écosse.

— « *Il faut que ce qui appartient à l'Ecosse retourne à l'Ecosse !* » reprit La Renaudie en traduisant la phrase anglaise. Cela, évidemment, concerne la jeune reine ; c'est le mot d'ordre, la phrase de ralliement de cette intrigue... Eh bien ! que te disais-je, Perdaillan ? N'est-ce pas là qu'on veut l'amener ? L'affaire est bien arrangée, va !

Qu'elle parte seulement, et tu verras si elle va loin. La flotte chargée de la surprendre au passage, comme la pauvre allouette que le chasseur fait envoler quand il est sûr qu'elle va tomber dans son filet, déjà peut-être a quitté les eaux de la Tamise... Ah! si jamais sa royale cousine peut lui donner l'hospitalité dans un de ses châteaux forts, qu'elle lui fera bien payer ses prétentions sur l'héritage d'Henri VIII!

— Mais, s'écria tout-à-coup le capitaine, cette entrevue mystérieuse dont toi-même tu as écrit.... là.... tous les détails, ne serait-elle pas la suite et le complément de ces menées? Ce que l'aubergiste a dit de l'extérieur et du langage de la femme masquée, a un singulier rapport...

— Avec Catherine de Médicis? dit la Renaudie en souriant. Commences-tu seulement à t'en apercevoir, mon clairvoyant

cousin?... Oui, te dis-je, c'est Catherine, et le fait dont nous a entretenu l'auber-bergiste n'est que le prélude à quelque nouveau tour que prépare l'Italienne.

— Et cet homme avec lequel elle s'est mise en rapport...

La Renaudie jeta sur son cousin un regard pénétrant.

— Tu as sans doute vu cet Anglais dont tu parlais tout-à-l'heure? demanda-t-il d'un air indifférent.

— La personne qui m'a redit la phrase que je t'ai citée, m'a appris sa venue au château, mais je ne l'ai pas vu.

— Il pourrait se faire, reprit l'aventurier, qu'ayant reçu de récentes instructions, lord Cecil, avant de partir, eût obtenu une entrevue nouvelle de celle qui tient à son rouet tous les fils de cette trame.

— Mais pourquoi se réunir dans cette taverne ? Pourquoi ne pas se servir des moyens que lord Cecil avait pour s'introduire auprès de la reine-mère, puisque déjà, à Blois même, ils se sont trouvés en conférence ?

— Mais, cousin, d'après ce que toi-même m'as conté, ils font bien d'en changer le lieu, s'ils ne veulent pas qu'on répète ce qui s'y dit.

— Et puis ces précautions prises par la police de MM. de Lorraine pour éloigner tout étranger des résidences royales.

— Ah ! ça, dit tout à coup La Renaudie, sentant qu'il fallait enfin en venir à la question qui était pour lui le point culminant, essentiel, de cette causerie, question que depuis si longtemps il cherchait à amener d'une manière naturelle, les mesures prises par les oncles de la reine sont-elles en

effet de nature qu'on ne puisse les éluder? Je te fais cette demande, mon cher Perdaillan, parce que, venu à Blois pour chercher fortune et faire offre de mes services au capitaine qui voudra les accepter, qu'il soit de Lorraine ou de France, je n'ai pas de raison pour exclure l'Ecosse des pays que je pourrais servir, si l'occasion s'en présentait. Bref, je suis en disponibilité pour le moment, mon camarade, et tu me vois assez disposé à te venir en aide dans la grande affaire qui t'occupe.

Ce sont là de ces complications qui m'iraient. Il faut des difficultés à mon génie. Je ne vaux quelque chose qu'en face d'un adversaire redoutable. L'Italie! l'Angleterre! à la bonne heure! en fait de ruse, d'intrigue et de perfidie, on ne peut mieux choisir son terrain pour prouver ce qu'on vaut!

— Ah ! je te connais, Godefroy, répondit Perdaillan, et mieux que personne, je le sais, tu pourrais pénétrer le mystère dont s'enveloppent les projets que je serais si heureux de déjouer.... Mais, pour cela, il faudrait...

— Me procurer les moyens de faire un long séjour au château, et me faire voir de près la cour où s'ourdit la trame que tu as si bien devinée, Perdaillan.

Perdaillan secoua la tête.

— Je connais lord Cecil avec lequel dame Catherine s'entend. J'ai même eu avec lui certains rapports qui me donnent quelque crédit sur son esprit, et je ne doute pas qu'en me voyant....

— Hélas ! que demandes-tu, cher ami, s'écria Perdaillan en l'interrompant, il me faut renoncer à l'espoir de ton assistance, si elle ne peut s'exercer que dans la de-

meure du roi. L'édit de Fontainebleau, qui menace de la peine la plus sévère et la plus infâmante tout étranger paraissant à la cour pour solliciter un emploi, poursuivre une faveur, demander une grâce, n'a pas cessé d'être en vigueur. T'aider à braver ces ordres sévères, Godefroy, ce serait concourir à ta perte... J'y risquerais ma position, et j'y tiens, puisqu'elle me met à même de continuer cette œuvre de salut à laquelle j'ai consacré tous les instans et toutes les forces de ma vie.

— N'en parlons plus, reprit l'aventurier en déguisant son dépit sous l'air d'une complète indifférence. J'avais déjà arrangé dans ma tête tout un plan qui pouvait déjouer les complots des ennemis de la reine; mais du moment que je sais qu'en travaillant à sa sûreté on risque de te compromettre, je n'insiste plus, Perdail-

lan. Si je persiste, ce qui me paraît à présent fort douteux, dans mon désir de voir la cour pour mon compte particulier, je m'en remettrai du soin de me procurer l'entrée de ce lieu impénétrable au génie qui m'a ordinairement assez bien servi pour que je lui abandonne beaucoup de choses dans la conduite de ma vie.

— Et quel est ce démon protecteur, mon cher Godefroy ?

— Le hasard... Mais quel est ce bruit qui s'élève aux abords du logis de maître Ancel ? On dirait qu'un carrosse, escorté de quelques cavaliers, vient de s'arrêter à la porte de l'auberge.

— En effet, reprit le capitaine, qui courut à la fenêtre... Ah ! mon Dieu, je ne me trompe pas, ajouta t-il après avoir regardé par la croisée, c'est la voiture dans laquelle j'ai vu, à la relevée, partir le roi

et la reine pour leur promenade accoutumée.

— Le roi... la reine! dit vivement La Renaudie en quittant son siége.

— Oui, et il faut qu'il soit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Vois-tu comme les écuyers et l'officier qui commande l'escorte s'empressent aux portières avec un air d'effroi!

L'aubergiste se précipita dans la chambre.

— Alerte! mes gentilshommes, alerte, s'écria-t-il, le roi, en revenant de la promenade, s'est trouvé mal à quelques pas de la maison, et on va transporter sa majesté chez moi pour lui faire reprendre ses sens avant que de le ramener au château. — Venez, de grâce, suivez-moi, mes seigneurs, ajouta t il après avoir pris sur une planche une bouteille contenant sans

doute quelque cordial; ma gouvernante n'est pas rentrée... les tapageurs de tantôt viennent de partir... Il n'y a plus ici que vous et moi... Aidez-moi encore, je vous en prie... vous ne serez pas de trop dans les soins qu'il va falloir prodiguer à l'hôte royal que le ciel m'envoie.

— Marchez, mon brave, dit vivement La Renaudie, nous vous suivons.

VII.

Quelques instans après, l'une des salles basses de l'auberge du Pont servait de cadre à un tableau singulier, tableau qu'un peintre amateur des contrastes et des effets heurtés n'aurait pas manqué de fixer sur la toile.

A la clarté des flambeaux allumés à la hâte, car la nuit était venue pendant la conversation des deux gentilshommes, on apercevait couché plutôt qu'assis sur un fauteuil, recouvert d'une tapisserie sombre, un pâle enfant dont le visage arrondi par une bouffisure morbide, se tachait au front et aux joues de reflets verdâtres, soit qu'ils vinssent de sa toque en velours vert ou des émeraudes qui étincelaient à ses oreilles, soit que ces taches fussent l'un des symptômes de son mal. La pâleur du reste de sa figure se fondait dans la blancheur de sa fraise et de son justeaucorps de satin symétriquement relevé, çà et là, de lames d'or en forme triangulaire.

Un manteau écarlate, garni de riches fourrures, qu'on avait jeté sur lui pour le garantir du froid, laissait pendre jusqu'à terre ses larges plis, et recouvrait toute la

partie inférieure de ce corps étiolé. Ses lèvres violacées, ses paupières abaissées, et sa tête sans autre mouvement que celui qu'on lui imprimait dans les soins empressés dont il était l'objet, annonçaient que ces soins n'avaient pas encore mis fin à son évanouissement.

L'apparence cadavéreuse de cette figure immobile faisait ressortir tout ce qu'il y avait de vie, de fraîcheur et de beauté dans la jeune femme qui se tenait debout auprès de lui...

Cette femme était Marie Stuart... Marie Stuart à dix-huit ans!

Quel est celui qui entendant ce nom n'a pas son portrait sous les yeux? Qui peut dire que cette figure lui est inconnue? N'est-elle pas familière à chacun de nous, aussi familière que la sœur de notre jeunesse ou la fille bien-aimée de notre âge

mûr? Ceux-là même qui ajoutent foi en tout ou en partie aux accusations que ses ennemis ont dirigées contre elle ne peuvent penser sans soupirer à cette physionomie, qui exprimait toute autre chose que les crimes honteux dont elle a été accusée pendant sa vie, et qui continuent encore, sinon à noircir sa mémoire, du moins à la couvrir d'un nuage. — Son front si ouvert et si noble, ses sourcils pleins de grâce, et auxquels on aurait reproché peut-être trop de régularité sans le charme des yeux qui semblaient dire tant de choses; ce nez formé avec toute la précision des contours grecs; cette bouche si parfaite, comme destinée à ne faire entendre que de douces paroles; ce menton à fossette, ce col blanc et gracieux comme celui d'un cygne; tous ces traits composaient un ensemble dont on ne saurait

trouver un autre exemple dans cette classe du monde où les nobles personnages, par le haut rang qu'ils sont appelés à remplir, commandent une attention générale et sans partage.

En vain dira-t-on que les différens portraits qui nous restent de cette reine célèbre ne se ressemblent pas entre eux. Au milieu de la différence qu'on y remarque, chacun d'eux possède des traits généraux que l'œil reconnaît sur-le champ, comme appartenant à l'être que notre imagination se représente lorsque nous lisons son histoire.... La gravure la plus mauvaise et la plus mal exécutée nous force à dire que c'est la reine Marie qu'on a voulu représenter; et ce n'est pas une faible preuve du pouvoir de la beauté de ses charmes, après un tel espace de temps, soient encore le sujet non-seulement de l'admiration,

mais d'un intérêt chevaleresque. On sait que ceux-là même qui, dans les derniers temps de sa vie, avaient conçu l'opinion la plus défavorable du caractère de Marie, nourrissaient des sentimens analogues à ceux de l'exécuteur chargé de la décapiter..... Avant d'accomplir son affreux ministère, il désira baiser sa belle main !

Nous n'ajouterons rien à ce portrait de Marie, tracé par Walter-Scott. L'élève respectueux d'un grand peintre regarderait comme une profanation le coup de crayon ajouté à l'œuvre de son maître ; mais, après vous avoir montré cette belle reine d'Ecosse telle qu'elle est sortie de la palette du célèbre artiste, il faut la faire agir et parler. Grâce à l'histoire, qui nous guidera dans cette étude, nous arriverons du moins à ce que l'on fasse à notre tentative l'application de la remarque de sir Walter : « *La*

gravure la plus mauvaise et la plus mal exécutée nous force à dire que c'est la reine d'Écosse qu'on a voulu représenter »

Elle tenait la tête du pauvre jeune roi appuyée contre son sein; elle humectait ses tempes de vinaigre; elle baisait son front en pleurant; elle disait :

— Revenez à vous, monseigneur..... Sire, entendez-moi, je vous en prie... c'est Marie...Ne voulez-vous pas ouvrir les yeux pour la voir? Ne sentez-vous pas, sire, que votre Marie s'en va mourir si vous ne revenez à la vie?

Dans ces plaintes, dans ces empressemens, il y avait à la fois de la tendresse de l'épouse, de l'ineffable douleur de la mère, de la pitié de la jeune fille. Il eût été difficile de dire lequel de ces sentimens dominait dans l'expression naïve de cette ame si cruellement éprouvée. Mais on sen-

tait que seul il n'eût pas donné à cette expression l'accent et le caractère qui émouvaient si profondément les témoins de cette scène douloureuse.

Tous, et principalement ceux qui avaient fait partie du cortége, semblaient avoir perdu la tête, et comme le zèle de la cour, le séjour de l'éxagération, se manifeste par beaucoup de cris, de bruit et de mouvement, ils s'agitaient, s'empressaient, s'exclamaient auprès du jeune malade, sans penser que le calme, le silence, et surtout la libre circulation de l'air autour de lui, étaient les premières conditions de son retour à l'existence.

Par bonheur, pour la majesté évanouie, un homme avait conservé sa présence d'esprit dans cet émoi général. Au milieu de tous ces courtisans effarés, La Renaudie avait eu beau jeu avec son imperturbable

sang-froid. Quand il avait été question de faire sortir le. pauvre enfant évanoui du fond de son carrosse, le respect pour la majesté royale mettant les écuyers et les officiers de l'escorte dans l'impuissance d'agir, et nul d'entre eux n'osant porter la main sur cette personne sacrée, c'était l'aventurier qui l'avait pris à bras le corps et emporté comme une plume au logis de maître Ancel.

Et maintenant avec l'autorité que donne la certitude d'être écouté, car il sait que lui seul en ce moment a conservé sa tête et que l'autorité demeure, dans les cas difficiles, à cette heureuse prérogative, il éloigne les courtisans, afin que l'air arrive sans obstacles aux poumons de l'enfant qu'il s'agit de ranimer.Pour que cet air soit plus pur et son effet plus actif, il ouvre lui-même la croisée; puis il revient au

malade, remet à la jeune reine le vinaigre dont elle baigne ses tempes, détache, sans en demander la permission, la fraise qui gêne le cou du roi, désagrafe le pourpoint qui serre sa poitrine, lui frappe sans façon dans l'une et l'autre main, fait passer sous le nez royal la désagréable odeur d'une plume brûlée au plus voisin flambeau et mêle, dans un verre qu'il s'est fait apporter par l'aubergiste, l'eau de fleur d'oranger et le sucre. Tout cela s'exécuta de sa part avec l'aplomb d'un homme si bien sûr de son fait, que la jeune reine, tonrnant vers lui son charmant visage baigné de pleurs, lui dit de la plus douce voix :

— Docteur, que pensez-vous de cet évanouissement? Ah! dites-moi, croyez-vous qu'il finira bientôt?

— Je ne suis point docteur, madame,

répondit La Renaudie en souriant, à moins que l'ardent désir qu'éprouve le plus fidèle de vos sujets, de mettre un terme aux inquiétudes de votre majesté, ne lui donne ses degrés. Néanmoins, pour répondre à votre question, je crois que le roi, ajouta-t-il en consultant le pouls de l'enfant évanoui, va reprendre ses esprits tout-à-l'heure.

En effet, François II fit un mouvement, et après avoir porté sa main à son front, ouvrit les yeux.

— Marie! dit-il d'une voix faible, où êtes-vous, ma femme?

— Ici, sire, dit-elle en se rapprochant et en baisant son front; ici, à vos côtés... Je ne vous ai pas quitté, monseigneur.

— Marie! reprit-il en appuyant sa tête sur l'épaule de la reine; puis il ajouta après un moment de silence :

— Mon Dieu! que je me sens faible... Je me suis donc endormi... Que s'est-il passé pendant mon sommeil? Où m'a-t-on conduit?... où suis-je, madame?

Il avait relevé sa tête, et son regard étonné se promenait autour de lui et interrogeait les lieux et les figures qui l'entouraient.

— Que votre majesté se rassure, reprit Marie. Vous savez bien, en revenant de la promenade, ensemble dans votre voiture, vous vous êtes plaint d'une grande faiblesse, sire, puis vous avez appuyé votre tête sur mon épaule, comme maintenant... et ne sachant pas que vous dormiez, moi j'ai pris peur... j'ai fait arrêter le carrosse devant la première maison; aidés par ces braves gens, vos officiers vous ont transporté dans cette salle...

— Je ne m'en souviens plus.... je n'ai

rien senti... c'est que je ne dormais pas, madame, reprit tristement l'enfant royal, c'était plus qu'un sommeil, Marie, c'était quasi la mort... je me trouvais bien ainsi, ma mie... je n'avais plus de mal, et je ne sais quoi m'avertissait que vous étiez là pour veiller sur moi... Mais voilà qui est passé... je vis maintenant, j'en suis sûr : je souffre. — Allons, allons, ajouta-t-il en faisant un effort pour se lever, il ne faut pas rester davantage ici... ils seraient inquiets au château.... ma mère surtout.... c'est une si bonne mère! dit-il encore avec un sourire plein d'amertume.

— Sire, il faut attendre que vous soyez tout-à-fait remis, reprit Marie Stuart.

— J'ai soif... donnez-moi à boire, dit l'enfant, en passant la langue sur ses lèvres desséchées.

La Renaudie se tenait près de là, por-

tant encore entre ses mains le verre d'eau sucrée qu'il venait de préparer. La reine prit vivement ce verre et regarda l'aventurier *dans le blanc des yeux*, car il n'y a que cette expression qui puisse rendre ce regard perçant et interrogateur, qu'il soutint sans sourciller.

— Tenez, sire, dit-elle, buvez! voilà qui fera du bien à votre majesté.

Elle tendit le verre au roi, après y avoir mouillé ses lèvres.

— Ah! merci, dit l'enfant après l'avoir vidé jusqu'à la dernière goutte.

— Est-ce à vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à La Renaudie, quand il vit la reine remettre à celui-ci le verre qu'il lui avait rendu, est-ce à vous que nous devons ce moment d'hospitalité?

— Votre Majesté est ici dans une auberge du Pont, répondit l'aventurier en s'incli-

nant profondément. Voici le maître de ce logis, ajouta-t-il en désignant le bonhomme Ancel, qui se confondait en salutations jusqu'à terre. Moi je n'y suis, comme votre majesté, qu'en passant.

— Et votre présence en ces lieux, messire, reprit vivement Marie d'Ecosse, en adressant au cousin de M. de Perdaillan un gracieux sourire de reconnaissance, nous a été d'un utile secours, nous nous plaisons à le reconnaître. — Oui, sire, votre état de faiblesse nous avait tous jetés dans un grand trouble. On ne faisait rien à force de vouloir trop faire, et cet étranger, par son sang-froid, a su régulariser et rendre profitables à votre majesté tant d'empressemens désordonnés. A voir la manière dont il a soigné le roi, je l'ai pris pour un médecin, et même je lui en ai donné le titre.

— Tout titre accordé par une bouche royale sur le champ de bataille ne se perd jamais, vous le savez, madame, dit vivement l'aventurier, on ne le reprend plus ; c'est chose sacrée, et jamais majesté n'est revenue sur semblables concessions. Ainsi, me voilà docteur de votre fait qui vaut mieux à lui tout seul que celui des quatre facultés réunies.

Ainsi, en dépit des autres médecins, je vais, moi aussi, courir les malades. Mes confrères en ont qu'ils tuent de par la science; je guérirai les miens de par la reine. Avais-je tort de dire que votre nom faisait des miracles.

— Il a raison, ma mie, dit le petit roi, et il y a longtemps que je serais guéri si l'on m'eût laissé congédier médecins et pharmacopes, afin d'écouter et de pratiquer mieux vos salutaires et douces pres-

criptions. — Comment vous nommez-vous, monsieur le docteur de par la reine, ajouta t-il en souriant et en se retournant vers l'aventurier.

— Godefroy Barry de La Renaudie, sire, répondit celui-ci, gentilhomme du pays Limousin, sorti d'une maison qui eut toujours l'image de ses rois plus au cœur qu'à la poche, et venu à Blois pour tâcher de tirer quelque parti du seul héritage que lui aient laissé ses pères : un nom pur, une noblesse gagnée sur un champ de bataille de la première croisade; et cette épée, ajouta-t-il en mettant la main sur sa rapière. Voici, du reste, M. de Perdaillan, mon cousin, dit-il encore, qui a l'honneur de faire partie de la maison du roi, et qui pourra attester la vérité de mes paroles.

— Etes-vous donc là, M. de Perdail-

lan ? dit le roi en élevant la voix ; il me semble que vous ne faisiez pas aujourd'hui partie de notre escorte.

— Non, reprit Marie, c'est M. de Maugiron qui commandait ; je n'ai pas vu M. de Perdaillan depuis que nous sommes ici.

L'officier, en ce moment, rentrait dans la salle. En s'entendant nommer, il fit quelques pas vers leurs majestés.

— Me voici, dit-il. Conduit dans cette hôtellerie pour affaires de service, j'y ai trouvé installé mon parent, M. de La Renaudie. Nous étions à causer en bons compagnons enchantés de se retrouver, quand l'on a apporté le roi dans cette salle. Persuadé que les secours ne manqueraient pas à sa majesté dans l'intérieur de la maison, j'ai cru qu'il était de mon devoir de veiller sur l'extérieur. J'ai donc disposé

des gardes qui étaient restés à cheval sur le pont ; j'ai placé des sentinelles aux différentes issues de ce logis, et la précaution était bonne, car le populaire de cette ville, instruit de l'accident qui venait d'arriver, s'est ameuté à la porte, et nous avons eu une peine infinie à la défendre contre ses empressemens. Enfin, par mes soins, cette effervescence s'est calmée. Voilà pourquoi votre majesté ne m'a pas encore vu auprès d'elle, ajouta-t-il, laissant dans le doute à qui du roi ou de la reine il s'adressait, je veillais sur sa sûreté !

— Absent ou présent, quand il s'agit de votre service, répondit le roi en tendant la main au jeune capitaine, on peut être sûr qu'on vous trouvera toujours bien occupé, M. de Perdaillan...

— Et que ce qu'il garde est bien gardé, reprit Marie.

La Renaudie observait attentivement la reine: il ne vit que le gracieux sourire qu'elle adressait indistinctement à tous ceux qui cherchaient à lui être agréables, et dans ses yeux que le plaisir qu'éprouve une ame expansive et confiante à payer par une parole bienveillante le zèle d'un serviteur dévoué. Rien n'annonçait dans sa voix, dans son air, qu'elle connût le secret de l'officier.

— Ah! s'écria celui-ci, mon plus vif, mon unique désir est de justifier, madame, la bonne opinion que vous avez de ma fidélité. Quelles que soient les circonstances qui se présenteront par la suite, quelques difficiles qu'elles puissent être, je veux que votre majesté répète encore ces mots qui seront désormais ma devise : « Ce qu'il garde est bien gardé! »

— Sire, reprit La Renaudie, M. de

Perdaillan, mon cousin, a toujours été plus heureux que moi. Il est officier dans votre maison, et je ne suis que médecin *in partibus*. Il a trouvé l'entrée du jardin des Hespérides, ajouta-t il en employant une de ces métaphores mythologiques dont on faisait un prodigieux usage dans le beau langage de ce temps-là, et moi, venu en cette ville, je ne le cache pas, pour pénétrer dans ce lieu de délices, je ne connais encore que les terribles dragons chargés d'en éloigner les profanes.

— Il aura vu vos illustres oncles, ma mie, dit François avec un sourire malin, et en s'adressant à Marie.

Celle-ci, sans répondre, regarda autour d'elle avec un regard inquiet.

Elle semblait vouloir s'assurer qu'il n'y avait pas là quelque écouteur disposé à

aller redire au ministre cet innocent propos de l'enfant malade.

— Monsieur de La Renaudie, ajouta le roi, vous avez tout l'air d'avoir une requête à nous présenter.

— Il est vrai, sire, répondit l'aventurier, ayant toujours présente à l'esprit la grande affaire qui l'amenait à Blois.

— Si vous consentiez à demeurer médecin, reprit le roi en souriant tristement, j'aurais plus moyen de vous contenter.... Un malade et un médecin finissent toujours par s'entendre. Mais, convenez en : l'épée que vous venez de nous montrer se soucierait peu d'avoir une escouade d'apothicaires à commander. C'est à notre oncle, M. le duc de Guise, qu'il faut vous adresser pour obtenir un autre commandement, mon cher monsieur.

La Renaudie se mordit les lèvres de dépit.

— M. le duc de Guise a reçu mission expresse de nous pour régler tout ce qui concerne les choses de notre état militaire... et nous nous sommes promis de nous abstenir de tout ce qui pourrait le gêner dans le choix dont il a la responsabilité... Cependant si vous avez quelque grâce de ce genre à demander...

—Un instant, sire, la chose vaut la peine qu'on y regarde à deux fois, reprit le hardi compagnon. Une pétition, ordinairement, ne tire pas à conséquence; mais avec M. le duc de Guise, c'est un passe-temps qui vous expose à de fâcheuses conséquences. Néant à la requête est déjà une formule fort désagréable, quoiqu'on en prenne son parti ; mais néant au pétitionnaire : voilà une apostille dont il est

permis de se garer ! Quelque pressé qu'on soit d'exposer ses jours pour votre majesté, on trouve que cette chance de péril commence trop tôt, et que c'est bien assez pour la courir d'avoir à faire aux ennemis de la France et du roi, sans que les ministres s'en mêlent.

— Il y a une protection, dit le roi en faisant à l'aventurier signe de se taire, qui pourrait changer ces dispositions hostiles que vous semblez redouter, en accueil des plus favorables.

Il regarda Marie Stuart. Celle-ci avait pris un air quelque peu boudeur, et ses jolis sourcils s'étaient froncés par un mouvement marqué de mauvaise humeur.

Était-ce caprice ? était-ce mécontentement d'avoir entendu parler si hardiment devant sa suite des mesures arrêtées par son oncle? Persuadée que le duc de Guise

ne faisait, n'ordonnait rien qui ne fût dans l'intérêt de François et de sa royauté, elle n'entendait pas raison à ce sujet, et le moyen le plus sûr de lui déplaire était de fronder en sa présence le gouvernement de celui qu'elle considérait comme un grand ministre.

— Mais, dit-elle, si le roi s'est interdit tout moyen d'influence sur les déterminations de M. de Guise, la reine, à plus forte raison, a dû renoncer à toute prérogative de ce genre... Si veut le roi si veut la reine! D'ailleurs, c'est assez pour une soirée de faire un médecin de qui ne l'était pas, ajouta-t-elle d'un ton caustique. Je ne suis fée pour me risquer dans d'autres métamorphoses, et ma baguette pour faire un capitaine ne suffit pas, il y faut le bâton de grand-maître de la maison du roi, dit-elle en prenant le ton sérieux, et vous

savez, messire, aux mains de qui il se trouve.

— Oui, madame, répondit l'aventurier en s'inclinant respectueusement, et je me le tiens pour dit. Comme deux bonheurs n'arrivent jamais à la fois, je me dispenserai de courir la fortune de ce côté. Je m'en tiens donc au titre qu'il a plu à votre grâce de m'accorder. A la cour il n'est si mince emploi qui n'ait son importance, et si l'on m'autorisait à l'y porter...

— Mais, dit le roi d'un ton embarrassé, voici une permission qui rentre encore dans les attributions de M. de Guise...

— Ah! pardon, sire, le hasard m'a mis en présence du roi, et j'avais oublié les difficultés que d'ordinaire on éprouve pour jouir de cet honneur. Je vois que de quelque façon qu'on s'arrange, ajouta-t-il avec son sourire ironique, il n'y a pas

moyen d'éviter le bâton de monseigneur le grand-maître. — C'est la barrière qui s'abaisse à volonté entre votre majesté et ceux qui veulent la servir... Heureux encore quand il n'en sentent pas le bout toucher leurs épaules !

Le roi paraissait à la fois amusé, surpris et presque effrayé de ce langage épigrammatique.

— L'étiquette a ses règles, dit-il, et dans un temps où tant de gens prétendent avoir des réclamations à nous présenter, serait-il possible de les laisser parvenir jusqu'à nous ? L'oreille de nos ministres est ouverte pour les accueillir, et leur bouche pour nous les transmettre.

— Qui pourrait assurer qu'en suivant ce canal intermédiaire, les plus grosses et les plus importantes ne restent pas en route ? Si j'avais l'honneur d'être ministre,

pour empêcher les réclamans d'étourdir sa majesté, j'emploierais un autre moyen....

— Lequel, monsieur ?

— Au lieu de les menacer, sire, je frapperais les abus et les injustices dont ils se plaignent.

— Le moyen est bien trouvé, dit le roi souriant, et je vois bien que nos ministres ne feront pas mal de venir prendre des leçons à l'auberge de... A quelle enseigne êtes-vous logé, brave homme? demanda François II, en se tournant vers maître Ancel.

— *A la Fortune de la France*, sire, répondit La Renaudie.

— La fortune de la France! dit le roi. Ces mots assurément se trouvent en bas d'une fleur de lys.

— Non, mon cher enfant, ils accom-

pagnent la croix de MM. de Guise, vos oncles, que Dieu garde !

A cette voix d'un accent étranger et d'une expression à la fois ironique et doucereuse, tous les regards se portèrent vers la porte d'entrée où elle s'était fait entendre.

Cette porte était restée ouverte, et dans l'ombre qui enveloppait cette partie de la salle, on aperçut deux gros yeux faisant saillie sur un large visage très pâle. Heurté, au passage, par un jet de lumière égaré dans ces ténèbres, ce visage montrait pour traits principaux, avec ces yeux vitreux, un front peu développé, et une bouche aux lèvres épaisses, encadrée de deux sillons profondément tracés qui, prenant pour point de départ les ailes d'un nez assez proéminent, s'allongeaient vers un menton qui se confondait dans les plis graisseux

d'un col aux contours assez bien conservés.

Vêtue de noir et coiffée en veuve, cette apparition se perdait, pour le reste, dans la nuit d'où elle semblait surgir.

— La reine! ma mère! dit François en faisant un mouvement pour se lever.

C'était Catherine de Médicis.

A son aspect, Marie Stuart se rapprocha vivement de son époux.

VIII

— Mon cher enfant, dit Catherine de Médicis en s'approchant du roi, que vous est-il donc arrivé? Qu'y a-t-il? Qu'avez-vous? Cet évanouissement, dont la nouvelle nous a tant effrayés, n'a pas eu de suite fâcheuse? Tant mieux, mon fils, tant mieux!

En parlant ainsi, elle regardait moins le jeune malade que les personnages réunis autour de lui. Ceux-ci, à son approche, s'étaient retirés au fond de la salle. La Renaudie, plus que les autres, parut être l'objet de cet examen.

— Si vous saviez, sire, ajouta-t-elle en reportant sur le roi ses regards sans expression, quelle a été notre inquiétude quand Rambouillet nous est venu conter ce qui vous est arrivé, et avec quel empressement... je suis accourue... pour m'assurer par moi-même... que tous les secours.....

Elle s'arrêta. Sa respiration, jusque-là fort tranquille en apparence, se comprima et coupa ses dernières paroles d'un souffle oppressé et bruyant.

— Vous êtes trop bonne, madame, répondit François, et je suis vraiment fâché

que votre majesté se soit inquiétée et dérangée pour si peu.

— Un évanouissement est toujours chose inquiétante dans votre état... c'est un symptôme de rechute... Mais les médecins sont prévenus, ils vont arriver... et nous diront si l'on peut sans inconvénient vous ramener au château.

— Comment, les médecins! s'écria le roi en faisant un nouvel effort pour quitter le fauteuil sur lequel il était retombé..... J'allais partir, madame, quand vous êtes arrivée.....

— Vous pouvez à peine vous soutenir.

— Je me sens beaucoup mieux depuis cette petite promenade que tous voulaient m'empêcher de faire.

— J'étais du nombre des opposans, sire, et Dieu sait si j'avais raison! — Une pauvre mère, ajouta-t-elle avec un gros sou-

pir, qui voit son expérience dédaignée, ne demanderait pas mieux que d'avoir tort, et c'est à regret qu'elle rappelle à son fils ses conseils si peu écoutés!

— Vos conseils pour moi sont toujours précieux, madame, reprit le roi d'un ton où perçait une légère impatience; mais, dans cette occasion, je ne crois pas avoir mal fait de m'en être quelque peu écarté. Si tant est que vous les ayiez donnés, ce dont je ne me souviens plus. — Je vais beaucoup mieux, je le répète, depuis cette promenade; elle m'a fait du bien... j'étais sûr qu'il en serait ainsi. — N'avais-je pas à mes côtés mon ange gardien, ajouta-t-il en prenant la main de Marie.

— Avez vous donc emmené le bonhomme Paré avec vous? demanda Catherine, feignant de ne pas comprendre son fils.

— Le roi, dit Marie Stuart en souriant, ne parle pas de son médecin, madame, c'est nous que sa majesté veut bien désigner par ce nom.

— Ah! votre majesté me pardonnera, reprit la femme noire, et elle mit dans le mot *majesté* plus d'ironie et de ressentiment que jamais il n'en entra dans les paroles de défi d'un homme à un autre homme. — Mais j'avais oublié, ma fille, que vous étiez de cette promenade... Vous le voyez, je n'ai pas de rancune.

— De la rancune... et pourquoi en auriez-vous contre moi, madame?

— Mais n'est-ce pas pour vous plaire, mignonne, que sa majesté a fait ce petit coup de tête, en dépit de nos exhortations?

En parlant ainsi, elle arrangeait ou plutôt dérangeait l'oreiller que la jeune reine

avait placé sous la tête de l'enfant ; et, en le secouant assez rudement, elle haussait les épaules, comme si elle eût dit en elle-même : Sotte péronnelle qui n'est pas même en état de placer un coussin sous un malade !

— Je ne sais rien de ces exhortations, madame, reprit Marie d'un ton résolu et en replaçant de son côté l'oreiller, comme elle l'avait d'abord arrangé sur le fauteuil.

— C'est que l'on n'écoute, ma mie, que les paroles qui flattent nos caprices et caressent nos désirs, dit Catherine avec un ton de voix si doux qu'il en était écœurant.

— Ne serait-ce pas plutôt, riposta Marie, que ces admonitions ont été faites d'une voix plus basse que ne le suppose votre majesté. On dit quelquefois en soi

des paroles qu'on s'imagine ensuite avoir réellement articulées. Quand il s'agit de l'avenir, et que l'événement vient les justifier, on s'en fait un mérite de prévision, on peut à la rigueur y trouver un sujet de satisfaction personnelle; mais il n'y aurait ni charité, ni justice à faire de ces mêmes paroles mentalement prononcées, un motif de blâme et d'accusations pour les autres.

— Je n'accuse, chère belle, qu'un moment de distraction si naturelle à votre âge... Une toilette... une promenade à faire... On a bien le temps, n'est-ce pas, ma mignonne, d'écouter une mère grondeuse qui parle raison et prudence:

— Mon Dieu, madame, reprit Marie en faisant un effort pour rappeler la patience qui allait lui échapper, ce ne serait pas d'être grondée qui me fâche; je sais fort

bien que l'expérience de sa majesté, son âge, son titre, lui donnent pour cela des droits incontestables, et Dieu sait si je me révolterais contre de bons et salutaires avis franchement, brusquement même donnés à moi qui, après tout, suis votre fille, madame; mais je ne comprends pas les paroles fâchées dites d'un ton caressant, et pour me repentir de n'avoir pas écouté vos conseils, encore faudrait-il que je fusse bien sûre d'avoir pu les entendre.

— Vous gronder, madame, qui s'y risquerait? n'êtes-vous pas la merveille de nos jours, une vraie déesse en un corps mortel, comme l'a écrit ce sot de Bourdeilles. Vraiment! je serais bien mal avisée d'y penser seulement! On adore les déesses, ma belle, on ne les gronde pas; mais que votre divinité souffre qu'une pauvre mère, inquiète de son enfant, se

rappelle avec quelque regrets le temps où, maîtresse sans partage de ses sentimens, de ses affections, elle réglait toutes les choses qui peuvent avoir une bonne ou une mauvaise influence sur sa précieuse santé.

— Madame, reprit François, se laissant toucher par le ton attendri dont ces paroles furent dites, la reine, ma femme, me soigne avec une constance, une attention, une tendresse qui me sont bien précieuses, et qui pourtant ne me font point oublier vos bons soins, alors que les affaires vous laissaient un moment de répit... car, en ce temps, vous étiez à la tête du gouvernement de l'état, ma mère... Et Dieu sait si alors, madame, occupée de traiter avec tel parti ou d'entendre telle proposition, ou de dresser tel plan de campagne contre les malcontens; vous vous fussiez

autant alarmée de me savoir parti pour faire un tour de promenade.

— Mon Dieu, qu'en vous débarrassant, madame, du fardeau des affaires publiques, reprit Marie-Stuart, MM. nos oncles vous ont rendu un important service! En effet, qu'y a-t-il de pis, pour nous autres femmes, que d'imposer des limites à un sentiment aussi puissant que l'amour d'une mère pour son fils; et qu'il devait vous paraître dur de subordonner aux exigences de la politique l'exercice des devoirs auxquels vous tenez tant, madame, depuis qu'on gouverne pour vous? Si la France, ajouta-t-elle en se tournant vers le petit roi, a perdu à ce changement l'habile conductrice qui, si longtemps, a tenu les rênes de l'état, vous, vous y avez gagné, sire, une mère dont l'esprit et les soins ne sont plus partagés, et peuvent, sans distrac-

tion, suivre la pente où l'entraîne son cœur!

Ces paroles, qui rappelaient à Catherine la fin de son pouvoir et la position secondaire qu'elle occupait à la cour, maintenant *qu'on gouvernait pour elle*, et que la nièce des audacieux usurpateurs de son autorité la réduisait au triste emploi de garde-malade, la blessèrent profondément.

La jeune femme avait frappé Médicis à l'endroit sensible, et son fer, on peut le dire, s'était retourné dans la blessure... C'était bien déjà cette Marie-Stuart qui mania si habilement cette espèce de sarcasme déguisé, mais piquant, dont les femmes se servent avec succès pour se venger des injures qu'elles ont reçues, et qui ne sut jamais résister à la tentation de lancer un brocard.

Couarde autant que perfide, Catherine

réfugiait volontiers sa défaite dans une caresse ; tout ce qui lui servait de masque était à sa convenance. Celle qui avait fait des avances à la maîtresse de son mari et tâché d'exploiter ces amours adultères à son profit put, sans changer de visage, tendre sa main à la jeune femme qui venait de l'outrager si cruellement.

— Vous avez bien grand'raison, ma fille Marie, dit-elle, et voici sans contredit les plus sages paroles qu'on ait jamais dites au sujet de cette autorité qui fut mienne, et que je n'ai jamais regrettée, Dieu m'en est témoin ! Oui, en vérité, nous devons nous réunir toutes deux et bien nous entendre pour rendre la santé à ce cher enfant. Le mettre en état de gouverner par lui-même, n'est-ce pas couper court une bonne fois à toutes les jalousies, à toutes les prétentions, à tous les discords qui

s'agitent autour de nous? Vous le voyez, mignonne, je veux travailler pour vous.

— Lui! n'est-ce pas moi? s écria Marie avec sensibilité en passant avec cette spontanéité, qui fut l'un des types de son caractère, de l'aigreur d'un juste ressentiment à l'émotion d'une tendresse véritable.

— Et c'est justement parce que lui c'est vous, que je vous servirai en travaillant avec vous, Marie, à sa véritable et décisive émancipation.

— Ah! madame, rendez lui la santé; puis reprenez le pouvoir... je ne chercherai pas à le disputer. — J'aurai ma couronne de félicité..... Que pourrais-je souhaiter de plus?

— François a raison : vous êtes un ange, ma mie, s'écria Catherine de Médicis.

Et, attirant vers elle la charmante femme, elle appliqua ses grosses lèvres sur son front si pur; et ce baiser claqua comme un signal de guerre, comme le soufflet qu'un spadassin jette à la joue d'un homme qu'il déshonore d'abord, pour avoir le plaisir de le tuer ensuite.

— Elle l'embrasse!... fort bien, pensa La Renaudie qui, mêlé aux gentilshommes de la suite du roi, avait suivi de loin et deviné les vivacités de cette scène. — Jamais l'Italienne n'a plus cordialement détesté sa bru; et le moment est bon, je pense, pour lui offrir un auxiliaire de plus.

Et, se glissant dans l'ombre, il se rapprocha, en faisant un circuit, du groupe que les deux reines formaient auprès du fauteuil du roi. L'arrivée de deux médecins, escortés de pharmaciens portant sels,

cordiaux et électuaires, favorisa le mouvement de l'aventurier. Tandis que les docteurs, tenant chacun un bras du malade, consultaient gravement entre eux, en latin, comme dans l'une des réjouissantes bouffonneries de Molière, il parvint à quelques pas de Catherine de Médicis.

Celle-ci pensait à toute autre chose qu'au résultat de la consultation. — Que lui fait la santé de cet enfant sans énergie qui l'abandonne à l'outrecuidance de sa nouvelle parenté! — c'est à son offense qu'elle songe, ce sont ses moyens de vengeance qu'elle rumine!

Tout à coup une voix derrière elle a prononcé distinctement ces paroles : *What belongs to Scotch must return to Scotch.*

Catherine tourna lentement la tête, et rencontra le regard de l'aventurier. Il y avait dans ce regard, avec beaucoup de

hardiesse et d'astuce, cette recommandation de mystère et de silence qui ordinairement accompagne tout signe échangé entre les dépositaires du même secret.

Catherine le considéra quelques instans en silence, et reporta ses yeux sur les médecins consultans, sans que La Renaudie eût pu saisir sur ce visage immobile la moindre apparence de surprise, de contentement ou de contrariété.

— Qu'est-ce que cela? pensa-t-il; mon anglais aura-t-il, auprès de l'Italienne, le sort qu'ont eu mes gentillesses vis-à-vis de l'Écossaise? — J'aurais prononcé ces paroles aux oreilles d'une grosse marchande parisienne de la rue des Lombards, qu'elle ne m'aurait pas regardé avec des yeux moins intelligens... Et c'est là cette Catherine, l'arsenal vivant de la ruse et de la finesse!... Mais, non, non, il est impossi-

ble que cet air bourgeois, ces yeux hébêtés accompagnent cette grande habileté pour l'intrigue qu'on lui prête.

Pendant ce temps-là, la conférence des docteurs de cour s'était terminée. Le résultat de cette délibération avait été qu'il fallait ramener incontinent le malade chez lui. L'application des remèdes nécessaires pour combattre le mal tel qu'il se présentait, avec les nouveaux symptômes dont l'évanouissement de sa majesté annonçait l'invasion, n'était point d'une urgence telle qu'on dût y procéder sur-le-champ et sans attendre le retour du roi au château.

Conformément à cette décision, François, soutenu par ses deux Esculape, mais ne s'appuyant réellement que sur le bras de sa chère Marie, quitta la salle de l'auberge, monta avec la reine dans son car-

rosse, où l'on colloqua par précaution les deux médecins ; Catherine de Médicis, de son côté, s'installa dans sa chaise, puis le cortége, triste et silencieux, s'éloigna, au petit pas, de l'auberge du Pont, et bientôt s'engagea dans le dédale obscur et montueux des rues du vieux Blois.

La Renaudie, attendant toujours l'effet que produirait sa phrase d'anglais, avait suivi le roi et son escorte jusqu'à la sortie de l'auberge. Quand il entendit donner l'ordre du départ, lorsqu'il vit le carrosse du roi se mettre lentement en route, suivi de la chaise de madame la reine-mère, il éprouva, malgré son imperturbable sang-froid, un vif mouvement de dépit. Son ancien hôte, l'avocat des Avenelles, ne faisait pas plus triste mine au trèfle arrivant dans son jeu, quand il comptait sur un carreau, que lui à la solitude qui se fit tout à coup

dans les alentours de la taverne, quand ses hôtes d'un instant se furent éloignés.

Maître Ancel était rentré. M. de Perdaillan, qui avait arrêté dans sa tête de faire avec son cousin un souper d'auberge, était allé donner des ordres en conséquence, et La Renaudie attendait encore à la porte. Il lui semblait impossible que le sort lui eût présenté d'abord une aussi belle occasion de pénétrer dans le château pour lui faire tout de suite et aussi sottement casser le nez à la porte. La fortune, à son avis, ne pouvait s'être mise en coquetterie avec lui pour si peu, enfin l'aventure qui l'avait mis un instant en rapport avec la cour, était un commencement qui, il le croyait du moins, devait avoir une suite et une fin.

Cependant, au bout d'un certain temps, cette conclusion n'arrivant pas, il en prit son parti, et entendant son cousin qui

l'appelait pour se mettre à table, il tourna sur ses talons, et s'apprêtait en sifflant à rentrer dans l'hôtellerie, quand il se sentit frapper sur l'épaule.

— Enfin! dit-il en lui-même et en se retournant. Il se trouva face à face avec Margaret-Mac-Ivor, celle que l'on nommait la sorcière de la reine-mère. Il la reconnut à la pâle clarté que jetait sur les alentours de la porte le fallot allumé au-dessous de l'enseigne de la *Fortune de la France.*

— C'est vous, lui dit-elle, que je cherche, beau sire.

— C'est bien cela, pensa-t-il encore.

— Qu'y a t-il, bonne femme? demanda-t-il en dissimulant sa joie.

— Il y a, mon bon seigneur, qu'une messagère fidèle ne quitte la place que lorsque sa commission est faite. Depuis tantôt je cher-

che le moment de vous parler sans témoins.

— Depuis tantôt ! reprit-il avec un léger mouvement de surprise.

— C'est pour vous joindre que je suis entrée ce matin dans cette maison, en si joyeuse compagnie. Je cherchais le moment de vous glisser dans l'oreille les paroles dont je suis chargée pour vous, quand vous avez quitté la place, entraîné par votre cousin. Pour ne point donner l'éveil aux étourdis qui m'avaient forcée à les suivre, j'ai quitté le logis avec eux ; mais je suis bientôt revenue... J'ai trouvé en revenant la place prise par le roi et sa suite, impossible encore de m'acquitter de ma commission ; mais maintenant rien ne s'y oppose plus....

— Eh bien ! dit vivement l'aventurier, qu'avez-vous donc à me dire ?

— Il y a dans cette ville, messire, reprit la vieille femme en se baissant à son oreille, une dame qui désire avoir avec vous un moment d'entretien. Cette dame espère que vous vous rendrez à son invitation, quoiqu'elle n'ait pas de dez tourné de façon que le point qui fait gagner soit en haut.

La Renaudie ne put retenir une exclamation de surprise à la désignation de ce signe de ralliement, convenu avec le baron de Castelneau dans l'entrevue qui avait précédé son départ de Paris.

— Cette dame, reprit la duègne, souhaite que votre séjour dans l'auberge de Blois vous soit aussi profitable que votre passage dans le cabaret de la *Pomme-du-Pin*, à Paris...

— Eh bien après! dit La Renaudie d'une

voix calme, quoiqu'il fût atléré par l'étonnement.

— Eh bien! cette même dame, que, d'après ces renseignemens, vous devez supposer bien instruite, vous attendra demain à huit heures.

— Où faut-il aller et que faut-il faire pour la trouver? demanda l'aventurier.

— Il faut suivre le bord des fossés qui défendent le château du côté de la campagne; en face de la tour du Foix, qui fait l'angle de l'aile de l'Ouest, vous trouverez un petit escalier taillé dans le roc, vous le descendrez et vous longerez le rempart jusqu'à la hauteur de la tour. Vous heurterez trois fois à la porte cintrée qui s'ouvre au pied de ce donjon, je serai là pour vous recevoir. Si quelque sentinelle faisait obstacle à votre passage, vous prononceriez deux mots latins : *Uraniæ sacrum*, et l'on

vous laisserait continuer votre chemin. — Viendrez-vous ?

L'aventurier ne répondit pas.

— Et dites-moi, ma respectable messagère, reprit-il après un moment de silence, cette tour du Foix fait partie du château ?

— Oui, du château, en effet.

— Et c'est là, m'a-t-on dit, qu'est situé l'observatoire du haut duquel madame Catherine de Médicis consulte les astres ?

— Il en est ainsi...

— Et vous êtes au service de cette princesse ?

— Vous l'avez dit...

— Et ce n'est pas, ce soir, et à l'instant même que l'on vous a donné cette commission dont vous vous êtes chargée pour moi ?

— Cette commission m'a été donnée à midi, reprit la vieille avec assurance, ni plus tôt, ni plus tard : je n'ai pas revu depuis midi celle qui m'envoie vers vous ! — Maintenant vous savez ce qu'on attend de vous, messire, mon message est rempli ; c'est à vous de voir ce que vous avez à faire.

Et lui faisant de la main un signe d'adieu, la vieille Margaret s'éloigna rapidement et disparut dans l'ombre.

— Et moi qui demandais des complications à mon intrigue... parbleu ! l'on n'a qu'à dire, on est servi à souhait, pensa l'aventurier après le départ de la vieille... Catherine de Médicis... je m'étonnais de son air bonnasse, et elle sait tout... Instruite de mon arrivée à Blois, elle m'attend. Que me veut-elle ?... irai-je ?... Je serais arrêté, si elle n'était pas pour nous...

mais cependant la prudence ordonnerait peut-être...

En ce moment une voix appelant La Renaudie se fit entendre dans l'intérieur de l'hôtel : c'était Perdaillan qui, ayant fait servir le souper, s'impatientait de ne pas voir rentrer son honorable parent.

— Allons, Godefroy, criait-il, à table! La nappe est mise, et l'on apporte le rôti.

— Me voici, mon cher Perdaillan, me voici! répondit le hardi compagnon.

Puis, revenant au grave sujet de ses méditations :

— Nous en sommes arrivés, se dit-il, au moment de la partie où il faut risquer le tout pour le tout.

— A ta santé! cria encore Perdaillan. Viens-tu? le vin est versé!

— Quand le vin est versé, il faut boire! reprit à haute voix l'aventurier, répondant à la fois à son cousin et à une dernière objection que la prudence élevait dans son esprit; — j'irai!

IX

Nous devancerons La Renaudie au château de Blois, car nous allons suivre de près les grands personnages qui viennent d'y entrer.

Venez, passons sous la porte d'entrée en saluant la statue de Louis XII qui la surmonte, abritée sous son dais de pierre

admirablement travaillé (1), et reconnaissons qu'on ne pouvait placer une demeure royale sous un plus noble patronage. Chaque roi, qui vient prendre gîte dans le vieux manoir, reçoit tout d'abord une leçon, un encouragement ou un reproche de cette noble effigie qui semble lui crier du haut de son piédestal : « Souviens-toi

(1) L'intérieur de cette niche était semée de fleurs-de-lys d'or, et au bas de la statue équestre en bronze, on lisait ces quatre vers :

Hic ubi natus erat dextro Lodoicus olympo,
Sumpsit honorata regia sceptra manu;
Felix quæ tanti fulsit lux nuntia regis.
Gallia non alio principe digna fuit.

FAUSTUS, 1498.

« Là où par la faveur céleste Louis prit naissance, là aussi il prit d'une noble main le sceptre royal. Heureux le jour qui annonça la venue d'un si grand monarque. La France ne pouvait trouver un prince plus digne d'elle. »

(M. de la SAUSSAYE, *château de Blois.*)

dans ces murs de nos paroles, de nos actions; imite-les surtout pour que la France nomme heureuse la journée où ta venue lui fut annoncée. Que ne te reste-t-il pas à faire, si tu veux qu'un jour elle écrive aussi sous ta statue que tu fus un roi digne d'elle? »

Nous voici dans la cour intérieure. Les édifices irréguliers qui environnent ce carré irrégulier lui-même, ne forment-ils pas un ensemble pittoresque et imposant?

La lune, qui trône dans un ciel pur, éclaire vivement la façade construite par François Ier, et ses rayons, comme s'ils émanaient de cet astre de bon goût et d'élégance qui fit briller les beaux-arts de la renaissance, laissent dans l'obscurité les murs noirs et humides, les étroites meurtrières, les machicoulis, les pointes, les

herses des bâtimens du temps de la féodalité. Voyez avec quelle noblesse ce grand escalier à jour, que l'habile archéologue que nous avons cité nomme une œuvre magnifique de pensée et d'exécution, s'unit à cette décoration de terrasses et de portiques qu'il complète. Tous les détails de cette riche architecture : corniches chargées de chiffres entrelacés, lucarnes historiées, salamandres colossales, remplissant les larges trumeaux placés entre les fenêtres, délicates arabesques s'enroulant aux fûts des colonnes, font saillie sous cette blanche et vive clarté qui inonde le grâcieux édifice.

Des constructions de Louis XII, on ne voit ni les hachures de briques noires croisées sur le fond rouge des murailles, ni les galeries à jour, ni les machicoulis en coquilles, ni les fleurs de lys, ni les her-

mines, ni les porcs-épics placés sur les colonnes et sur le tympan des portes. Il n'y a d'éclairé de cette partie du château que le haut des cheminées et la pointe des toits; mais les ogives entrelacées qui décorent le long tuyau de ces cheminées, mais les arêtes à jour et les plombs dorés semés de fleurs de lys et d'hermines qui découpent ces toits en festons, annoncent que l'ornementation de cette aile du château n'a pas été non plus négligée, et que les *maistres des pierres vives* l'ont animée des inspirations de leur verve gràcieuse ou bouffonne.

La noble demeure a, du reste, quoique la soirée ne soit pas encore fort avancée, le calme et le silence qui conviennent aux alentours de la chambre d'un malade. Sous les portiques à jour, sur la terrasse du fond qu'on nomme la *Perche aux Bretons*,

car c'était là que se tenaient les gentilshommes bretons de la garde de la reine Anne; on voit de temps en temps briller le haut d'une hallebarde qui va et vient lentement, sans qu'on entende le bruit des pas de la sentinelle.

Voici un seigneur de haute distinction qui descend, en ce moment, le grand escalier, précédé de pages qui portent des flambeaux. Qui est-ce! Il marche escorté de plus de gentilshommes et d'officiers qu'on n'en voyait à la suite du roi, et n'entretient qu'à voix basse les deux graves personnages qui l'accompagnent: on dirait qu'il craint d'éveiller l'enfant qui vient de s'endormir.

C'est M. le duc de Guise qui sort de visiter le roi. Accouru à la première nouvelle de son évanouissement, il n'a quitté sa majesté qu'après s'être assuré de son

état, et maintenant il va rejoindre le cardinal, son frère, retenu lui-même au lit par une indisposition. Il faut bien que ces deux hommes, sur qui repose tout le fardeau des affaires, avisent ensemble aux mesures à prendre dans le cas où cet évanouissement, qui a tant effrayé la cour, aurait des suites fâcheuses. En descendant les degrés, il s'informe de ce que la faculté augure de cette rechûte; car ces deux hommes à simares et à chaperons, qui marchent à ses côtés, sont les médecins dont nous avons vu la venue à l'hôtellerie du Pont.

Quand le cortége passe devant les arcades ouvertes de l'escalier, on peut, de la cour, apercevoir l'illustre Lorrain. Il domine, de sa tête, le flot des courtisans, et marche le front haut, la poitrine en avant, comme un soldat qui a toujours

pratiqué la ligne droite comme le chemin le plus court pour arriver à l'ennemi. Eclairé par les flambeaux qu'on tient devant lui, sa figure apparait grave et sérieuse; car le capitaine a perdu la joyeuseté et l'insouciance, compagnes ordinaires du métier des armes, depuis qu'il s'est mêlé aux affaires de la cour et de l'état. Quoiqu'il porte aussi bien que personne le justaucorps de satin noir à crévés de couleur de feu, les chausses de soie, le manteau de velours chargé de broderies et le bonnet autour duquel tourne une longue plume rouge, on sent que nulle parure de cour ne sied à cette puissante nature d'homme de guerre, comme son bon harnais des jours de bataille.

Il n'a, ce soir-là, ni armet au front, ni corselet aux épaules; le gant de soie parfumé et brodé d'or remplace sur sa main

de fer les rudes écailles du gantelet d'acier, et pourtant il sonne en descendant les montées, soit que sa bonne épée ait été assez souvent tirée de son fourreau de métal pour qu'elle s'y remue à chaque pas qu'il fait, soit que les chaînes qui la pendent à son côté se choquent entre elles, soit enfin que la double croix d'or qui pend sur sa poitrine rencontre et heurte, de temps en temps, le haut bout de sa dague damasquinée, et l'on comprend à ce cliquetis qu'on se trouve sur le passage d'un soldat déguisé en courtisan.

Le voilà descendu ; il traverse la cour, il s'achemine vers ce pavillon aux fenêtres cintrées. Des rideaux rouges étendus devant ces fenêtres ne laissent sortir au-dehors qu'une clarté mystérieuse et tragique. Ces croisées sont celles de la chambre du cardinal de Lorraine.

Son frère et lui, le grand guerrier et le profond politique, dans un instant, s'entretiendront de leurs hautes espérances... Vanité des projets de l'homme et justice du ciel! Dans cette même chambre où tout-à-l'heure François de Lorraine se demandait peut-être combien de jours encore cette frêle existence de roi pourrait retarder l'accomplissement des grandes destinées promises à sa maison, un Guise, son fils, traîtreusement frappé, succombera avant qu'il soit peu; et au pied de ce même lit d'où surgirent peut-être toutes ces illusions et tous ces rêves, tous ces rêves et toutes ces illusions viendront tomber sous le couteau des quarante-cinq, et s'évanouir à tout jamais avec la vie du *Balafré*.

Nous ne suivrons pas le Lorrain chez son frère; nous détournant du sombre réduit qui va les réunir, nous allons re-

tourner à la construction élégante du roi-chevalier, et comme on ne peut mieux terminer la description de tous ses chiffres, de tous ces emblêmes d'amour et de galanterie semés aux pierres de sa façade, qu'en vous introduisant au boudoir dont elles sont la coquette enveloppe, nous allons vous ramener auprès de Marie-Stuart, gracieux et poétique contraste jeté parmi les sombres physionomies des turbulens acteurs de ce drame politique, comme une fleur dans une touffe de ronces ou d'orties.

Le premier étage est occupé par les appartemens de la reine-mère. François II et sa jeune épouse habitent l'étage au-dessus. C'est à cet étage, et dans un des cabinets attenant à la chambre du roi, que Marie passe ses soirées et ses nuits. En effet, elle est là à même d'entendre les plaintes de

l'enfant royal qu'elle soigne avec une sollicitude toute maternelle, et d'accourir au chevet du lit où il s'agite dans ses longues insomnies, pour lui présenter la potion qui le calmera, essuyer la sueur qui mouille son front, et lui adresser ces douces paroles de pitié et de tendresse qui, mieux que toutes les prescriptions du médecin, endorment ses souffrances.

Elle vient de congédier ses femmes ; car François, qui s'est endormi pendant qu'elle veillait sur lui, François pourrait être réveillé par le chuchottement de leurs voix, par le bruit de leurs pas, par le cri d'une porte ouverte ou fermée sans précaution; et les médecins, avant de quitter le petit roi, ont déclaré que si son sommeil pouvait continuer une partie de la nuit, doux, calme et réparateur, ainsi qu'il s'annon-

çait, ils répondaient des suites de son évanouissement.

Donc, il n'y a plus dans l'antichambre de la reine que deux caméristes attendant le moment de procéder à sa toilette de nuit. Elle est seule dans ce petit réduit qui porte, comme le nid de l'oiseau, les traces et les indices du caractère, des habitudes, des plaisirs et des occupations de celle qui l'habite. Etendue plutôt qu'assise dans un de ces grâcieux fauteuils de la renaissance, aux pieds en fuseau, au dossier étroit, tout garni de crépines; la tête appuyée sur l'une de ses mains dont les longs doigts blancs et effilés apparaissent au milieu des flots de sa brune chevelure déjà dégagée de ces entraves, comme les touches d'ivoire du clavier sur l'ébène qui les encadre, elle s'abandonne à l'une de ces poétiques rêveries du jeune âge, et regarde, sans les

voir, et les fleurs des vases de ses consoles, et son luth appuyé au dossier d'un autre fauteuil; et, sur la table au tapis fleurdelisé, les œuvres de Ronsard, son poète, avec le papier sur lequel elle a jeté, ce matin, quelques rimes faciles en l'honneur de sa *patrie la plus chérie;* et sous les épais rideaux de brocard, son lit étroit, son lit de jeune fille, qu'elle n'a pas encore quitté pour la couche dont les deux oreillers frangés d'or reposent sous le dais que surmonte la couronne royale.

Qui pourrait dire la nature de ces pensées au milieu desquelles son esprit se promène, ou plutôt qui pourrait dire quels sons retentissent dans cette ame, s'abandonnant, comme la harpe éolienne, à tout souffle capable de la faire vibrer?

Est-ce le passé qui l'occupe, s'enivre-t-elle des tristesses du présent, l'avenir avec

ses incertitudes se dresse-t-il à ses regards comme un génie fatal escorté de fantômes? Le passé, le présent, l'avenir... c'est tout cela qui chante en elle sans ordre et dans le pêle-mêle de l'inspiration, les notes joyeuses d'autrefois s'unissant aux élégies du présent, ou jaillissant rieuses et folles de ce sourd grondement, vague expression des inquiétudes du lendemain, et qu'on pourrait nommer la basse de ce concert infini et mystérieux.

Et l'hymne exhalée de cette ame qui s'essaie aux premières difficultés de la route est pleine de jeunesse et d'espérance; on dirait le chant de départ d'un jeune pélerin. Du haut de la colline, il salue la route qu'il a déjà franchie, la pointe de la tourelle hospitalière qui l'abrita dans la nuit, la cîme de l'arbre sous lequel il vit danser les jeunes filles... Il ne sait plus rien des

dangers qu'il laissa en arrière. Dans la plaine où il va bientôt allonger ses pas, à l'horizon vers lequel il brûle de s'élancer, il ne voit ni le sentier pierreux, ni les halliers où sifflent les reptiles, ni la sombre forêt où les brigands attendent peut-être son passage, ou, s'il les voit, c'est pour se dire qu'il se sent la force et le courage de les braver.

Ainsi la fille des Stuarts, sans défiance du souffle aventureux qui doit emporter sa vie, et la pousser d'écueil en écueil, le laisse bercer sa nef à peine sortie du port. Les pavillons de soie de sa frêle embarcation frémissent sous les caresses trompeuses de cette brise, qui n'est peut-être qu'une ruse de la tempête, qu'un allèchement de l'abîme, et elle sent, en son cœur, moins d'effroi que de plaisir en songeant que cette brise, devenue plus forte, peut l'en-

traîner loin de la plage et la jeter au milieu des hasards de la pleine mer.

Un bruit léger, un chant étrange s'élevant à ses côtés, mit fin à sa rêverie. Elle relève la tête, elle regarde... La grande femme brune, celle qu'on nomme Margaret Mac-Ivor, est debout devant elle. C'est l'heure où, introduite avec toutes les précautions du plus profond mystère par l'e -calier dérobé dont la vis tourne dans les murailles de ce cabinet, la devineresse vient entretenir en secret la jeune reine.

Parvenue dans cette chambre sans que le bruit de son arrivée eût mis fin à la préoccupation de Marie, Margaret était restée quelques instans en silence, la contemplant avec une indicible expression de sollicitude respectueuse et inquiète; enfin, pour avertir la jeune femme de sa présence, elle avait chanté à dêmi-voix le

couplet de la ballade du Lair de Kinross ; car, nous l'avons vu, c'était sa plus habituelle manière d'entrer en conversation :

La voyant rêver, il lui dit :
Qu'avez-vous, dame, en votre esprit,
Qui vous chagrine et vous occupe?
Songeriez-vous à vos amours?
D'Argyle rêvez-vous les tours,
Ou bien l'achat de quelque jupe ?

— Ni pensers d'amour, ni souvenirs d'Ecosse, ni même projets de toilette nouvelle, n'occupaient mon esprit, Marguerite, répondit Marie-Stuart en souriant et en parlant très bas pour que l'étrangère mît sa voix au diapazon de la sienne. Quand vous êtes entrée, je dormais, je crois, les yeux ouverts, car je rêvais... A quoi ? Qui le sait? Je ne pour-

rais dire, en vérité, à présent que me voilà réveillée, où s'égarait mon esprit.

— O ma dame et maîtresse! reprit la vieille femme en se mettant à genoux devant Marie et en prenant sa blanche main qu'elle approcha de ses lèvres; il faut, voyez-vous, vous défendre des rêves qui vous ramènent au pays que vous avez quitté..... pour jamais quitté, n'est-ce pas?

— Quoi! pas même en songe, bonne mère; je ne puis me retrouver sur ces lacs, dans ces montagnes, en face de ces lointains nuageux de notre vieille Ecosse? Mon retour en esprit vers ces lieux dont j'ai gardé le souvenir serait-il donc suivi des malheurs qui m'atteindraient, selon vous, si j'y revenais réellement.

— Non; mais vous qui êtes reine, madame, vous qui pouvez tout, vous voudriez

assurément revoir l'Ecosse si elle vous apparaissait dans vos rêves telle qu'elle se montre à moi, sur les bruyères, et parmi les brouillards, avec sa ceinture de genêts et de roseaux, son plaid de tartan, sa plume d'aigle battue du vent, et tenant à la main le pibroch des vieux jours, tout gonflé des airs et des chants de nos montagnes.

— Oui; mais pour moi, Marguerite, reprit la fille des Stuarts, et afin de me guérir de l'envie de la retrouver autrement qu'en imagination, l'Ecosse ne prend jamais le costume romantique du pâtre ou du chasseur que lui prête ton imagination. Quand je la vois, c'est sous l'armure sanglante de l'un des tyrans qui lui mettent la pied sur la gorge. Elle ne se montre à moi qu'avec les signes de ce caractère tur-

bulent, sauvage, indomptable, qui fait des grands de ce pays son éternel fléau.

La position de la vieille Margaret était violente. Quoi! l'on attaquait devant elle les enfans de sa chère Ecosse, et, contenant son indignation, elle ne répondait pas par les poétiques élans de son ardent patriotisme! C'est que l'attachement qu'elle porte à la jeune reine est aussi vif que son amour pour sa patrie, et le don de seconde vue qu'elle croit posséder lui a montré dans l'avenir tant de malheurs et d'opprobres prêts à se déchaîner sur cette princesse, le jour où elle remettra le pied sur la terre des Higlanders, qu'elle entend avec une sorte de plaisir ces accusations que, dans une autre occasion, elle eût repoussée comme d'odieux blasphêmes.

Cette patience et cette modération étaient la conséquence des sacrifices qu'elle s'était

imposés pour rejoindre sur la terre étrangère la fille de son affection. Placée auprès de Marie de Lorraine, l'épouse de Jacques V, la mère de Marie-Stuart, elle avait servi cette princesse avec toute l'ardeur passionnée de l'un de ces dévoûmens qui se rencontrent dans ces natures primitives dont l'égoïsme et le calcul, ces dieux du monde social, n'arrêtent point les énergiques mouvemens. Exclusivement attachée au service de la fille de Jacques, Margaret avait concentré sur ce berceau toute la puissance de ses affections. C'était en prodiguant les plus tendres soins à l'enfant royal confié à ses soins, qu'elle avait eu ces révélations dont nous avons parlé. C'est alors qu'elle avait vu se dérouler dans des tableaux mystérieux les tragiques aventures que l'Ecosse réservait à cette fille des rois.

Aussi, quand la jeune Marie, devenue orpheline, quitta le château de Linlitgow pour la France, où l'attendait une seconde couronne, Margaret, persuadée que la princesse pourrait éviter le sort fatal qui lui avait été révélé si elle quittait pour toujours l'héritage des Stuarts, imposa silence aux douleurs de cette séparation.

Restée en Ecosse, la vieille femme, dans ce redoublement de fureurs et de violences dont le départ de l'héritière des Stuarts avait été le signal pour la malheureuse Ecosse, ne semblait écouter de tout ce bruit qu'une nouvelle, celle du prochain retour de Marie pour rétablir l'ordre dans ses états.

Toutes les fois que la fidèle gouvernante entendait parler de ce retour qui l'effrayait tant, le nom de la reine, Catherine de Médicis, retentissait à son oreille. C'était elle,

si l'on en croyait la renommée, qui déciderait ce départ par zèle pour la religion catholique, disaient les uns, par inimitié contre sa bru qu'elle voulait éloigner à tout prix, disaient les autres. Aussi, dans le projet qui surgit tout à coup dans la tête exaltée de la fille des Mac-Ivor pour prévenir la venue de celle qu'elle aimait comme une fille, la reine Catherine de Médécis dut nécessairement occuper une grande place.

Elle quitta ses montagnes pour venir en France. Etrangère et, de plus, fort versée dans les secrets de la cabale, elle était parvenue, en stimulant la curiosité et en excitant l'admiration de quelques dames de la cour, à se faire présenter à la reine-mère. Dans une première visite, elle eut le bonheur ou le talent de faire à sa majesté quelques réponses qui la surprirent infi-

niment. Elle lui indiqua même de nouvelles et infaillibles manières de procéder dans les conjurations et les horoscopes... Bref, elle captiva si bien l'esprit de la crédule Italienne, que le lendemain elle était installée à l'hôtel de Soissons, la résidence la plus habituelle de Médîcis, à Paris, afin d'aider la royale élève de Luc Gnoric et de Cosme Ruggieri.

Cette installation s'était faite sans que Marguerite eût dit un mot des rapports qui existaient entre elle et la jeune épouse de François II. Elle les renoua à l'insu de tous, et ce n'était qu'en s'enveloppant des ombres du plus profond mystère qu'elle se rendait auprès de la jeune reine pour la confirmer dans ses résolutions de rester en France, et lui donner, de temps en temps, l'éveil sur les piéges que lui tendait sa belle-mère.

La noble et généreuse Marie, dans cette guerre sourde qui s'était déclarée entre elle et la cour de Médicis, n'eût jamais songé à s'appuyer sur un auxiliaire de cette espèce, et à organiser, comme moyen de triomphe, l'espionnage à son profit; mais tout en blâmant la fidèle gouvernante du parti qu'elle avait pris, tout en lui faisant sentir que le dévoûment devait, pour être un sentiment honorable, ne s'exercer qu'honorablement, et qu'il fallait choisir dans les preuves à en donner celles qui n'offensaient pas la délicatesse de la conscience, elle avait consenti, elle consentait à la recevoir et à l'entendre..... Était ce l'effet de l'inconséquence de son caractère? Sachant fort bien que Catherine ne se faisait aucun scrupule de se servir de ces armes, croyait-elle qu'il lui était permis de les employer pour égaliser la partie, et

l'immorale excuse : *C'est de bonne guerre* avait-elle fini par lui faire amnistier cet arrangement, qui d'abord avait répugné à sa conscience?

— Non, en vérité, Marguerite, dit Marie Stuart répondant aux dernières paroles de Margaret, tu ne dois avoir aucun sujet d'inquiétude, et je ne suis pas pressée de retourner en ton pays; car le peuple, comme si ce n'était pas assez de ses hauts barons pour le rendre inhabitable, s'est fait disputeur, ergotant, impitoyable et fanatique. En proclamant la liberté de conscience, le voilà qui proscrit la messe et massacre ceux qui ne veulent rien entendre aux nouveautés que leur prêche le farouche presbytérien...

— Il vaut mieux rester en France, vous avez bien raison, reprit Margaret; l'on n'y voit point de seigneurs félons, ennemis

jurés de tous les droits et toujours prêts à batailler contre la royauté, ou à battre en brèche tout pouvoir, quel qu'il soit, élevé à l'abri du trône. Le peuple est soumis, et il ne s'agite point dans la sphère turbulente des opinions religieuses.

Ce que disait la vieille était si bien le contrepied de ce qui se passait alors en France, qu'à son insu peut-être sa voix prit un accent ironique qui changea le sens de son apologie, et obtint un effet tout opposé à celui qu'elle voulait produire.

— Tu as raison, ma bonne, dit la reine avec un profond soupir, la paix n'est pas plus en France qu'ailleurs, et je pourrais me trouver, un beau matin, transportée au milieu des intrigues et des partis qui se disputent la place à Holy-Rood, et me croire encore au Louvre, à Blois ou à Fontainebleau.

Une vive anxiété se peignit sur le visage de la vieille femme.

— Oh! non... cela ne serait pas la même chose, dit-elle d'une voix tremblante.

— Je t'assure, Margaret, que pour les bonnes dispositions qu'elle a à notre égard, madame notre belle-mère vaut notre royale cousine Élisabeth; quant à ces grands seigneurs de France, avec toute leur courtoisie, seraient-ils pour la nièce de MM. de Guise, simples gentilshommes de Lorraine, ce qu'ils sont pour la nièce des dépositaires du pouvoir et des dispensateurs de toutes les grâces?

— La nièce de MM. de Guise sera toujours, pour eux et pour tous, la femme du roi de France, madame, répondit l'Ecossaise.

— La femme d'un pauvre enfant malade, reprit tristement la jeune reine en baissant encore la voix et en regardant la porte

entr'ouverte qui conduisait à la chambre du petit roi; la femme d'un enfant qui retomberait bien vîte dans la dépendance de sa mère..... — Mais non, je ferai tant par mes soins, par mes prières, que je le sauverai, ajouta-t-elle après un moment de silence, et l'œil brillant d'enthousiasme et d'espoir... Je le connais, mon noble François, dit-elle encore, et je sais que ce serait un beau, un grand service à rendre à la France, que de donner à mon jeune époux la force de vivre et de mettre au dehors toutes les vertus cachées en son cœur!... Ah! si je lui apportais, à cette France que j'aime, si je lui apportais pour ma dot le salut de son roi, qu'aurait-elle à me demander encore? Elle finirait peut-être par m'aimer aussi..... La France! être aimée de la France! régner sur ce concert de nobles cœurs, sur cet

accord de vives intelligences, qui fait de ce pays le cœur et la tête de toute l'Europe, quelle royauté fut jamais mieux faite pour être enviée! J'en suis digne, Margaret, je le sens; car j'aurais le courage de tout sacrifier à l'honneur de la conserver.

— Que j'aime à vous voir aussi bien disposée à entrer en lice avec le rude adversaire que vous avez en tête! reprit Margaret. C'est la veille du combat qu'il faut songer à réunir ses forces, et ce moment est arrivé, ou je me trompe fort.

Marie, pour dissimuler l'intérêt qu'elle allait mettre aux renseignemens qu'on s'apprêtait à lui donner, rapprocha son fauteuil de la table qui supportait son miroir, et se déshabilla lentement avec mille gracieuses minauderies que la glace reproduisait.

— Vous savez, chère maîtresse, car je vous en ai rendu compte, l'entrevue mystérieuse que madame Catherine eut hier dans une hôtellerie située au bout du pont...

— Avec le prince de Condé, reprit Marie de l'air le plus indifférent. — Voici, ajouta-t-elle en revenant aux choses de sa toilette, une agraffe dont la pose fait faire un pli disgracieux à l'échancrure de ce corsage. Il faudra que je le fasse remarquer à madame Bontemps. — Et n'est-ce pas demain, reprit-elle, que le prince doit se retrouver avec notre belle-mère?

— Oui, mais voici un autre incident de l'intrigue qui semble se lier entre ces deux personnages. Dans la journée d'hier, un voyageur au regard fin et hardi, à l'air froid, à la parole caustique, est descendu dans cette même hôtellerie où se sont réunis la reine-mère et Condé...

— Ne s'appelle t-il pas... Godefroy de La Renaudie? demanda la jeune reine.

— Dans une maison qui passe dans le pays pour être favorable aux opinions nouvelles, on l'a nommé devant moi le capitaine Laforêt.

— Ah! fit Marie en prenant sur sa table une feuille de papier qu'elle déchira pour enfermer une des boucles de sa chevelure.

— Mais ce n'est pas tout encore : j'ai été chargée par la reine-mère d'un message pour cet étranger. Dans ce message étaient énumérés des signes de ralliement, comme peuvent en avoir entre elles des personnes unies dans la même entreprise...

— Des signes de ralliement... une entreprise...! répéta Marie sans avoir l'air de prêter plus d'attention à ces paroles qu'aux autres; et dans quels termes ce mes-

sage? demanda-t elle, en laissant tomber sa voix.

— C'était l'expresse invitation de se rendre au château, dans la tour où madame Catherine cache sa nécromancie, et où je vais l'aider dans ses opérations. C'est moi qu'elle a chargée d'introduire ce personnage auprès d'elle.

Ce rendez-vous, le jour même et dans l'endroit où le prince de Condé devait aussi venir trouver Médicis, sembla à la jeune reine pour le moins aussi singulier qu'à la vieille Marguerite; mais incapable de s'arrêter longtemps à la même idée, elle fit comme ces lecteurs qui, pressés d'arriver, passent l'endroit qu'ils ne comprennent pas, et se contentent de faire une corne au feuillet afin d'y revenir quand ils auront du temps de reste. Ramenée aux pensées de coquetterie, elle reprit en minaudant :

— Savez-vous, dame Margaret, que cet homme qui vous occupe est le cousin de l'un de nos plus dévoués serviteurs? Brave épée sur laquelle je pourrais compter en cas de besoin, dit-elle plus sérieusement. Ah! ajouta-t-elle en riant, il pousse loin le zèle qu'il met à nous servir; c'est l'offenser que de nous trouver jolie, et il se blesse d'un regard ou d'un soupir qu'on nous adresse, comme si on lui faisait injure à lui-même.

— Mais, dit gravement la gouvernante, s'il s'est promis en effet de veiller sur les intérêts de votre majesté, il n'en est pas qui soient plus dignes de ses soins que le maintien de votre réputation et l'observance des respects dont tous doivent vous entourer.

— Il est loin de se douter, le pauvre gentilhomme, reprit Marie, en ayant l'air de ne

pas avoir entendu ou compris Marguerite, il est loin de se douter que je sais son secret ; mais de quelque nature que soit l'intérêt qu'un homme porte à une femme, qu'elle soit bergère, bourgeoise ou reine, la première à s'en apercevoir est toujours celle à qui l'on voudrait le cacher. Ayant reçu d'une main inconnue quelques avis sur les pratiques de ceux qui se sont faits nos ennemis, et désirant savoir si je ne me trompais pas au sujet de M. de Perdaillan, je me suis fait présenter le rapport remis par lui à la prévôté, un jour qu'il était de service, et j'ai acquis la conviction, en examinant l'écriture, que la main qui avait écrit ce rapport avait écrit aussi les renseignemens bénévoles dont la source jusqu'alors m'était restée inconnue.

— Oh ! ma chère maîtresse, reprit Margaret, ce brave gentilhomme s'alarme des

piéges que l'on tend à votre inexpérience, à la facilité avec laquelle on accueille, quand on est jeune, tout ce qui flatte le besoin de plaire et d'attirer les hommages de tous.

Marie Stuart fit un mouvement d'impatience.

— Eh! mon Dieu, dit-elle avec une moue charmante, puis-je empêcher, moi, qu'on me trouve jolie et qu'on m'aime, ma bonne? l'autorité royale, en France, a des limites que nous ne chercherons jamais à dépasser. On n'en veut qu'à ceux qui vous font de la peine, et je ne leur en veux pas du tout, ni à M. de Perdaillan non plus..... Mais je dois empêcher qu'il s'expose ainsi... Faire querelle à tous ceux qui chercheront à me plaire! Se battre pour empêcher qu'on me trouve jolie!..... J'ai toujours pensé que le duel était un effroyable abus, et si

jamais j'ai voix au conseil, les batailleurs s'en apercevront bien!

— Et contre qui s'est donc battu ce pauvre gentilhomme? demanda la duègne.

— Contre le roi des étourdis..... un mauvais sujet..... qui a bien son mérite aussi..... il fait des vers charmans; et tiens, si tu promets de ne pas me gronder, je te montrerai ceux, qu'au péril de sa vie, il est venu déposer la nuit dernière... Où sont-ils donc? reprit-elle en s'interrompant; il me semblait les avoir mis sur cette table... Ah! ah! reprit-elle en riant comme une folle, je viens d'en faire des papillotes... Pauvre Chastellard, le voilà-t-il pas bien payé de sa peine et des risques qu'il a courus!

Margaret soupira profondément.

— Je suis vraiment fâchée qu'ils soient

déchirés, reprit Marie ; j'aurais prié Rizzio de les mettre en musique.

— Rizzio... Ce chanteur errant qui s'est fait entendre au château de Blois ?

— Ah ! Marguerite, c'est là un grand artiste... J'ai relégué mon luth dans le coin de ma chambre, après l'avoir entendu ; je l'aurais brisé, je crois, si mon pauvre François n'y avait pas attaché de sa chère main ce beau ruban qui le pare. — Ah ! Rizzio aurait fait sur cette pièce de vers un véritable chef-d'œuvre ; et comme son amour-propre d'artiste eût été flatté de ma demande ! C'est malheureux ! j'aurais chanté sa romance au premier concert de la cour.

— Devant cet audacieux qui osa affronter votre courroux en vous adressant ces vers ?

— Ah ! bah ! des vers ! qu'est-ce que cela

prouve? Et puis ils sont bons, te dis-je... Je les aurais chantés, en regardant quelquefois mon surveillant sévère et sans quitter la main de mon pauvre ami malade. Ainsi tous : Chastellard, Rizzio, Perdaillan et François eussent été les plus heureuses gens du monde..... Donner de la joie à si bon marché, Marguerite, comment peut-on se refuser ce plaisir?

Il paraît que ces paroles allèrent réveiller le petit roi. — On entendit sa voix.

— Marie, ma chère Marie, où êtes-vous donc? cria-t-il en se plaignant.

— Me voici..., me voici, mon enfant le mieux aimé! s'écria-t-elle en s'élançant dans la chambre où François II l'appelait.

La vieille femme, restée seule, se releva; car elle était demeurée jusque-là aux genoux de la jeune reine.

– Ardente, légère, coquette, inconsé-

quente! dit-elle avec un profond soupir. O Marie, Marie! restez en France! la France n'aura pas de colère pour vos charmans défauts..... Elle étendra sur eux l'écharpe diaprée de la galanterie chevaleresque, et vous n'en resterez pas moins son idole!... Mais en Écosse, il n'y a pas une de ces gracieuses faiblesses qui, avec l'aide d'Elisabeth l'Anglaise, ne vous soit imputée à crime..... Et si l'on cherchait un jour à les voiler, ce serait avec un morceau de serge noire qui tomberait des mains du bourreau.

TROISIÈME PARTIE.

I.

Le souper de La Renaudie et de Perdaillan, à l'auberge de la *Fortune de la France*, s'était passé sans que les causeries sur leur jeune temps eussent fait trève aux préoccupations du hardi compagnon.

Il lui faut le prince de Condé. Bon gré, malgré, ce grand personnage sera avec lui

et pour lui, au moment décisif : il n'y a que sa présence qui puisse porter le dernier coup, le coup décisif au crédit de la maison de Lorraine. Condé doit demain se rendre au château ; il garde dans sa retraite le plus strict incognito ; il n'est pas accompagné, de peur d'éveiller les soupçons ; il ira sans suite faire sa visite à Catherine..... La Renaudie agira en conséquence.

Il a sous sa main les hommes d'exécution arrivés ce soir-là même à Blois pour attendre le moment où la conjuration doit éclater... il sait où ils sont descendus... Au lieu de se coucher, ainsi qu'il en avait manifesté le désir pour éloigner plus vîte son cousin, il courut les prévenir, et ne rentra au logis qu'après s'être assuré que le lendemain, de bonne heure, ils seraient tous à sa disposition.

Mais ce lendemain est arrivé.

Enveloppée de sa mante noire, le visage caché sous son loup, et s'étant à peine donné le temps de prendre la liqueur dorée qu'un vieil Arabe lui apprit à faire avec des graines apportées de son pays, Catherine de Médicis brave la brume épaisse d'une froide matinée, et traverse, aussi rapidement que le permet son embonpoint, la cour du château de Blois. Elle se dirige vers l'escalier extérieur qu'elle a fait construire pour arriver au sommet de la tour qui fait l'angle de l'aile construite par les anciens comtes de Blois, de la maison d'Orléans, aïeux de Louis XII.

Le prince de Condé — car c'est bien lui, en effet, que va rejoindre Catherine de Médicis — était arrivé à l'heure dite, non qu'il fût bien pressé de se retrouver face à

face avec la Florentine. Il la connaissait de longue main, et savait bien que son empressement pour découvrir sa retraite et se réunir à lui n'était qu'une véritable piperie; mais enfin dans la solitude profonde où il vivait confiné, après quelque temps de calme et de silence autour de lui, il s'était laissé entraîner par ennui et par curiosité à ces ouvertures pratiquées auprès de lui par la reine-mère. D'ailleurs le prince, il faut le dire, avait été amené par surprise à sa première entrevue avec Catherine : Catherine, l'argus le mieux instruit de tout ce qui se passait à la cour et en dehors de la cour, malgré le profond mystère qui toujours avait enveloppé ces amours tout à fait platoniques, était au fait des liens de cœur qui existaient entre Condé et madame de Saint-André (1),

(1) *La Maréchale de Saint-André*, roman his-

et c'était en se servant de ce nom, tout-puissant sur l'âme de Condé, et sous prétexte de lui révéler un secret d'où dépendait la tranquillité de cette vertueuse dame, qu'elle était parvenue à l'attirer à l'hôtellerie du pont de Blois. L'étonnement du galant, en reconnaissant dame Catherine dans la donneuse de rendez-vous, et lorsqu'il s'attendait à trouver quelque confidente de la maréchale, avait été grand; il avait vu tout de suite ce dont il s'agissait, et sans attacher aux protestations de Médicis plus de confiance qu'elles n'en méritaient, il s'était trouvé transporté de la sphère des sentimens tendres et tristes qu'il apportait à cette entrevue dans le mouvement des idées très actives et des intérêts très remuans du monde politique.

torique par le même auteur (2 vol. in-8.) fait suite au *Petit Roi*.

Cette transition du genre brusque n'avait pas été désagréable à cet esprit trop changeant et trop actif lui-même pour se plaire longtemps dans l'inaction et la solitude qu'il s'était faites.

Condé avait peu de persévérance, nous l'avons dit, et toute son histoire le prouve; avec beaucoup d'esprit, de courage et toutes les qualités brillantes qu'un parti aime à trouver dans le prince dont il veut faire un chef, il agit toujours comme s'il n'eût jamais su ce qu'il voulait. Il le savait pourtant; mais comme ses passions, ses qualités, ses opinions agissaient et se manifestaient par foucade, sans accord entre elles et sans se plier aux nécessités du temps; il lui arriva quelquefois d'être ambitieux, sans avoir l'énergie, l'activité, le sang-froid qui font triompher l'ambition, et quelquefois aussi il fut énergique, actif et sûr de lui, sans

songer à l'être dans les intérêts de sa grandeur.

A son retour d'Espagne, où les Guise, pour éloigner un compétiteur dangereux, l'avaient envoyé porter les insignes de l'ordre du Saint-Esprit à Philippe II, le vent qui déterminait le virement de ses humeurs changeantes étant à la retraite ou au dépit, il était venu s'enfermer chez Champvallon, un de ses gentilshommes, qui avait sa terre aux portes de Blois.

Ce choix d'une résidence à deux portées d'arquebuse des remparts défendant la demeure du roi, prouvait que l'ambition en cette circonstance n'était chez lui qu'à l'état de demi-sommeil. Il était bien aise d'être à même de savoir ce qui se passerait dans le château où l'on faisait si peu de cas de ses services, et d'assister de près au spectacle des embarras qui allaient immanquable-

ment surgir autour de l'administration des Guise.

Introduit dans le cabinet de Catherine par Margaret Mac-Ivor, le prince de Condé, ayant reçu de la vieille l'assurance que sa majesté allait bientôt venir, quitta son manteau, secoua son chapeau traversé par le brouillard, et s'approcha d'une cheminée où brûlait un grand feu.

Tapis chaud et moëlleux aux pieds, fauteuils et siéges bien rembourrés, portières d'étoffe épaisse, étendues à l'encontre des vents assiégeant sans relâche le vieux donjon, accompagnaient cette cheminée aux étroits chambranles entaillés de cannelures, et corroboraient son effet confortable. Une table chargée de papiers et d'instrumens d'astronomie que l'on transportait dehors quand la nuit avait amené le moment des observations, et que l'on déposait sur

le banc de pierre qui se voit encore sur la plate-forme de la tour, complétait cet ameublement.

Le prince jeta un regard curieux sur le travail qui avait occupé Catherine dans ses dernières veilles. Condé, sans être aussi superstitieux que l'Italienne, se sentait un peu de l'esprit et des manies de son temps, et l'on se rappelle qu'alors les merveilles de l'astrologie judiciaire, étaient, sinon un article de foi pour tous, du moins une chose dont on ne savait trop que penser, et dont les esprits forts ne riaient que du bout des lèvres. Condé chercha donc, avec une sorte de curiosité mêlée d'inquiétude, parmi toutes ces étoiles figurées sur le papier, celle qui avait pu lui être assignée dans les combinaisons de Médicis.

Un astre d'une honnête dimension, marqué d'un C, lui parut être ce qu'il cherchait :

tandis qu'il le suivait dans ses diverses évolutions, il entendit une petite toux sèche derrière lui, et se retournant vivement, il se trouva nez à nez avec la reine-mère.

— Jésus-Dieu, mon cousin, lui dit-elle avec un sourire gracieux, vous vous initiez, ce nous semble, aux secrets de l'empirée.

— Que Votre Majesté se rassure et qu'elle pardonne à un profane, répondit Condé en s'inclinant profondément; ces secrets des cieux ne peuvent avoir sur la terre d'interprète plus digne que celle qui a tracé ces célestes caractères; mais en face d'eux j'étais comme l'ignorant qui, tenant en main un papier dont la lecture serait pour lui d'un grand intérêt, ne peut profiter de son indiscrétion... Je ne sais pas lire.

— Ou je me trompe fort, ou vous avez

déjà fort bien compris, mon cousin, reprit Catherine, ce que signifie le C gravé au front de cette étoile dont je suis depuis si longtemps la marche avec un intérêt qui va toujours croissant.

— Bah! fit-il en souriant, même quand elle s'éloignait de l'horizon de la France et se perdait par delà les Pyrénées dans le sombre azur du ciel hispanique? Ce qui me paraît le plus clair dans les phases diverses que traverse cette pauvre étoile, ajouta-t-il, c'est qu'elle va toujours s'amoindrissant.

— Aussi, pourquoi s'éloigne-t-elle de celle-ci? reprit Catherine en posant son doigt sur l'astre couronné.

— Que dites-vous là, madame? ne voyez-vous pas qu'elle s'en rapproche sur plusieurs points?

— Vous ne remarquez pas qu'alors,

mon cousin, elle s'entoure de rayons.....

— Qui vont se perdre un peu, reprit Condé en souriant, dans ceux de sa voisine. Après tout, c'est dans l'ordre : les gros poissons mangent les petits ; il en est peut-être ainsi des étoiles.

— Oh! dit-elle, le ciel est assez grand pour que toutes y trouvent leur place et y brillent de l'éclat qui leur est propre.

— Vous croyez donc qu'elles peuvent se rapprocher sans se choquer, madame? Nous rencontrer! ce n'est pas là qu'est le difficile, ajouta-t-il avec un sourire narquois..

— Ainsi rien ne vous paraît moins aisé que de nous entendre? Mon Dieu, si vous vouliez...

— Qu'y puis-je? MM. de Lorraine sont maîtres céans à vos dépens plus qu'aux miens... Nous avons le même enfer, mais

nous n'aurions pas le même paradis.

— Si nous nous aidions à sortir de l'un avant de penser à nous arranger dans l'autre?

— Ah! fit-il en riant, ce n'est pas ce que je ferais alors qui m'inquiète, madame.

— C'est pourtant là, dit Catherine en prenant un air mystérieux, que sont les embarras. Une surprise, un coup de main peuvent réussir ; mais les difficultés réelles ne commencent qu'au lendemain du triomphe.

Avant qu'elle abordât cette question, un signal imperceptible pour Condé, un bruit léger à la porte, peut-être un simple mouvement dans les plis d'un rideau, avait prévenu Catherine de Médicis de l'arrivée de La Renaudie.

— Que voulez-vous dire, madame? fit Condé.

— Moi, répondit-elle, j'ai à vous faire entendre, mon cousin, que vous employez, pour revenir sur l'eau, des moyens bien violens, et que laisser figurer votre nom, le nom d'un prince du sang, à la tête d'une entreprise à main armée contre l'autorité royale, c'est agir comme celui qui, retenu à la porte d'une maison où il a droit au plus bel appartement, chercherait à rentrer en y mettant le feu.

Et elle tendit au prince un papier qu'elle tenait à la main depuis le moment de son entrée dans la tour.

Condé le déploya et lut ce qui suit :

« Tout va dans le sens du succès de
» l'entreprise dont les bases ont été arrê-
» tées à Nantes, au nom du prince de
» Condé et par des gens ayant mission de

» lui pour faire connaître ses intentions et
» régler les dispositions à prendre, afin
» de mener l'affaire à bien.

» Pendant quelque temps, le zèle des
» hommes mêlés à ce projet semblait s'être
» ralenti. On parlait d'hésitation, de mé-
» sintelligence ; mais l'affaire s'est renouée
» dans une réunion faite exprès pour ré-
» pondre aux craintes manifestées par de
» certaines personnes prétendant que le
» prince de Condé était tout à fait étran-
» ger à ces menées, et que son nom avait
» été mis en avant par des intrigans ha-
» biles, sans que son altesse se doutât
» seulement de l'existence du complot
» dont on le fait chef. »

— Vive-Dieu ! s'il y a complot, s'écria Condé en interrompant sa lecture, ces

certaines personnes dont parle le correspondant de votre majesté pensent la vérité; je n'y suis pas, et voici le premier mot que j'en entends dire!

Catherine prit le papier.

— « La présence du prince, continua la » reine, et elle appuya sur ces paroles, la » présence du prince dans cette assemblée » a levé tous les doutes à ce sujet. Les » fonds nécessaires ont été faits, car tous » ont pensé qu'il n'y avait pas de sacri- » fices qui ne dussent être déterminés par » l'assurance de la coopération d'un aussi » grand personnage. »

Catherine acheva sa lecture, plia son papier et regarda fixement le prince de Condé. Celui-ci se mit à rire.

— Allons! allons! dit-il, la ruse n'est pas mal trouvée! Pour savoir jusqu'à quel point j'éprouve le désir de me venger des Lorrains, ou pour m'assurer si réellement je ne cherche point, à l'aide de mes amis et de mon crédit, à leur faire payer tous les sujets de mécontentement qu'ils m'ont donnés, votre majesté a inventé cette conjuration dont je suis le chef, sans m'en douter, et plaidé le faux pour connaître le vrai.

— Jésus-Dieu! mon cousin, vous nous faites faire un joli métier! s'écria-t-elle. Non, en vérité, il n'y a rien de mon invention dans tout cela. Le complot existe, foi de reine; les hommes qui s'approchent avec le dessein de s'emparer du pouvoir croient agir avec votre agrément et l'appui de votre nom.

— Madame, reprit Condé, vous jurez

foi de reine que le complot existe, je jure, moi, foi de prince, que j'y suis étranger ; ce qui ne veut pas dire que ni vous ni moi nous n'oserons plus croire le contraire. Admettons qu'en effet il y ait une entreprise dirigée contre la royauté de votre fils, eh bien, je cherche dans ma tête le motif qui si tard vous a fait choisir pour recevoir la première confidence de ce secret depuis longtemps en votre pouvoir, celui que vos agens désignent comme le principal conspirateur.

Elle garda un moment le silence.

— C'est vous, mon cousin, dit-elle enfin, c'est vous qui avez besoin qu'on vous explique comment j'ai reculé devant l'accomplissement d'un devoir qui peut-être... en effet... a été trop longtemps différé!... Appeler l'attention du gouvernement sur les menées qui le menacent, n'était-ce pas

vous livrer à son inimitié, vous qui passez pour l'ame et la tête de ce projet?

— Vraiment, votre procédé me touche, madame, et je veux y répondre en vous mettant tout à fait à l'aise. La note confidentielle dont vous avez bien voulu me donner communication est, pour ce qui me regarde, une insigne fausseté. Votre majesté, je le répète, est la première personne qui m'ait parlé des projets des ennemis de la maison de Lorraine. Je n'en suis pas, je ne veux pas en être. Vous pouvez donc faire des renseignemens qui vous sont parvenus à ce sujet l'usage qui vous plaira. En aidant MM. de Guise à mettre à néant une aussi redoutable entreprise, votre majesté leur donnera de nouveaux gages de cette alliance qu'elle a si sincèrement contractée avec eux, le jour qu'elle consentit à l'éloignement de tout ce qui pouvait, à la cour

du roi votre fils, leur porter ombrage et les gêner dans leurs projets.

— Merci, mon cousin, de l'assurance que vous me donnez et des souvenirs que vous me rappelez... c'est très-bien à vous de me mettre à même de concilier à la fois et l'affection que je vous porte et les engagemens nouveaux où m'ont poussée l'extrême hésitation de certaines gens qu'il est inutile de vous nommer. Je parlerai, puisque, dans ce que j'ai à dire, il n'y a rien qui puisse être préjudiciable à votre honneur et à votre position...

— S'attaquer à des alliés aussi sûrs, aussi chèrement achetés que ces messieurs de Lorraine, c'est s'attaquer à vous-même. D'ailleurs, tout en respectant la jeune majesté que vous avez mise sur le trône, ces diables de conjurés pourraient très-bien, en haine des Guise et des guisards, exiger

l'éloignement de celle qui leur donna, plus que personne, autorité sur l'esprit de notre maître! et cette intéressante Marie d'Écosse est votre fille aussi... et jamais fille ne mérita mieux que sa mère veille à sa sûreté et fasse tout au monde pour conserver à la France et à son roi un aussi rare trésor.

— Nous sommes enchantée, M. de Condé, que vous ayez de notre fille Marie et de ma tendresse pour elle une aussi juste idée, répondit Catherine de Médicis, et franchement je commence à croire que le sang de Lorraine vous plaît plus encore qu'à nous. — Conspirer contre les oncles de celle que vous nommez un trésor... vous!... Y pense-t-on? Puisque nous nous entendons si bien, ne voulez-vous pas ouïr avec moi ce que peut avoir à me dire, au sujet de ces affaires qui nous occupaient

tout à l'heure, un certain compagnon qu'on dit très-versé dans leur conduite... Ce sont choses qui vous regardent plus encore que moi, puisque vous y êtes bon gré, malgré, monsieur, et j'ai cru vous être agréable en lui faisant expliquer devant vous ce dont il s'agit... Depuis hier, il est en instance auprès de nous pour que nous consentions à l'écouter. Vous allez le voir et l'entendre... Il est là.

Et sans attendre que le prince dise son avis sur l'opportunité ou la convenance de cette entrevue, la reine-mère toucha un timbre de pendule qui se trouvait devant elle.

Au son vibrant du métal, une porte s'ouvrit. La Renaudie parut.

II.

La Renaudie, en entrant dans le laboratoire de la reine-mère, avait reconnu au premier coup-d'œil le prince de Condé, quoiqu'il ne l'eût vu encore que dans son signalement. La présence de Médicis compliquait singulièrement la position. Que voulait-elle? Fallait-il la traiter en enne-

mie ou en alliée? Devait-on, devant elle, et pour savoir où en étaient ses affaires, vis-à-vis du prince, aborder de suite la question importante que, depuis si longtemps, il brûle de traiter avec Condé? Tels étaient les embarras de l'aventurier.

Nous l'avons déjà dit, il sentait le besoin de mener rondement son affaire; persuadé qu'il en était à ce moment de la bataille où il faut tout risquer pour assurer son succès, il sentit qu'entrer en lutte de finesse, de diplomatie et de tergiversation avec des gens aussi bien rompus à cette escrime des cours, ce serait perdre l'occasion que le hasard, plus encore que son habileté, lui avait procurée. Vis-à-vis d'adversaires si bien au fait de ces hypocrisies de langage qui viennent au secours de la timidité, de l'hésitation ou du besoin d'attendre le résultat d'une entrepri-

se pour savoir si l'on doit en être, ou seulement la trouver juste et légitime, il sentit qu'il lui fallait de la netteté et de la franchise dans le langage.

La Renaudie s'était avancé, d'un air qui n'avait rien d'emprunté, vers la cheminée près de laquelle causaient la reine-mère et le prince de Condé. Il s'arrêta à quelques pas d'eux, et s'inclinant profondément devant Catherine :

— Madame, lui dit-il, vous m'avez fait prévenir par une femme à votre service que vous aviez à me parler. Vous ne seriez pas reine, ajouta-t-il en fléchissant le genou devant elle, que ce désir eût été un ordre pour moi. Quand une dame parle, un gentilhomme n'a plus qu'à obéir... me voici !

En disant ces mots, il présenta à la reine le jeu de dez qu'il avait emporté de

la *Pomme de Pin* en quittant Castelnau.

— C'est bien cela... Regardez, madame! Le point qui fait gagner est à la face supérieure, reprit l'aventurier avec un aplomb admirable : plus que jamais il en doit être ainsi, car jamais, en voyant les auxiliaires puissans que le ciel nous envoie, je ne fus plus sûr de faire raffle sur l'enjeu de mes adversaires.

— De quels auxiliaires entendez-vous donc parler, mon cher monsieur? demanda le prince.

— De ceux qui, dans ce moment, me font l'honneur de m'écouter, répondit La Renaudie.

— Moi! s'écria le prince!

— Moi! dit Catherine.

— Vous dites, vous, madame, reprit froidement La Renaudie, que l'Ecosse reprenne ce qu'elle a donné à la France!

et nous offrons à votre majesté le seul moyen de réaliser ce souhait... Vous voyez bien que vous êtes des nôtres. — Quant à vous, monseigneur, nous sommes des vôtres, car votre vœu ne se borne point à l'Ecosse : la Lorraine en est aussi !

— Je n'ai fait part à personne de mes inimitiés, reprit Condé, et jamais personne n'a pu dire que je lui aie confié le soin de les servir.

— Ce n'est pas ce que prétend celui qui a fait connaître à nos frères vos pensées et vos secrètes intentions, monseigneur.

— Je voudrais bien me trouver en face de cet audacieux imposteur, s'écria Condé en se levant avec colère, je lui dirais...

— Parlez, monseigneur, dit La Renaudie en tirant lentement son épée du fourreau, dites-moi que j'ai menti...

Et il jeta loin de lui cette arme nue qu'il tenait à la main.

— Dites-moi que j'ai menti, reprit-il, en faisant croire à des malheureux abandonnés de leurs appuis naturels, qu'un prince du sang, un Bourbon, courbait impatiemment la tête sous la puissance usurpée d'étrangers insolens qu'engraissent ses dépouilles; qu'un gentilhomme, le premier de tous, se révoltait contre les outrages prodigués à la noblesse de France; qu'un fils de la nouvelle, de la véritable église, était tout prêt à prendre en main la défense de ses frères odieusement persécutés. Dites que j'ai menti quand j'ai soutenu tout cela... Mais non, vous ne le direz pas, monseigneur; car si cette offense sortait de votre bouche, ce serait votre conscience qui vous renverrait le reproche.

Si l'on s'était borné à me dire animé

des sentimens que vous venez d'exprimer, monsieur, je ne me serais point inscrit en faux contre cette assertion... Ce qui me révolte, c'est d'avoir fait croire...

— Quoi, monseigneur? que vous aviez le courage de mettre au-dehors ce que vous sentez au-dedans, que le cri de détresse d'une foule d'opprimés qui vous tendent les bras et vous nomment comme on nomme celui qui pourrait y mettre un terme, ne réveillent pas seulement en votre ame une pitié stérile et une indignation sans effet? Non, non, prince, il n'y a là rien qui doive vous révolter. C'est vous servir que de vous présenter à la France comme le seul homme capable de briser le joug sous lequel elle gémit, et je n'ai pas plus menti en disant que vous étiez prêt à punir nos tyrans, qu'en soutenant qu'ils vous sont odieux.

Et le véritable auteur du complot, avec

une admirable concision, présenta, dans un exposé plein de lucidité, le but du parti, ses raisons pour agir sans retard, ses ressources, ses forces et les chances de succès ouvertes devant lui.

— Voilà, reprit La Renaudie, où en sont les choses. C'est à vous, monseigneur, que l'on doit d'aussi admirables résultats ; car votre nom, plus encore que la tyrannie des Lorrains et les persécutions dont souffrent nos frères, nous a fait mettre la main à l'épée et à l'escarcelle. Or, vous voici, que vous l'ayez voulu ou non, à la tête d'une force imposante et d'un mouvement que rien ne peut plus arrêter. Et vous ne voudrez pas que notre imagination seule ait enfanté, pour le succès de notre entreprise, un chef digne d'elle ! Non, ce chef n'est pas imaginaire, monseigneur, il existe... il est là... il m'écoute! Nous ne

l'avons pas inventé; nous l'avons deviné seulement; et, au lieu de nous accuser d'imposture, il va louer notre pénétration... En disant que vous étiez, que vous seriez digne de votre nom, monseigneur, il n'y a pas eu mensonge de notre part, il n'y a eu que prévision !...

Le prince paraissait toujours fort agité. Soit que le dénombrement des forces de l'entreprise lui eût donné beaucoup à réfléchir, soit qu'il fût trop en colère pour répondre à d'aussi brusques attaques, il se promenait de long en large dans la chambre. Enfin, il s'arrêta devant la croisée, faisant mine de regarder ce qui se passait dans la cour du château, et le dos tourné au discoureur, comme un enfant qui boude et cherche à cacher l'effet des remontrances qu'on lui adresse.

L'Italienne se leva, quitta son fauteuil et s'approcha de Condé. Puis après avoir prononcé quelques mots à voix basse, à l'oreille de son cousin, elle dit tout à coup, en regardant ce qui se passait dans la cour :

— Il faut qu'il y ait quelque chose de nouveau à Paris, car voici le lieutenant criminel qui se promène de long en large devant le logis de M. le cardinal de Lorraine, attendant sans doute qu'il y fasse jour. Il y a avec lui un jeune homme blond, vêtu de noir... Jésus Dieu! la chose est bizarre, s'écria-t-elle encore; c'est à n'en pas croire ses yeux, et jamais on ne vit ressemblance plus frappante...

— Avec qui donc? fit Condé.

— Avec vous, mon cousin. C'est à ce point que si vous n'étiez pas là, je jurerais que c'est vous... vous qui vous trouvez en

bas dans la compagnie de M. de Braguelonne.

A ce nom, à la remarque de Catherine sur l'individu qui accompagnait le lieutenant de police, La Renaudie, malgré toute sa résolution, sentit un frisson lui passer entre les deux épaules.

Il s'élança à la fenêtre, et reconnut celui qui venait d'arriver au château de Blois avec M. de Braguelonne. C'était l'avocat Jacques des Avenelles.

A l'aspect de des Avenelles, la Renaudie ne put réprimer ce cri :

— C'est lui ! nous sommes découverts !

— Nous sommes découverts ! répétèrent la reine et le prince.

Ces mots qui leur échappèrent apprirent au gentilhomme qu'il n'avait pas eu tort de leur dire : Vous êtes des nôtres !

— Découverts! reprit Condé avec un dépit mal déguisé; maladroits!

Catherine de Médicis resta un instant interdite; mais elle eut bien vite fouillé dans son ame, cet abîme de dissimulation qui ne lui avait jamais refusé les moyens de faire face aux situations les plus difficiles, et elle en rapporta un air indigné qui s'épandit à l'instant même sur tous ses traits.

— Je m'étonne, s'écria-t-elle, qu'on ait osé, en notre présence, avouer des résolutions aussi coupables et des projets à ce point subversifs de l'autorité royale de notre fils bien-aimé! J'ai contenu trop longtemps ma juste indignation... Je voulais voir jusqu'où irait l'inconcevable tolérance du prince de Condé en face d'une pareille démonstration. Cette indulgence

est trop grande pour que je puisse m'y associer, et je vais...

Elle fit quelques pas vers la porte de la tour.

— Ne vous pressez pas de me faire arrêter, madame, dit La Renaudie qui avait eu le temps de reprendre son admirable présence d'esprit ; l'affaire n'est pas aussi désespérée que vous pouvez vous l'imaginer. J'ai dit, il est vrai, en apercevant cet homme, que nous étions découverts.... mais savez-vous si ce n'est pas là une ruse de ma part?... L'épreuve ne m'a-t-elle pas été favorable? Plus que moi, je vous l'assure, vous avez paru, tous les deux, consternés en sachant que ce misérable venait livrer nos secrets à l'implacable ressentiment des guisards!

— Cet homme, dit vivement le prince de Condé, est donc en effet...

— Tout le mal peut se réparer, reprit La Renaudie. Que dis-je? nous pouvons faire de cet événement le succès immédiat de l'entreprise. En vérité, je le dis à votre majesté, ajouta l'aventurier en s'adressant à la reine-mère qui restait debout à la porte, la main posée sur la clé, elle ne gagnera rien à démentir les preuves d'intérêt qu'elle nous a données en nous faisant venir auprès d'elle, en nous écoutant aussi bénévolement, en remettant enfin jusqu'à ce moment l'explosion de l'indignation que nos projets, à l'entendre, lui ont inspirée. D'ailleurs, ajouta-t-il plus lentement, j'ai pris mes précautions avant de venir ici. Il existe un autre projet qui marche, côte à côte, avec le nôtre... Si nous conspirons contre un duc et un cardinal, il y en a qui conspirent contre une reine. Le cardinal et le duc ne nous sont,

à nous, ni parens, ni alliés ; ce ne sont même pas nos concitoyens ; tandis que la reine que l'on veut déposséder compte parmi ses ennemis au moins une personne qui lui touche de fort près... Eh bien, les renseignemens que j'ai recueillis à ce sujet sont contenus, avec les pièces à l'appui, dans un paquet à l'adresse de la reine Marie-Stuart ; ce paquet a été confié par moi à un tiers...

— Toujours est-il, dit Catherine de Médicis en interrompant l'aventurier, que cette levée de boucliers dont vous faisiez si grand bruit s'en va tomber à terre par le fait de cet individu qui attend en bas qu'on l'introduise chez M. de Lorraine.

— Et au lieu de ruiner leur pouvoir, s'écria le prince, votre entreprise aura eu pour résultat de le consolider à jamais. Ils feront de la découverte du complot de

nouveaux titres à la faveur, à l'affection du roi, et rien ne sera plus capable d'arrêter leur outrecuidance.

— La connaissance de nos plans, dites-vous, doit, avec leur renom d'habileté, augmenter leur crédit... Eh bien! reprit vivement La Renaudie, il faut leur enlever la gloire et le profit qu'ils peuvent tirer de cette découverte... Comment? En prenant les devans, monseigneur, et en allant vous-même de ce pas, et sans perdre une seule minute, déclarer au roi ce que vous savez de l'affaire...

— Quoi! vous me conseillez, monsieur...

— J'ai l'habitude de me servir contre mes adversaires des armes qu'ils emploient avec moi. Ils en sont à la délation : je les suivrai, mordieu, sur ce terrain, et je suis en mesure pour les y battre à plate-cou-

ture. Ils ne sauront rien de notre entreprise par le sot qui leur arrive de Paris, tandis que votre altesse, soufflée par son serviteur, pourra en dire l'alpha et l'oméga. Je la connais comme si je l'avais faite!

— Ainsi, cette entreprise si bien conçue, à la veille de son exécution, va être divulguée par vous ; ainsi, vos amis découverts....

— Ah ! rassurez-vous, monseigneur, je puis donner assez de renseignemens à ce sujet sans être obligé de vider mon sac ; les meilleurs resteront au fond. Nous endormons par ce moyen nos argus, qu'un rapport, tout incomplet qu'il fût, pouvait mettre sur la voie... Moi, d'abord, je sauve le navire dont je suis le capitaine, en ne livrant aux flots qu'un lest inutile, sacrifice sans importance qui ne nous empê-

chera pas d'entrer dans le port ; vous, en attendant que nous portions à l'ennemi nos derniers coups, vous l'ébranlez et lui ôtez la moitié de sa force en mettant cette force en question aux yeux de ses propres troupes, et en lui apprenant, par ce premier démenti à son habileté et à sa fortune, à douter de lui-même. — Non, il n'y a pas à hésiter, ajouta-t-il en s'échauffant à cette nouvelle combinaison, c'est un rôle superbe que je vous donne à tous deux. Il n'y a pas, il ne peut y avoir de plus belle rentrée aux affaires que celle qui s'annoncera par ces paroles: Vous avez fait fi de nos conseils ; vous nous avez sacrifiés à d'indignes favoris, et nous venons vous sauver, vous, le trône et la France, des périls qu'ils n'ont su ni prévoir, ni prévenir !

— A la bonne heure, dit Catherine de

Médicis, quand l'aventurier eut cessé de parler. Du moment que nous pouvons obéir aux injonctions de notre conscience et que vous vous en tenez, messire, au seul rôle que nous puissions avouer dans notre position, nous ne répugnons plus, comme naguère, à entrer dans la voie que vous nous indiquez. N'est-ce pas aussi votre sentiment, mon cousin? dit-elle encore en s'adressant au prince de Condé.

Celui-ci fit signe de la tête qu'il partageait cet avis.

— Eh bien! reprit vivement La Renaudie, puisqu'il en est ainsi, conduisez-nous vers le roi, madame; car le succès dépend de la promptitude que nous allons mettre à faire entendre à sa majesté ce que nous avons à dire. Le triomphe est attaché à la primeur de la nouvelle. — Oh! triple coquin, mon cher hôte, ajouta-t-il en mena-

çant du doigt l'avocat des Avenelles, toujours attendant en bas le moment d'être introduit auprès de MM. de Guise; espion apprenti, tu ne seras pas plus heureux à ce jeu qu'à celui des dés et des cartes! Je te prouverai qu'il faut se lever de bon matin quand on veut m'attraper... Attends, mon mignon, ta rentrée de valets... J'ai contre toi LE ROI, et tu seras, comme au tripot de la rue de la Calandre, pique, repique et capot!

III

Le duc de Guise, après avoir entendu les révélations de M. de Braguelonne et de l'avocat des Avenelles, s'était rendu auprès de son frère, et, dans une longue conférence, ces deux personnages avaient arrêté la ligne de conduite à suivre dans ces graves circonstances.

Maintenant le Lorrain, retiré dans une pièce voisine de la chambre du cardinal, toujours malade, attend le moment de porter au petit roi la nouvelle qu'il venait d'apprendre, et il écrit précipitamment les ordres les plus pressés.

Au milieu de ce travail, ce qui le préoccupe surtout c'est de savoir comment il fera comprendre à sa majesté le besoin de réunir dans un moment aussi difficile tout les pouvoirs dans une seule main.

C'est que le cardinal a insisté tout à l'heure sur ce point qu'il fallait avant tout obtenir du roi qu'un lieutenant-général serait nommé, et que cette sorte de dictature serait remise aux mains de son frère, François de Lorraine.

— Je conviens, pensait celui-ci en interrompant ses dépêches, je conviens que plus que jamais on aurait besoin d'une seule

volonté dirigeant le peu de forces dont nous pouvons disposer vers un but unique ; j'ai même assez de confiance en moi pour croire que si de tels pouvoirs m'étaient remis, j'en ferais sortir le salut de la royauté ; mais je ne sens pas la force de porter cette proposition au roi. — Il est vrai, ajouta-t-il après un moment de réflexion, qu'on pourrait en faire venir la pensée à son esprit. — Oui, mais par qui ?

Le duc prononça dans sa pensée un nom en réponse à cette question, et comme si cette voix eût été assez forte pour être répétée par un écho, on entendit à l'autre extrémité de la chambre :

— La reine.

La porte s'était ouverte. Un huissier annonçait la venue de Marie Stuart.

— Madame, s'écria François de Guise en se levant et en courant à la porte pour re-

cevoir la jeune reine, qui peut tenir votre majesté, de si bonne heure, hors de son lit et de sa chambre, et à quel évènement sommes-nous redevables d'une aussi gracieuse et aussi matinale visite?

Marie Stuart entra vivement, dans sa gracieuse et fraîche toilette du matin, et, mettant sa jolie main dans la rude main du soldat, se laissa conduire au fauteuil qu'il venait de quitter.

— Mon dieu! reprit-il, vous êtes bien agitée, madame. Qu'y a-t-il? votre tourterelle s'est-elle envolée? le froid de la nuit a-t-il endommagé votre luth? êtes-vous en peine de ne point voir venir d'Ecosse ce costume de montagnarde avec lequel vous devez vous montrer dans la prochaine fête? à quoi songe notre ambassadeur? voici un retard impardonnable...; nous lui en ferons de vifs reproches dans notre première dé-

pêche. — Il ne lui est pas permis, ajouta-t-il en souriant, de négliger à ce point les intérêts de l'état !

— Ah ! que voilà bien, dit-elle avec dépit, le langage et le superbe dédain de nos hommes politiques ! Parce que nous n'avons pas la mine grave, un air soucieux et de la barbe au menton, ils s'imaginent que, toujours abandonné aux futilités, notre esprit est incapable d'aborder les idées graves. Plus que jamais pourtant elles sont de mise. — On conspire, mon seigneur..... le savez-vous ? Des hommes d'armes, levés dans toutes les provinces de France, s'acheminent vers Blois pour s'emparer de la personne du roi, faire main-basse sur vous, et se mettre en votre lieu et place..... En êtes-vous informé ?

— Lorsque votre majesté est entrée, dit le duc de Guise, qui ne souriait plus, mais

dont tous les traits portaient l'expression de la surprise, nous allions nous rendre chez le roi pour lui en porter la nouvelle.... Comment se fait-il que, déjà, belle nièce, vous le sachiez?...

— Ah! cela vous étonne, n'est-il pas vrai, monsieur? Et vous vous demandez comment l'enfant occupée de déguisement, de musique et de ballets, peut être en même temps que deux grands ministres, dont c'est là l'unique affaire, aussi bien au fait de ce qui se prépare? Votre étonnement n'est pas près de finir; car la belle nièce, en vérité, sait bien des choses que ses oncles, quelqu'habiles qu'ils soient, ignorent encore. Ainsi, par exemple, savez-vous l'un et l'autre ce que fait le roi à cette heure et en compagnie de qui se trouve sa majesté? Non, n'est-ce pas? Eh bien! je vais vous le dire. Le roi, depuis longtemps, est en

conférence avec sa mère et le prince de Condé.

— Le prince de Condé! s'écria le duc. Le prince de Condé à Blois... chez le roi!

— Auprès de qui il a été introduit par madame Catherine, je le répète, escorté d'un étranger, depuis hier arrivé en cette ville, et qui, à son débotté, a reçu de notre royale belle-mère une missive lui donnant rendez-vous, pour ce matin, dans la tour du Foix. — Ecoutez donc, j'ai ma police aussi, et ma chambre n'est pas si éloignée de la chambre du roi que je ne puisse entendre ce qui s'y passe.

— Cet homme venu de Paris... le prince de Condé qui se trouve à Blois... Vous avez entendu, madame...

— Ah! j'ai fort clairement entendu la reine-mère, qui venait sans doute de présenter M. de Condé à son fils, s'extasier,

d'une voix très émue, sur la joie qu'elle éprouvait à se voir choisie par le prince pour l'aider dans la démarche qu'il venait faire auprès de sa majesté. Cette démarche, disait-elle, qui va nous mettre à même, mon fils, de défendre vos jours précieux contre une entreprise dont le récit nous a fait frémir d'horreur et d'effroi, et il n'est pas de marques de confiance, d'estime et de reconnaissance que ne mérite celui qui si généreusement, en ce jour, sauve votre vie, le trône et l'état.

— Odieuse femme! quand je disais que c'était une trame dirigée contre nous!

— Le prince, après avoir conté l'affaire en gros, a ajouté qu'il avait amené avec lui un gentilhomme qui s'était mis au courant de tous les projets des conjurés par un sien parent mêlé dans cette affaire. Et bientôt une autre voix se fit entendre et m'annonça

que le gentilhomme en question venait aussi d'être introduit dans la chambre du roi.

— Il se nomme?

— C'est un sieur Godefroy Barry de La Renaudie...

— Godefroy Barry de La Renaudie! répéta le duc de Lorraine en homme qui cherche dans sa mémoire; ce nom ne figure pas parmi ceux qui se sont faits les meneurs de cette intrigue.

Il développa le rapport écrit que M. de Braguelonne lui avait remis.

— Je ne vois là, ajouta-t-il, que les noms de Castelneau, Mazères, Raunay, Villemongis, le capitaine Laforêt...

— Le capitaine Laforêt!..... attendez donc! s'écria la jeune reine; oui, je me le rappelle, ce La Renaudie se fait aussi appeler le capitaine Laforêt. Hier, dans cette ville, on l'a surpris en visite chez des bourgeois quelque peu soupçonnés de partager

les opinions nouvelles, et on lui a entendu donner le nom de Laforêt.

— Ce Laforêt, en effet, dans le rapport verbal que nous venons d'entendre et dans le rapport écrit laissé entre nos mains, est nommé la cheville ouvrière du complot. Et c'est ce même individu que nous retrouvons à Blois, sous un autre nom, en conférence avec le prince de Condé! Et c'est après cette entrevue que la reine-mère prend la peine de le conduire elle-même auprès du roi! Et qu'y va-t-il faire? Dévoiler une entreprise dont il est l'âme et le principal acteur.

— Mon Dieu! s'écria la jeune reine en haussant les épaules, rien de si simple à expliquer, et c'est pitié qu'en face de la plus grande habileté politique de France, moi qui ne sais que jouer avec ma tourterelle et me parer pour le bal, je sois forcée de vous

donner le mot de ces contradictions qui vous arrêtent. Comment ne voyez-vous pas que ce La Renaudie ou ce Laforêt, comme vous voudrez, est venu ici prendre le dernier mot d'ordre et provoquer le signal qu'attendent les conjurés... On comptait sur Condé, sur Médicis pour le donner. — Vous me regardez d'un air surpris, M. le duc! Vous ne croyez pas qu'ils aient pris part à l'action? Moi, je les vois d'accord avec le conspirateur principal, et je dis qu'ils en sont..... Depuis quand, et à quel point? je ne sais..... Mais ce dont je répondrais, c'est que ce matin, le trio conspirateur a su avant vous, mes seigneurs, l'arrivée du lieutenant-criminel à Blois, et qu'ils ne se sont décidés à parler que parce qu'il n'y avait plus moyen de se taire: Et le désir de vous enlever l'honneur et les profits de la découverte, croyez-vous, messieurs, qu'il

ne soit pas entré pour beaucoup dans cette détermination ?...

François de Lorraine regarda Marie-Stuart avec surprise : c'est qu'en effet elle avait trouvé la seule explication probable de la conduite de La Renaudie et de ses associés. L'homme d'état commençait à croire qu'il avait eu tort de renvoyer l'enfant à sa poupée.

— Il faut, reprit Marie Stuart, troubler le triomphe et la joie des révélateurs malgré eux. — Comment ? en jetant dans l'esprit du roi des doutes sur la véracité, sur la franchise de leurs déclarations... et l'on y parviendra en prouvant d'abord que celui qui les apporte n'est qu'un imposteur.

— Il suffit pour cela de le confronter avec l'homme que M. de Braguelonne nous a amené, dit le duc de Guise ; et je vais donner des ordres pour qu'on courre après

ceux qui viennent de nous quitter, et qu'on les ramène au château.

Il s'était levé, et avant d'aller à la porte pour donner des ordres afin de faire revenir des Avenelles, il présenta à la jeune reine le projet que le cardinal avait crayonné à propos de la lieutenance générale.

— Qu'est-ce cela? dit-elle.

Elle fit à voix basse lecture de la note.

— Fort bien, reprit-elle, après avoir pris connaissance de ces quelques lignes. Mais quand je me rappelle le ton avec lequel dame Catherine, en présentant Condé au roi, a dit les paroles que je vous ai citées, sur l'empressement que l'on devait avoir désormais à lui donner des preuves de confiance, d'estime et d'amitié, je ne jurerais pas qu'elle n'eût pas alors en poche le double de ce projet... avec cette petite variante : à la place du nom de *Fran-*

çois de Lorraine , duc de Guise , lisez : Louis de Bourbon, prince de Condé. N'importe, je ferai de mon mieux, ajouta-t-elle en pliant le papier et en le mettant dans son corsage, et je tâcherai que ma version soit la bonne. — Mais enfin, messeigneurs, dit-elle après un moment de silence, si ma lieutenance-générale l'emporte , comment userez-vous de ce pouvoir sans contrôle qu'elle vous donnera ? Vous devez avoir un plan arrêté... Ne pouvez-vous nous en donner connaissance , afin que nous mettions notre responsabilité à couvert sous vos bonnes intentions ?

— Je ne vois aucun mal à dire à votre majesté que si nous restions les maîtres de couper court aux coupables chevauchées qui se font à l'heure présente vers cette ville de Blois , nous commencerions par expédier aux provinces les plus proches,

les plus fidèles de nos serviteurs, Sipierré, Villegomblain, Sancerre et d'autres, pour assembler en diligence le plus de gens armés qu'ils en pourraient trouver. Puis l'on enverrait à tous les baillis et sénéchaux des lettres par lesquelles il serait mandé d'arrêter prisonniers tous hommes de pied et de cheval qui seraient trouvés portant armes, par les chemins conduisant ici, et de leur appliquer les peines inscrites aux dernières ordonnances.

— Mais dans tout ce que vous me dites je ne vois rien qui prouve que vous songiez au plus pressé : Mettre le roi et vous à l'abri d'un coup de main. Je crois et j'espère que les gentilshommes et gens d'armes que le duc de Guise convoquera, ne manqueront pas à son appel. Mais quand le grand capitaine sera à leur tête et entendra la trompette, je le connais, la main lui

démangera, et je le vois d'avance parti pour se mettre aux champs et courir sus à nos ennemis... qui défendra mon mari pendant ce temps-là? Pourrons-nous rester seuls dans une ville d'un aussi facile abord et dans ce grand château qui n'a de défense, non plus qu'une halle? Depuis le temps que se trame le complot, croyez-vous que les conjurés n'aient pas pris leurs mesures? S'ils n'ont pas ici des dépôts d'armes, si déjà des gens de main n'y sont pas cachés pour attendre le moment d'agir, je déclare que leurs chefs, pour leur imprévoyance, sont dignes d'être ministres l'un après l'autre!

— Et où voulez-vous que nous allions? reprit François de Lorraine. Songez au mal que nous avons eu à arracher la cour de Saint-Germain. Ce serait bien d'autres exclamations, vraiment, si, à cette époque

de l'année et malgré la maladie du roi, je proposais de partir de Blois.

Marie-Stuart s'était approchée d'une table sur laquelle on voyait une carte du pays développée et recouvrant d'autres papiers. Son regard chercha Blois, puis il s'en éloigna dans différentes directions, s'arrêtant sur les noms des villes qu'il rencontrait dans ce parcours géographique. Et la jeune reine les nommait successivement, et, à chaque nom, M. de Guise faisait signe de la tête qu'on n'y serait pas plus en sûreté qu'à Blois.

Cependant, quand ce fut le tour d'Amboise, l'homme de guerre resta immobile sous le regard interrogateur de sa nièce.

— La position est très forte, je ne le cache pas, dit-il après un moment de réflexion ; si sa majesté y était à l'abri

derrière les murs de son château, on n'aurait besoin que d'un homme pour en fermer les portes... et j'aurais toute facilité de tenir la campagne avec les gens d'armes que je me fais fort de réunir d'ici à quelques jours.

— Eh bien! s'écria-t-elle, c'est là qu'il faut conduire le roi!

— Y pensez-vous, madame? Un nouveau voyage, un voyage de la cour avec ses mille embarras! Par la double croix! j'aimerais mieux avoir une armée de reîtres à conduire en Flandres ou en Italie que de faire faire six lieues à la cour, dans un pareil moment! Ce ne serait pas une retraite, ce serait une fuite!... une fuite!... Guise fuir avec la royauté devant des sujets révoltés!

— Quand il s'agit du salut du roi, s'arrêter devant la crainte d'entacher sa répu-

lation, c'est là que serait la tache, monsieur, prenez-y garde !

— Je sauverais le roi à Amboise, je le sauverai à Blois avec plus de difficultés peut-être, mais je le sauverai ! et je n'ai que le temps nécessaire pour agir en conséquence. Pour mener le roi à Amboise sans coup férir, il faudrait agir par surprise, par enlèvement... Tranchons le mot, il faudrait un coup de main.

— Quel est le gouverneur de ce château dont la position est si formidable ? demanda tout à coup la reine.

— C'est ou plutôt c'était le vieux marquis de La Bourdaissière, répondit le duc. Je dis : c'était, car le bon homme étant depuis longtemps en instance pour obtenir d'être placé ailleurs, nous l'avons, ce matin même, désigné pour aller à Saumur.

— Si son successeur n'est pas choisi, reprit vivement la fille des Stuart, je demande sa place pour l'un de mes protégés.

— Les demandes de votre majesté sont pour nous des ordres, répondit François de Lorraine. Mais je ne le dissimulerai pas à la reine, le poste est d'une grande importance. Amboise, par sa force, par son voisinage du lieu où, selon toute apparence, se décideront les grandes affaires, mérite qu'on y fasse une sérieuse attention.

— Et voilà justement, monsieur le duc, pourquoi nous songions à vous proposer M. de Perdaillan, reprit Marie Stuart.

— M. de Perdaillan, j'en ferai l'observation à votre majesté, est un bien jeune capitaine, dit le ministre; et aux officiers qui ne sont pas en ligne par leur âge et leurs services nous n'avons pas l'habitude

de confier des postes de cette importance. Peut-être que votre majesté ignore...

— La reine, reprit la jeune femme impatientée, fait une remarque, monsieur le duc, et la voilà : Jamais vous ne faites plus attention à *sa majesté* que lorsque vous avez envie de lui refuser quelque chose. Vous faites comme aux enfans qui demandent ce qu'on ne leur veut pas accorder, on les amadoue par de belles paroles.

— Vous traiter en enfant ! s'écria M. de Guise ; qui y pense, madame ? n'êtes-vous pas associée à tous nos plans ?

— Pourquoi alors refuseriez-vous de concourir aux miens ?

— Ah ! votre majesté, reprit le Lorrain avec inquiétude, a aussi ses plans ! pouvons-nous savoir ?...

— Rien pour rien, ce sera désormais

ma devise, dit-elle vivement en interrompant la question du duc pour se dispenser d'y répondre. M. de Perdaillan sera gouverneur d'Amboise, ou vous ne serez pas lieutenant-général du royaume, mon cher oncle.

— Je l'ai déjà dit : le moindre des désirs de votre majesté est pour nous plus qu'un ordre, dit le duc en allant s'asseoir à la table.

Il traça rapidement quelques lignes sur une feuille de papier qu'il remit ensuite à Marie-Stuart.

— Que votre majesté dise encore que nous la traitons en enfant ! Elle tient entre ses mains la clé du meilleur refuge qui, en cas de malheur, resterait à la royauté.

— Et je prie M. le duc de Guise de croire que nous en ferons bon usage, dit-elle avec assurance. — Vrai ! vous ne vous

en repentirez pas, mon oncle, ajouta-t-elle en se penchant vers lui avec cette grâce inexprimable qu'elle savait si bien trouver quand il lui suffisait d'un mot pour captiver quelqu'un... Mais ce n'est pas tout... il m'en faut encore une, dit-elle résolument.

— Encore! — Allons, pendant que j'y suis, dit le duc en reprenant la plume avec un léger mouvement d'impatience, demandez, madame, il n'y a que le premier mot qui coûte... à écrire.

— Ah! pour cette fois, c'est peu de chose. Le gentilhomme dont votre grandeur vient de signer les pouvoirs, faisait office et charge de capitaine dans les archers de la garde. C'est une place qui va être vacante, et je la veux. Vous allez me signer un brevet de capitaine des archers de la garde en laissant le nom en blanc...

— Le nom en blanc!

— Et je ne vous demanderai plus rien, monsieur le duc. Pourquoi cet air étonné? ne faut-il pas que moi aussi j'aie mes moyens de gouvernement, et en est-il de plus sûrs qu'une récompense accordée à propos!

— Un sourire de votre belle bouche, un regard de vos beaux yeux... voilà ce qui vaut mieux pour encourager vos serviteurs que tous les brevets du monde!

— Oh! répondit-elle avec naïveté, je le sais de reste. Mais encore faut-il que ceux à qui j'adresse ces marques peu coûteuses de notre satisfaction s'en contentent... Il est telle obligeance qui pourrait se montrer plus exigeante, et comme je ne veux pas aller au-delà de ces encouragemens que vous venez d'indiquer, monsieur le duc, il faut donner à ma reconnaissance...

— Je vous entends, reprit François de Guise, il faut lui donner carte blanche.

— Carte blanche! qui l'aura plus de moi ou de vous, monsieur, si nous vous faisons lieutenant-général?

— Vous avez réplique à tout, dit-il en lui présentant le brevet qu'il venait de signer.

En ce moment l'écuyer de M. de Guise introduisit un huissier de la chambre du roi. Sa majesté ayant besoin de parler au grand-maître de sa maison, le faisait prévenir qu'il eût à se rendre en diligence dans son cabinet.

IV.

Le duc de Guise prit congé de la jeune reine.

— Allons, monseigneur, lui dit Marie Stuart, comme elle-même s'apprêtait à sortir, bon courage et bonne chance; car c'est à la bataille que vous allez. Songez-y! tout à l'heure vous aurez affaire à gens qui

n'ont pas l'habitude de se servir d'armes courtoises avec vous. Rappelez-vous le proverbe ; « A trompeur, trompeur et demi, » et faites avec eux comme ils s'apprêtent à faire avec vous !

— Ah ! par la double croix, répondit le Lorrain, j'ai la visière du soldat sur la figure s'ils ont sur leurs visages le masque du courtisan, et nous verrons lequel des deux obstacles sera le plus difficile à pénétrer. Adieu, madame... J'ai de plus de bons alliés sur lesquels je compte.

Catherine de Médicis, le prince de Condé et La Renaudie étaient encore auprès du roi. Le duc en entrant promena un rapide regard sur les personnages en scène, et trouva à chacun d'eux l'air que d'avance il avait prêté à leurs physionomies.

Le petit roi paraissait consterné. Catherine de Médicis, sous l'apparence de l'effroi,

laissait percer quelque chose de narquois qui se mêlait à l'expression de la pitié et de l'intérêt qu'elle voulait témoigner à ce pauvre ministre hier encore triomphant et si bien courtisé par elle, et qui, aujourd'hui, elle le croyait du moins, allait être désarçonné par la nouvelle de cette conspiration tramée et découverte à son insu. Condé paraissait embarrassé comme un homme qui, n'ayant pas l'habitude du mensonge, supporte impatiemment les éloges auxquels il n'a nul droit. Quant à La Renaudie, c'était toujours la même figure impassible et froide ; seulement son regard perçant prit, en entendant annonçer le grand-maître de la maison du roi, cette lueur verte qui illumine l'œil des animaux carnassiers à l'aspect de leur proie, et le sourire qui de temps en temps venait animer ses lèvres, sans cesser d'être ironi-

que, prit la tragique expression de la haine et de la vengeance, au moment où elles vont s'assouvir.

Le roi, enveloppé d'une robe de chambre de velours noir, la tête couverte d'une toque de même étoffe, est assis sur son lit. Fatigué par la longue audience qu'il vient d'accorder, et par cette tension d'esprit qu'entraîne une question de cette importance, son corps s'est affaissé, et sa tête, qui jamais ne lui sembla plus pesante, a cherché insensiblement l'appui des oreillers. La reine-mère, posée carrément dans un large fauteuil, au chevet du lit, tient la main du pauvre enfant entre ses mains, et par ce contact cherche à communiquer à cette nature maladive, et à ce caractère indécis, quelque chose de l'énergie et des passions qui s'agitent sous sa froide enveloppe. Condé, assis de l'autre côté sur un

siége plus bas, les yeux baissés, tortille entre ses doigts la plume de son chapeau, et attend avec impatience le moment de se reposer du rôle qu'il s'est laissé imposer. Debout, dans l'embrasure d'une fenêtre, et quoiqu'il se tienne assez éloigné de ce groupe principal, La Renaudie ne perd rien de ce qui s'y dit.

François II se leva précipitamment en entendant annoncer M. le duc de Guise, et fit quelques pas au-devant de lui.

— Eh bien, monsieur, dit-il d'un ton très ému, je reçois de belles nouvelles sans vous et par d'autres que vous! On s'apprête à nous venir surprendre en ce château. Il y a, dit-on, des gens armés sur toutes les routes qui conduisent ici. On conspire.

Le Lorrain s'était préparé à cette bordée; et, sentant bien que le moindre sourcillement de dépit ou de surprise serait un

triomphe pour ceux qui l'attendaient, il demeura impassible.

— Je le savais, répondit-il avec un grand sang-froid.

— Il le savait, reprit l'enfant en regardant sa mère; comme s'il eût ajouté : Que disiez-vous donc?

— Oui, sire, je le savais. Je savais aussi que je ne vous en donnerais pas la première nouvelle.

Catherine regarda avec dépit la porte de communication qui conduisait dans la chambre de Marie Stuart.

— D'autres que nous, ajouta le duc de Guise, ont pris la responsabilité du mauvais effet qu'une semblable déclaration peut avoir sur la santé de votre majesté... Je la leur laisse tout entière. Quant à nous, nous aimons mieux aviser aux moyens de déjouer ces menaces que d'affliger préma-

turément votre majesté. Sire, la reine, votre mère, dont la tendresse inquiète a si bien étudié la nature de votre mal et cherché les moyens de le guérir, nous disait encore hier qu'il fallait éviter surtout de donner à votre majesté des sensations pénibles, des émotions violentes.

Catherine se mordit les lèvres.

— Sire, nous pensons que dans le roi réside la sûreté de l'état, la paix du pays, et nous croyons que ceux qui, avec l'idée de calmer les souffrances du peuple, ne craignent pas de donner un nouvel aliment aux souffrances du roi, attaquent tout ce que nous voyons dans sa personne sacrée et font acte de mauvais citoyens.

— Les mauvais citoyens, monsieur le duc, dit le prince de Condé en redressant la tête, ne seraient-ils pas plutôt ceux qui circonviennent le roi, éloignent de lui la

lumière, et, sous le prétexte de lui épargner une douleur, empêchent la vérité de pénétrer jusqu'à lui?

— La vérité, prince de Condé, reprit M. de Guise, votre altesse sait à quelles conditions sa manifestation est entièrement honorable. L'homme sincère l'est en tout temps; il n'attend pas sa convenance et son intérêt pour le paraître. Mais faire d'une vérité un passeport au mensonge, n'est-ce pas chose odieuse, monseigneur? Le faux-monnayeur qu'on pend pour avoir appliqué une face vénérée et un nom sacré à un alliage vil et trompeur, que fait-il autre chose?

— Ah! riposta le prince en ricanant, si l'on pendait tous ceux qui ont fait abus du nom et de l'effigie du prince, monsieur de Guise, la belle loi que ce serait là! Elle vau-

drait bien votre édit sur la défense du port d'armes, je vous assure.

— Des juges, des bourreaux, du sang! s'écria le jeune roi.

Il cacha son visage dans ses oreillers et pleura amèrement.

— Quel mal ai-je fait à mon peuple, disait-il au milieu de ses sanglots, et pourquoi en voudrait-il à ma vie? Je veux écouter ses plaintes... je veux lui rendre justice... J'entends dire que l'on n'en veut qu'à vous, messieurs de Lorraine... Je voudrais que vous fussiez éloignés pendant quelque temps, afin que je pusse connaître si c'est à moi ou à vous qu'on en veut.

Ces paroles touchantes, que l'histoire a conservées, firent naître la joie dans l'ame de Médicis... La Renaudie, en les entendant, se crut sûr du triomphe; et Condé, quoique ses bouffées d'ambition se fussent

déjà évanouies dans les contraintes de sa nouvelle position, Condé vit, avec un certain plaisir, le présage de la chute de son ennemi dans ces plaintes de l'enfant-roi.

Le seul qu'elles émurent fut celui-là même qui pouvait y trouver l'annonce d'une disgrâce prochaine.

— Sire, dit-il en réprimant cette émotion qui, s'il y eût cédé, eût donné trop beau jeu à ses adversaires, que votre majesté se console, et qu'elle envisage froidement la position des choses et ce qu'elles exigent. Nous sommes avant tout, mon frère et moi, dévoués à votre majesté, et nous n'avons en vue, dans tout ce que nous avons fait, que la sûreté de votre personne, de l'état et de la dignité de la couronne. Rien ne nous coûtera, vous le savez bien, pour les sauver, et il n'est point de sacrifice devant lequel nous reculions pour as-

surer le triomphe de l'un de ces grands intérêts. Mais, sire, ajouta-t-il après un moment de silence, c'est une grave résolution à prendre qu'un changement dans la direction des affaires au point où en sont les choses. Votre Majesté n'est pas sans savoir, puisqu'on l'a si bien instruite, les exigences et les prétentions de ceux qui s'apprêtent à vous venir visiter ; eux aussi demandent que votre gouvernement soit changé, tel est leur vœu, et c'est avec l'épée qu'ils prétendent lui livrer passage jusqu'à vous. Eh bien! quelque soit le nom que la complaisance, l'indulgence, ou — tranchons le mot — la complicité, donnent à une démonstration pareille, je dis, moi, que c'est une rébellion véritable, une attaque à main armée contre vos droits, et que ce vœu qui chevauche encore sur les routes de Blois est, même avant que d'avoir été introduit

ici par la violence, par la mort de vos meilleurs serviteurs, sire. une injonction, un ordre, et que la royauté est perdue si elle s'y soumet avant ou après.

— Vous-même, monseigneur, continua M. de Guise, en s'adressant à Condé, vous-même, jaloux comme vous l'êtes de votre réputation d'honneur, de désintéressement et de fidélité, vous ne pourriez dans ces circonstances accepter une position qui porterait à la royauté le plus grand de tous les préjudices. Quoi! non content de déposséder les ministres qui jusqu'ici ont eu la confiance du roi, parce que tel est le bon plaisir de la révolte, l'on choisirait pour les remplacer ceux-là même que les turbulens veulent imposer à la royauté!

— Je ne sais, ajouta le Lorrain, si les renseignemens que vous avez apportés au roi, monseigneur, sont aussi com-

plets que ceux qui sont à ma disposition ; s'il en est ainsi, vous ne devez pas l'ignorer, les conjurés ont fait parade de votre assentiment à leurs projets et répondu à la France de votre coopération à leur entreprise criminelle.

Il paraît que ce point avait été omis dans la version présentée au roi par La Renaudie, car François, relevant la tête, regarda Condé avec inquiétude et surprise.

— C'est une insigne fausseté, s'écria le prince ; j'engage ma foi de gentilhomme que je n'ai su l'affaire qu'aujourd'hui et par la bouche de celui qui m'est venu trouver en me priant d'en donner connaissance au roi.

— Vous avez bien raison, monseigneur, reprit M. de Guise, en regardant La Renaudie, vous avez bien raison de protester contre cette odieuse calomnie, car jamais abus plus cruel et plus audacieux n'a été

fait d'un nom quasi-royal : mais enfin si l'on donnait raison à la rébellion, si l'on réalisait son vœu en vous parant de nos dépouilles, qui empêcherait le pays de croire que vous en étiez, et qu'ils ne vous ont pas calomnié ceux qui ont mis votre nom en avant?

— Je vous rends grâce, monsieur le duc, pour le soin que vous prenez de ma réputation, dit vivement le prince de Condé ; je suis venu offrir au roi mes services pour l'aider à sortir l'état et la couronne de la position fâcheuse où l'ont placée des systèmes, des vues, des prétentions qu'il serait peu généreux de ma part d'attaquer dans un pareil moment. Quant au désir de me parer de vos dépouilles, comme vous le disiez tout à l'heure, monsieur le duc, je veux bien vous tranquilliser à ce sujet : c'est le moindre de mes soucis. Après cela,

croire que n'ambitionnant pas, ou ambitionnant peu la direction des affaires, je sois d'avis que vous deviez la garder, ce serait mal conclure. Il importe, selon vous, à ma renommée de bon parent, de fidèle sujet de sa majesté, que je n'entre pas dans le conseil du roi. Selon moi, il importe au salut de la monarchie et de la chose publique que vous en sortiez au plus tôt. A chacun de nous son opinion, au roi de juger celle qui est la plus équitable, la plus opportune, et qui répond le mieux aux besoins du moment et aux inspirations de cette sagesse royale qui, tout à l'heure, s'exprimait d'une manière si touchante.

— C'est dans cette sagesse que nous mettons notre espoir et celui de la France, reprit M. de Guise; elle ne nous abandonnera pas dans les graves délibérations que doit provoquer la situation présente. Quant

à présent, procédons par ordre, et réunissant les renseignemens que l'on vous doit, monseigneur, à ceux que j'apporte, faisons de ces clartés différentes un seul flambeau capable de porter la lumière dans cette ténébreuse machination, et d'en éclairer les plus mystérieux détours. Si je suis bien informé, continua-t-il, l'étranger que vous avez amené avec vous est celui qui, mis au fait du complot, est venu vous détailler tout ce qu'il en sait.

La Renaudie prit la parole et répéta ce qu'il venait de raconter au roi.

M. de Guise le laissa achever sa narration, étrange mélange de faux et de vrai; et malgré l'air de bonne foi et de naïveté avec lequel elle fut faite, l'observateur remarqua l'intention qui perçait à chaque mot de ce récit. Il était évidemment arrangé pour jeter le trouble, le doute et

l'incertitude dans l'esprit de ses auditeurs, et pour les mettre hors de piste.

— Comment vous nommez-vous, monsieur? dit brusquement le ministre, quand l'aventurier fut arrivé au dernier mot de ce qu'il avait à dire.

— Godefroy Barry de La Renaudie, monseigneur, répondit-il.

— Mais, reprit le Lorrain, dans le peu de gens que vous nous avez cités comme s'étant mêlés à cette intrigue, je ne vois point figurer celui qui occupe la plus sérieuse place au rapport qui m'a été fait. Il est impossible que dans les communications dont vous venez de nous donner connaissance, monsieur, ce personnage ait été oublié.

— Quel est-il, monsieur?

— Un individu qui se fait nommer le capitaine Laforêt. — Oui, le capitaine La-

forêt.... N'en avez-vous jamais entendu parler, M. de La Renaudie?

— Le capitaine Laforêt? fit l'aventurier, en ayant l'air d'interroger sa mémoire.

— C'est à lui, prince de Condé, que vous aurez à demander compte de l'infâme abus qu'on a fait de votre nom dans tout ceci, car c'est lui qui s'est donné le plus de mal pour persuader à ses compagnons qu'ils vous avaient pour complice. Ah! si cet homme se trouve jamais en votre présence, malheur à lui, il paiera cher son audace? Il ne peut y avoir entre vous et lui que les rapports qui existent entre le juge et le misérable calomniateur qu'il va faire marquer d'un fer chaud! N'est-ce pas aussi ce que vous pensez, monseigneur? ajouta-t-il en fixant Condé.

— Mon Dieu, monsieur le duc, s'écria Condé singulièrement excédé de cette in-

quisition dont on le poursuivait, à quoi dois-je donc la bienveillante curiosité dont vous poursuivez aujourd'hui mes sentimens, mes opinions ? Ce n'est pas assez pour vous de chercher à savoir ce que je pense au sujet de tel événement, de telle combinaison politique, vous supposez des circonstances, des rencontres extraordinaires, pour avoir le plaisir de supposer la conduite que je tiendrais alors.

— Serait-ce une rencontre extraordinaire, je vous le demande, si vous vous trouviez avec cet audacieux imposteur, puisqu'il a quitté Paris, il y a trois jours, pour venir à Blois ?

— A Blois! fit le jeune roi avec une surprise mêlée d'effroi.

— Puisque ce matin, reprit M. de Guise, il a osé s'introduire dans ce château.

— Ah ! mon Dieu !

— Puisque dans le moment où je vous parle..... Le ministre s'interrompit, puis après un moment de silence, il reprit en s'adressant au roi :

— Sire, on vous abuse ; ces prétendues révélations cachent un piége où l'on veut vous enlacer.... Elles ne révèlent rien ; et je défie celui qui les apporte de dire où se trouve en ce moment l'auteur, le véritable auteur du complot.

La Renaudie garda le silence, Catherine s'agita sur son siége, le prince de Condé se mordit les lèvres ; le roi, qui s'était laissé ramener petit à petit sous l'influence de son ministre, le roi s'écria en se retournant vers M. de Guise :

— Ils se taisent... et vous, vous le savez donc?

— L'auteur, le véritable auteur du complot est ici... sous vos yeux, sire !

— Monsieur le duc! fit Condé en se levant.

— Prince de Condé, reprit M. de Guise. Vous n'êtes pas entré seul dans la chambre du roi.

— A ce compte, c'est vous ou moi, monseigneur, qui mettons en péril le trône de votre maître, dit La Renaudie, sans montrer le moindre trouble. Mais comment croire que vous vous accusiez vous-même? Le temps est passé des confessions publiques. Non, ce n'est pas vous que vous avez voulu dire, donc c'est moi!

— Oui, vous, en effet, reprit le duc de Guise d'un ton sévère, vous, qui êtes à Blois La Renaudie et à Paris le capitaine Laforêt.

D'ailleurs, la preuve de ce que j'avance ne se fera pas attendre. Celui de qui je tiens les renseignemens que j'ai à oppo-

ser aux vôtres a eu des rapports fréquens avec ce capitaine Laforêt. Il va venir ; je demande au roi qu'il me permette de faire cette confrontation devant sa majesté.

— Nous verrons en effet si l'homme qui a renseigné M. de Guise, notre oncle, dit le petit-roi, reconnaît, oui ou non, l'étranger qu'on a introduit ici... Ainsi, madame ma mère et mon cousin de Condé auraient été dupes d'un imposteur..... Ce serait un malheureux hasard, convenez-en, monsieur, ajouta-t-il en jetant un regard de défiance au prince, celui qui ferait qu'après une longue absence, je vous retrouverais, mon cousin, avec l'homme qui a manigancé cette affaire et qui dans les conciliabules des mécontens se donnait pour votre agent secret et pour le dépositaire de vos plus secrètes intentions.

Le vent avait tourné, et, dans ce moment,

l'avantage était revenu au Lorrain. La Renaudie, immobile comme un duelliste qui attend le feu de son adversaire, concentrait en lui toutes les forces de son stoïque et ingénieux esprit pour se tirer du piège où il était tombé, en niant qu'il eût un autre nom ; Condé maugréait tout bas contre la facilité avec laquelle il s'était laissé entraîner à une démarche aussi compromettante, et Médicis, calculant les ressources qui lui restaient pour opérer une prudente retraite, attendait le moment de se ranger du côté du parti triomphant.

En ce moment, l'on annonça le lieutenant criminel, M. de Braguelonne.

Le roi fit signe qu'on le laissât entrer.

Le magistrat, faisant une révérence à chaque pas, se présenta à la porte. Il était seul.

M. de Guise s'en aperçut.

— Faites entrer votre homme, monsieur le lieutenant, lui dit-il, sa majesté permet que nous l'interrogions une seconde fois devant elle.

— M. le duc demande sans doute celui que... ce matin... j'ai eu l'honneur de lui présenter, fit M. de Braguelonne en balbutiant et de l'air du monde le plus décontenancé.

— Sans doute, monsieur, amenez-nous l'avocat des Avenelles... Eh! mon Dieu, qu'avez-vous, mon cher monsieur? ajouta le ministre en remarquant pour la première fois la figure renversée du lieutenant de police.

— J'ai.... monseigneur, répondit-il, que... je n'ai plus à votre disposition celui que vous venez de me demander.

— Quoi! monsieur, s'écria le Lorrain, le sieur des Avenelles...

— Le sieur des Avenelles, monseigneur, vient à l'instant même de m'être enlevé!

— Enlevé!... où et par qui? demanda le ministre.

— Où? à l'autre bout du pont de Blois; par qui? par quatre cavaliers bien montés, répondit M. de Braguelonne. Nous passions à côté des masures abandonnées qui se trouvent au delà du pont, sur la route de Sologne, quand quatre individus parurent, nous enveloppèrent, et, l'arme au poing, menacèrent de nous faire un mauvais parti si nous poussions le moindre cri, si nous tentions la moindre résistance; puis ils forcèrent le sieur des Avenelles de monter en croupe derrière l'un d'eux, pendant que d'autres me tenaient en respect avec leurs pistolets; ensuite ils piquèrent

des deux et disparurent bientôt en galopant à travers champs...

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le roi d'un air très inquiet.

— Un enlèvement à main armée... en plein jour... aux portes de Blois... sous les murs de ce château! vraiment cela est effrayant! s'écria la reine-mère, qui ne songeait plus à revenir aux Lorrains, mais bien à obtenir, par l'effroi, la réalisation de ses espérances.

— Encore un effet de la ressemblance du prince et de l'avocat! dit tout bas La Renaudie en pensant à son embuscade préparée pour s'assurer de Condé. J'eusse su que maître des Avenelles devait faire un petit tour de promenade de ce côté que je n'aurais pas mieux procédé.

Cependant l'aventurier, enhardi par ce revirement inattendu, fut le premier à rompre

le silence qui régnait autour du lit royal.

— J'attends, dit-il, que M. le duc de Guise fournisse les preuves de son dire contre moi. Je demande, ajouta-t-il, mille pardons au roi si j'ose détourner la pensée de sa majesté de ses graves préoccupations pour l'occuper des très-minimes intérêts du plus obscur, du plus humble de ses sujets... Mais enfin me voici, moi, bon gentilhomme, et comme tel, tenant à mon honneur autant qu'un duc peut tenir au sien, sous le coup d'une grave accusation. J'attends donc et je requiers même, avec le bon plaisir de sa majesté, la production des renseignemens sur lesquels on a compté pour détruire l'effet des miens, et la présentation du témoin dont les dépositions, on l'espérait, devaient justifier la suspicion qu'on voulait faire peser sur moi.

— Que Godefroy Barry de La Renaudie,

dit Laforêt, prenne un peu de patience; on lui rendra bientôt, je l'espère, la justice qui lui est due, répondit M. de Guise, sans rien changer à la sévérité de son ton. Sire, ajouta-t-il en s'adressant au roi, voici M. le lieutenant criminel qui croit...

— Laissez-moi, monsieur, dit François en coupant la parole au ministre, votre lieutenant criminel n'en sait pas plus que vous! A qui me fier et qui croire, mon Dieu! ajouta-t-il d'une voix dolente et en se retournant du côté de la ruelle; car, excédé de fatigue, il s'était peu à peu étendu tout de son long sur son lit.

M. de Guise, baissant la tête, fit quelques pas en arrière, et Catherine, empressée de prendre la place à elle toute seule, se leva et se pencha sur l'enfant malade.

— Mon cher fils, lui dit-elle à voix basse, les circonstances sont fort graves. La pré-

sence de ces hommes armés et leur coup de main dans un faubourg de cette ville m'effraient excessivement. Vous le voyez, votre ministre n'a rien prévu... Est-ce que vous ne pensez pas, sire, qu'il serait urgent de nommer quelqu'un pour aviser aux mesures à prendre?...

— Ah! oui, reprit le jeune malade, quelqu'un qui me remplace, qui m'épargne le supplice que j'endure depuis deux heures... Ils me tueront, bien sûr!

— Quelqu'un, reprit la mégère poursuivant malgré les plaintes du pauvre enfant, quelqu'un qui serait investi de pouvoirs extraordinaires, comme les circonstances... un lieutenant-général, par exemple...

— Mon Dieu! comme vous voudrez, répondit-il d'un ton qui demandait grâce...

M. de Guise, pendant ce temps, était sur les épines. Ces instances de Médicis

auprès du roi lui mettaient la sueur au front; et, l'œil fixé sur la porte qui conduisait dans la chambre de Marie Stuart, il se disait tout bas qu'il était bien temps que ses alliés vinssent à son secours.

— Est-ce que vous éprouveriez quelque répugnance, mon cher enfant, reprit la reine-mère, à désigner pour ce poste important notre cousin de Condé?

Le roi ne répondit rien. En ce moment, les sons d'un luth habilement touché vibrèrent jusqu'à lui. Cette musique sortait de la chambre prochaine, et l'on entendit une douce voix qui chantait cette villanelle :

On entend par fois
Dans les bois
Et sous la saulée
Isolée,

Mourir en doux sons
Les chansons
D'une silphyde envolée.

— Marie! dit le roi en tressaillant de plaisir...

— Le prince de Condé, mon fils, continua Catherine qui, toute à son affaire, n'avait ni entendu le luth, ni remarqué le changement qu'il avait opéré dans les traits du jeune malade; le prince de Condé vous donne aujourd'hui une preuve bien éclatante du désir qu'il a de vous servir fidèlement. .

— Chut, madame, dit François en mettant son doigt sur ses lèvres... elle va encore chanter... laissez-moi écouter, de grâce...

Et la voix continua :

Du ruisseau qui fuit
C'est le bruit;
Ou sous la ramée
Embaumée,
D'un jeune aubépin,
Au matin,
C'est la brise accoutumée.

— Croyez-le, sire, la nomination du prince de Condé, voici le plus sûr obstacle à opposer à ces audacieux qui arrivent de tous côtés pour vous surprendre ici.

— Ainsi, demanda le roi, que l'impitoyable marâtre arrachait aux féeries du monde poétique, harmonieux et idéal où la voix de sa jeune épouse le transportait, pour le faire retomber dans le tracas insupportable des querelles politiques ; ainsi il faudrait...

Il s'arrêta pour écouter encore.

Quand chasse au vallon
    Oberon,
Suivi de ses fées
    Echauffées,
Le vent de son cor;
    Garni d'or,
Nous apporte les bouffées.

— Il faudrait, reprit Catherine de Médicis avec un dépit mal déguisé, créer pour M. le prince de Condé, je le répète, une position telle que tous ici, sans exception, fussent placés sous ses ordres...

— Tous, dit le roi ramené par l'harmonie de ce luth qui vibrait auprès de lui à ses sentimens de tendresse pour Marie, et même les oncles de ma femme!

La voix et le luth se firent entendre de nouveau :

Aux sons merveilleux
    Que des cieux

La brise amène
Et promène,
Je préfère un cri
Que voici :
« Au courtil t'attend Hélène ! »

Pendant ce couplet, François pensait au chagrin qu'il ferait à sa douce Marie, s'il prenait loin d'elle une détermination semblable. Oh! non, il ne se prononcera pas sans l'avoir vue, sans l'avoir consultée... Mais, mon Dieu, qu'il y a longtemps qu'il est séparé d'elle! Comment faire pour la rejoindre, pour éloigner de lui cet être dont l'œil vitreux le fascine, qui se penche sur sa poitrine haletante, comme pour absorber l'air à ses côtés, et qui semble se plaire à tenir un bloc de glace entre lui et ces sons si bien faits pour le ranimer.

— Les oncles de votre femme, mon cher

enfant, continua l'Italienne, ont fait faute sur faute dans cette circonstance; ce sont eux qui nous ont attiré sur les bras cette méchante affaire, et leur imprévoyance...

Ce ne fut pas la musique qui cette fois interrompit dame Catherine, mais bien un cri plaintif échappé des lèvres de l'enfant-roi.

Le duc de Guise se rapprocha vivement du lit.

— Le roi se trouve mal! s'écria-t-il en dirigeant sa voix du côté de la chambre de Marie-Stuart. A l'aide! au secours! le roi vient de s'évanouir!

V.

A ces cris, Marie-Stuart parut à la porte de communication et s'élança vers le lit de François.

— Que votre majesté me pardonne! dit-elle en cherchant à éloigner un peu Catherine pour parvenir auprès du jeune roi.

— Là... là... du calme, ma mie ! s'écria la reine-mère en cachant son dépit le mieux qu'elle put. Vous oubliez trop facilement qu'il n'est permis à personne de s'interposer entre une mère et son fils.

— Je vous ai laissé la place libre, madame, tant qu'il s'est agi de politique, reprit la jeune reine d'un ton résolu. Maintenant mon mari souffre, c'est mon tour d'être auprès de lui. — Hélas ! ajouta-t-elle en remarquant qu'il était immobile sur son lit et tenait ses yeux fermés, je n'ai été que trop longtemps éloignée de lui. On a profité de mon absence pour le tourmenter, le fatiguer..... Voyez dans quel état on l'a mis ! chère âme, dit-elle en prenant la main de l'enfant, qu'avez-vous ? ne m'entendez-vous plus ? C'est votre femme... C'est Marie !

Une expressive et longue pression de la

main qu'elle tenait vint rassurer la jeune reine et lui dévoiler la ruse du petit roi. Son évanouissement était simulé, il n'avait sans doute pour but que de mettre fin à quelque exigence de l'Italienne, et de recouvrer un moment de liberté, après les longues contraintes d'un conseil d'état.

En examinant de côté la contenance de ceux qui avaïent figuré dans ce conseil, en remarquant l'air grave et soucieux du duc de Guise, la mine quelque peu hautaine du prince de Condé, le sourire goguenard de La Renaudie, elle devina ce qui s'était passé.

— La séance est terminée, messieurs, dit-elle avec autorité. Le roi n'est pas en état de vous entendre. — J'en suis bien fâchée, madame, ajouta-t-elle, en voyant que Médicis ouvrait la bouche pour en rappeler de cette décision, mais je dois tenir et je

tiendrai la main à ce que cette sentence de la faculté reçoive son exécution. J'en suis responsable, et ce n'est pas une mère apparemment qui cherchera à l'enfreindre, surtout quand elle sait que le rétablissement de son enfant est à cette condition.

— Mais, riposta Catherine, il s'agit des plus graves intérêts...

— Votre majesté en connaît-elle de plus graves que ceux qui sont attachés à la précieuse santé de son fils ?

— Il s'agit du salut de l'état, ma mie.

— Il s'agit du salut de mon époux, madame, et j'exige qu'on lui laisse un instant de repos !

— Oui, dit tout-à-coup l'enfant ouvrant les yeux et se sentant encouragé par la fermeté de la jeune femme ; oui, en effet, j'ai besoin de repos... je veux dormir... je veux qu'on se retire, qu'on me laisse seul...

— Mais, sire, dit Catherine, au point où en sont les choses, votre majesté ne doit point l'ignorer, il suffit d'une heure.....

— Je veux qu'on se retire, qu'on me laisse seul! répéta le petit roi encouragé par un regard expressif de Marie.

— Laissez-moi veiller auprès de vous, mon cher enfant, reprit Catherine.

— Non, madame, je l'ai dit : je désire être seul...., c'est clair, je pense.... Après un moment de calme, si je me sens plus dispos, nous nous empresserons d'aller écouter la fin de vos raisons, ma mère.

— Allons, messieurs, dit Catherine en ayant l'air d'en prendre son parti, obéissons à la sommation qui nous est faite. On est toujours sûr de se faire écouter et obéir, quand on parle au nom de la santé du roi. — Allons, *mia cara*, ne voulez-vous pas nous donner l'exemple?

— Oui, madame, je me retire, répondit Marie-Stuart, en faisant une grande révérence à Catherine de Médicis; je ne sais pas ce que c'est que de s'entêter aux choses injustes et déraisonnables.

Et elle fit quelques pas vers la porte de communication; Catherine, de son côté, battit en retraite; mais elle ne quitta la chambre qu'après avoir vu la jeune femme disparaître dans le corridor, et la porte se refermer derrière elle.

Elle se décida alors à franchir le seuil de l'huis royal; elle se consolait de quitter le champ de bataille en pensant que personne n'y restait pour constater sa défaite.

Mais aussitôt qu'elle fut éloignée, Franbois II se leva sur son séant.

— Marie! dit-il en élevant la voix, ils sont partis... Venez ça, ma mignonne, il y a si longtemps que je vous ai vue!.....

La porte de communication s'ouvrit doucement à cet appel, et la tête gracieuse de la jeune femme s'avança par cette entrebaillure.

— Me voici, dit-elle, mon ami!

Et, légère comme un oiseau, quand elle vit que la place était libre, elle vola vers son jeune époux.

— Ah! Marie, ma douce Marie, lui dit le petit roi en l'attirant à lui et en appuyant sa tête fatiguée sur l'épaule de la reine, où étiez-vous donc, que vous m'avez laissé si longtemps sous le coup des plus ennuyeuses tracasseries qui se puissent endurer!...

— On vous a donc bien tourmenté, chère âme de ma vie?... reprit-elle de sa plus douce voix et en berçant dans ses bras l'enfant qu'elle avait soulevé pour le rapprocher d'elle; — je ne veux pas qu'on chagrine mon enfant chéri, ajouta-t-elle en baisant

son front, et si vous vouliez m'y aider, mon seigneur, je saurais bien l'empêcher!

— Qu'ai-je fait à ces gens-là pour m'excéder de la sorte? ajouta le petit roi... Ma mère, notre cousin de Condé... votre oncle aussi, mignonne; il n'y a que toi, vois-tu bien, Marie, que je puisse aimer sans en être fâchée et sans m'en repentir. — Mon ange! — Mon ange, ajouta-t-il en passant ses doigts caressans dans les cheveux de la jeune femme; ce nom ne te dit-il pas qu'en toi seule je trouve ce que l'orphelin et l'abandonné trouvent au ciel : une mère, une sœur, un ami!

— Un ami, reprit-elle, a le droit de donner des conseils et le pouvoir de les faire adopter.

— Ce droit, ce pouvoir, vous les ai-je jamais déniés, ma dame chérie? Quand il s'agit d'une fète à la cour, n'est-ce pas ton

avis que l'on consulte avant tout? Madame ma mère, qui a la prétention de s'entendre à la composition des ballets, n'a-t elle pas vu maintes fois ses plus beaux plans changés par quelque gentille invention de ta part? N'est-ce pas toi, Marie, qui, au dernier bal qui se donna à Saint-Germain, eus l'idée de faire arriver dans un grand roc tout argenté seize dames représentant seize provinces de France?...... Voilà qui était bien inventé; aussi ma mère, qui voulait faire intervenir la religion défendue par les trois vertus théologales, fut contrainte de battre en retraite devant les merveilles de ton roc argenté... Et quand on mit sur le tapis la question des couleurs à donner à nos gardes suisses, n'est-ce pas toi, mignonne, qui décidas qu'ils porteraient le blanc comme étant au service de France, le rouge qui rappelle le pays d'où ils viennent, et le bleu

qui est un souvenir d'Ecosse, ta première patrie ?

— Eh! sire, s'écria-t-elle avec impatience, qui pense aux fêtes, aux bals, aux parures, aux livrées de notre maison, à toutes ces bagatelles qui peuvent occuper les loisirs de la paix, quand la guerre est à nos portes, quand la trahison veille dans ce palais et tend la main aux conjurés! — Demain, ce soir peut-être, ils viendront...

Il la regarda d'un air de surprise et de douleur, comme regarde l'enfant qu'on arrache à son premier sommeil.

— Et toi aussi, Marie, lui dit-il en l'interrompant, tu ne veux pas que j'oublie! — Pourquoi as-tu quitté là, méchante, cette douce musique de ta voix qui déjà m'avait calmé. — Guéris le mal que tu m'as fait, ma dame; nomme-moi ton mieux aimé, ton pauvre enfant. Berce-moi dans tes bras, et

que je sente glisser sur mon front qui brûle ton souffle si pur et si frais ! Ne sais-tu plus quelque belle chanson de notre poète Ronsard, ma mie ? Ne diras-tu rien, mignonne, de cette promenade que nous fîmes hier ? N'était-il pas doux, ma chérie, de s'en aller côte à côte et ta main dans ma main, le long des halliers où fleurissent les premières violettes ? Quel bonheur de respirer à l'aise loin de ces regards qui nous épient ici, et de parler jeux, fleurettes et printemps, sans qu'il y ait une oreille curieuse toujours prête à recueillir nos paroles ?

— Ah ! dit-elle, c'est là le plus doux de mes rêves, *Francisco mio*, de vivre avec toi dans la solitude. Aussi ne voulez-vous pas, monseigneur, réaliser quelque jour un aussi beau songe ? — Vous me regardez avec surprise ?... Croyez-vous donc, mon mignon, que ce soit un séjour si enchanteur pour

votre pauvre Marie, cette cour où je trouve pour me heurter à chaque pas, le mauvais vouloir d'une belle-mère, et tout ce que ses partisans et ses créatures inventent de mal contre moi, dans la conviction qu'ils ont qu'en m'attaquant on arrive à lui plaire.

— C'est donc sur ma mort qu'ils comptent, reprit lentement le petit roi, car il n'y a que ma mort, madame, qui pourrait amener ce triomphe des méchans, s'il y en a, qui osent !...

— Votre mort..... s'écria-t-elle, et c'est ainsi que vous me consolez, sire!.... Eh mon Dieu ! si je vous perdais, que me ferait à moi l'inimitié de ces gens! Comme Valen tine de Milan, je dirais : Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus ! et dans ce rien, où viendraient se perdre toutes les choses de ma triste vie, le souvenir des haines dé-

chaînées contre moi ne serait pas le dernier à tomber, je vous le jure !

Elle pleurait. Ses larmes coulèrent sur le front et la joue de l'enfant, qu'elle tenait toujours dans ses bras.

— Tu pleures ! je t'ai affligée, dit-il en relevant la tête et en la regardant d'un air attendri ; aussi, pourquoi vas-tu penser, méchante, que du vivant de François, les ennemis de Marie puissent avoir raison....

— Ne l'auraient-ils pas, sire, si mes oncles de Lorraine, victimes d'une odieuse intrigue.....

— Encore la politique, dit le roi en fronçant le sourcil. Toujours les affaires de l'état !

— Eh bien ! non, non, reprit-elle en le rapprochant de son sein et en souriant au milieu de ses larmes, l'amour, les innocens baisers, les caresses d'une sœur à son

frère, les douces causeries sous les tilleuls, le luth de Marie dans les bois, le sommeil de mon enfant sur la mousse des clairières ou près des glaieuls des fontaines, pendant que je ferais, comme une simple pastourelle, de beaux chapelets avec les baies de l'églantier..... et tout cela, mon bien-aimé, sous le seul regard de Dieu, sous le souffle d'ùn air libre et pur, et aux rayons d'un soleil que nul barreau, que nul grillage, qu'il soit de prison ou de château, n'intercepterait au passage.

— Ce serait le bonheur, ce serait la vie, ce serait la santé ! s'écria l'enfant en tressaillant de joie.

— Eh bien ! partons ; qui nous en empêche? N'êtes-vous pas le maître? Partons, allons chercher ce que nous ne trouverons jamais ici : la liberté et la paix.

— Il faudrait donc abdiquer, ma mie?

— Oh! non pas, reprit-elle vivement. Mais sans abdiquer, cher mignon, ajouta-t-elle avec un air d'abandon et d'indifférence destiné à masquer ce qu'il y avait eu de personnel dans la vivacité de son exclamation, ne pouvez-vous un instant goûter les douceurs de la vie privée, en laissant ceux qui ont brouillé l'écheveau le démêler comme ils l'entendront.

— Ah! que me conseilles-tu là, Marie? Tes oncles.... y penses-tu, toi qui les défends toujours, toi qui ne permets pas qu'en ta présence on les accuse ou que l'on mette le moins du monde leurs intentions et leur habileté en question.

— Oui, mais s'ils tourmentent, s'ils chagrinent mon petit roi comme aujourd'hui, je finirai par lever bannière contre eux, je les aime, c'est vrai, mais je ne les aimerai plus, tandis que toi... toi d'abord

tu seras toujours le mieux aimé de Marie.

L'affection de la reine pour les princes lorrains avait souvent, et sans qu'il s'en rendît compte, excité la jalousie du petit roi. Lui, le pauvre enfant, qui n'avait trouvé auprès de lui que ce cœur qui l'aimât véritablement, voulait qu'il fût à lui sans partage.

Aussi la jeune femme, en annonçant qu'elle aimerait moins ses oncles, ne pouvait rien trouver qui fût plus agréable à François, et qui en même temps l'appitoyât davantage en faveur des Lorrains. Le prix qu'il attachait à l'affection de la jeune reine était tel, qu'en face des risques que couraient la puissance, les projets et le renom d'habileté de ces grands personnages, il ne songeait à les plaindre qu'en les sachant exposés à perdre l'amitié de Marie !

— Oh ! non, dit-il ; il ne serait ni royal ni généreux d'abandonner dans un pareil embarras des serviteurs dévoués, j'aime à le croire, dont, après tout, j'ai sanctionné toutes les mesures, toutes les décisions, tous les actes.

— Non ; mais c'est qu'il faut en finir avec ces gens-là, et savoir s'ils sont ou non capables de lever les obstacles sans cesse renaissans devant eux. Cette épreuve, le pays l'attend, votre repos l'exige, votre justice ne peut la différer. — A propos, mignon, connaissez-vous cela ? ajouta-t-elle en tirant lentement un papier de son corsage.

C'était ce projet de lieutenance-générale dont elle s'était chargée sur les instances de MM. de Lorraine. Seulement elle avait rayé dans ce modèle des pouvoirs dont on demandait l'établissement,

le nom de celui à qui ils devaient être confiés.

— Qu'est-ce donc ce papier, Marie? demanda François en le prenant, quelque chanson nouvelle?

— Lisez, sire, lisez!

— Ah! mais non, ce n'est pas une chanson, dit-il après avoir jeté un regard sur la feuille. — Vive Dieu! fit-il, quand il en eut lu quelques lignes; tout à l'heure je vous demandais, madame, si vous pensiez que je dusse abdiquer... c'est la réponse à ma question que vous me donnez là...

Il continua la lecture de la note, et ses lèvres tremblaient, et les pommettes de ses joues se coloraient d'un rouge vif.

— Ce n'est pas vous qui avez écrit cela? dit il tout à coup d'une voix brève, et en arrêtant sur la jeune femme un regard fixe et perçant.

— Vous l'avez trouvé, ce papier, ici n'est-ce pas? ajouta-t il sans attendre la réponse de Marie.

— Encore une fois, cher mignon, le hasard seul... ou une cause indépendante de notre volonté, a pu faire tomber entre mes mains un écrit capable de vous exaspérer ainsi !

— Elle a trouvé ce papier ici, reprit le petit roi, se parlant à lui-même et interprétant la réponse de Marie dans le sens de son idée; c'est ma mère qui l'aura perdu..... Voilà l'explication de ses instances en faveur de notre cousin de Condé.... Voilà où elle voulait en venir!

Faire tomber sur un autre que sur le duc de Guise, son protégé, le dépit qu'une proposition semblable devait faire naître dans l'esprit du petit roi, c'était un hasard fort heureux, et la jeune femme aperçu

tout de suite le parti qu'elle pouvait tirer de la méprise.

Marie Stuart suivit cette voie, et énuméra en peu de mots, qui portèrent coup parce qu'elle eut l'air de les dire sans y mettre trop d'importance et de vivacité, les graves inconvéniens qu'il y aurait à investir le prince de Condé d'un pouvoir sans contrôle, sans limites. Faire un dictateur d'un prince du sang, ce serait, en effet, abdiquer réellement. Qui croit avoir des droits au pouvoir, ne l'abandonne pas facilement lorsqu'il s'en voit possesseur, tandis que le gentilhomme élevé à cette dignité par la seule faveur de son maître, cherche à légitimer par de grandes actions son élévation temporaire, et à justifier aux yeux de tous le choix qui est tombé sur lui. Né de l'exigence d'une situation difficile, il se met vite à la hauteur où les circonstances

l'ont poussé, tandis que l'autre, se croyant à sa place naturelle, ne sent pas en lui le besoin de donner à son pouvoir la sanction du dévouement et de l'habileté.

Après avoir écouté avec beaucoup d'attention les observations présentées par Marie :

— Non, certainement, s'écria le petit roi avec chaleur, en se mettant sur son séant ; je ne ferai pas un lieutenant-général du prince de Condé !

Ce mouvement passager d'énergie suffit pour user le peu de forces du jeune malade. Il retomba affaissé sur ses oreillers et reprit le papier que, l'instant d'avant, il avait froissé avec dépit, et qui, dans ce moment, s'offrait à lui comme la corde de sauvetage que trouve sous sa main le malheureux qui ne se sent plus la force de lutter contre les flots.

— Après tout, dit-il, en tournant la feuille entre ses mains, d'un air timide et embarrassé, il y avait là un moyen de nous tirer de peine. Excédé comme je le suis par les affaires de la royauté et aspirant à un repos que les médecins et toi, Marie, jugez nécessaire au complet retour de mes forces, je sens plus que jamais le besoin d'un serviteur fidèle et dévoué à qui je puisse dire : Soyez roi pour mon compte et à vos risques et périls, jusqu'à ce qu'il me plaise de le redevenir.

— Eh bien ! voyez, sire, dans votre sagesse, quel est l'homme le plus capable de répondre à vos intentions.

— Il nous semble, madame, dit l'enfant avec gravité, qu'il nous faudrait une grande illustration militaire.

— Eh bien ! sire, que ne choisissez-vous M. de Brissac ?

— Brissac! il est toujours grondeur, toujours fâché.

— Alors, il y aurait le connétable...

— M. de Montmorency! Je me croirais encore sous la férule de mon précepteur!

— Rappelez le roi de Navarre....

— Si je voulais un prince du sang, je ne l'irais pas chercher si loin.

— Qui donc prendrez-vous? Je ne vois pas...

— Mon Dieu! s'écria le roi avec impatience, vous voyez aussi bien que moi, Marie, qu'un seul parti nous reste à prendre... un seul homme réunit toutes les conditions que je cherche.

— Et cet homme, sire?

— C'est le duc de Guise, méchante, puisque tu ne veux pas le nommer!

— Votre majesté se rappellera que le

choix vient d'elle seule, et elle pourra l'affirmer au besoin.

— Il n'y a qu'une chose, reprit le roi après un moment de silence, qui m'inquiéterait dans l'exécution de ce projet, ce serait que MM. de Guise se servissent de ces pouvoirs immenses avec la rigueur où se laissent entraîner des ministres trop zélés pour le service de leur maître, et que la sévérité qu'ils mettraient à punir les coupables ne fût plus tempérée par l'intervention de notre clémence royale.

— Voilà une inquiétude digne de vous, sire, et je m'enorgueillis de vous aimer, quand je surprends ainsi sur le fait ces nobles mouvemens de votre ame vraiment royale. D'ailleurs, il y aurait un moyen pour vous délivrer de cette inquiétude. La sévérité de MM. de Guise vous alarme, di-

tes-vous ; imposez des limites aux rigueurs que vous redoutez, en diminuant le nombre de ceux qu'on aura à punir.

— Et comment le puis-je ? dit le roi.

— Ces hommes qui ont pris les armes viennent, dit-on, vous demander le libre exercice de leur religion ; qu'un édit de votre majesté satisfasse ce besoin, avant que l'audace de leur démarche l'ait rendue criminelle. Après la publication de cet acte librement émané de votre clémence, la plupart des malcontens jetteront bas les armes et rentreront chez eux ; il ne restera sous le drapeau de la révolte que ceux qui ont fait des prétendues exigences de leur conscience une arme de bouleversement et de ruine contre l'état. Ce sont là les vrais coupables, et l'inflexibilité de MM. de Guise pourra s'exercer contre eux sans que vous ayez rien a regretter dans l'arrêt qui les

frappera. Ainsi, miséricordieux par vous-même et justicier par la main d'autrui, vous aurez les joies de la clémence, sans avoir les douleurs de la sévérité.

— C'est très-bien, ce que vous dites là, madame, s'écria le petit roi en regardant la jeune femme avec un étonnement mêlé de respect ; vous m'aimez davantage quand vous lisez dans mon cœur, dites-vous, et toi, Marie, je t'admire quand tu me dévoiles les ressources de ton esprit ; et, voulez-vous que je vous le dise, ma femme, si la lieutenance-générale que l'on me demande pouvait tomber en quenouille dans ce pays de loi salique, je ne mettrais pas sur ce papier d'autre nom que le vôtre.

— Et comment alors réaliserions-nous, mon cher mignon, ces jolis projets de retraite que, tout à l'heure, vous aviez tant de plaisir à rêver ?

— Ah! oui, reprit-il en soupirant, rêver, c'est le mot, car ces doux loisirs que la solitude nous permettrait à tous deux n'existeront jamais qu'en songe!

— Quoi! dit-elle avec l'expression d'une vive contrariété, vous renoncez déjà, sire, à ces projets dont la seule idée vous donnait tant de bonheur!

— Hélas! le bonheur sans cesse s'offre à ma vue sans que je puisse le saisir! Ma vie a-t-elle été jusqu'à présent autre chose qu'une longue enfance! Jouet des illusions, des mensonges et des semblans qui amusent cet âge, je fus destiné, ma belle Marie, à ne goûter aucune des réalités de la vie des hommes.

— Parce que ceux qui vous entourent, lui répondit vivement la jeune reine, ont intérêt à ce que le roi soit longtemps un enfant. Ce sont eux qui, pour captiver vo-

tre volonté, ont énervé vos forces; soyez libre pour devenir homme, et soyez homme pour devenir roi!

— Libre, dites-vous, Marie, mais puis-je l'être?... Ce château n'est-il pas pour moi une prison? ces gardes qui nous entourent ne sont-ils pas autant nos geôliers que nos défenseurs? Ne sommes-nous pas, aux yeux des partis qui nous entourent, un gain de cause pour celui qui saura nous retenir?

— Et c'est justement pour couper court à toutes ces prétentions que je veux, moi, vous en éloigner. Remettez-vous-en à ma tendresse, à ma prudence, à cet instinct de mon cœur de femme qui m'indique la voie de votre salut. Je vous tirerai d'ici sans malencontre; demain vous serez libre, demain, quand Catherine, quand Condé, quand tous les personnages qui comptent sur votre coopération pour assu-

rer leur triomphe viendront vous presser de leur donner votre royal appui, le roi aura disparu devant leurs espérances trompées, et ils ne trouveront plus que la manifestation de sa volonté, sans qu'ils puissent, par leurs instances, par leurs importunités, réussir à donner à cette volonté une autre direction.

— Oh ! non, dit le jeune roi, je ne quitterai pas ce lieu, c'est mon poste ; le poste de la royauté est où l'on souffre, et ma couronne me tiendrait moins à la tête si, comme celle du Sauveur, elle n'était d'épines.

— Sire, reprit Marie-Stuart, persuadée comme je le suis que votre séjour ici vous livre, vous et moi, à des dangers certains, inutiles, persuadée que j'ai entre les mains le moyen de vous sauver, vous, moi, le pays, la royauté, je m'inscris de toutes

mes forces contre cette résignation... Je le répète, sire, vous n'êtes pas le seul qu'elle compromette, ce n'est pas contre vous seul que les malcontens ont pris les armes. Si mes ennemis triomphent, on m'arrachera de vos bras, on me chassera de cette terre que j'ai saluée du nom de ma patrie la plus chérie. Votre mère n'est-elle pas là ? N'a-t-elle pas promis de renvoyer en Ecosse celle qu'elle accuse de lui avoir aliéné le cœur de son fils? Pour garder sa patrie, pour garder son époux, pour garder son honneur et sa couronne, Marie s'adresse à vous, sire; je suis votre femme, vous me devez aide, protection; quand je vous supplie d'agir dans l'intérêt de votre conservation, et de ne pas vous abandonner aux conseils d'un découragement enfantin et d'une torpeur maladive, vous devez m'écouter et me prêter assistance en homme,

en chevalier, en roi, car c'est de mon salut qu'il s'agit plus encore que du vôtre.

— Eh bien! s'écria le roi ranimé par cet appel fait à son honneur de chevalier, à sa tendresse d'époux, ordonnez, Marie, que dois-je faire? Je vais sur-le-champ donner des ordres, faire prendre les armes à ma garde écossaise et indiquer à haute voix le lieu où nous allons nous retirer.

La jeune reine, effrayée de ce besoin d'action qui se manifestait alors chez le petit roi et l'agitait ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans les caractères irrésolus, lorsqu'ils voient enfin aboutir leur esprit à une décision, et craignant de lui avouer qu'elle n'avait tant excité son courage que pour arriver aux cachotteries d'une fuite nocturne et clandestine, employa maintenant tous ses efforts à le calmer et à lui faire prendre patience. Elle avait son plan ar-

rêté ; seule elle voulait en assurer l'exécution ; elle ne demandait au roi que le silence et une aveugle confiance pour tous les moyens qu'elle jugerait propres à assurer le départ projeté.

Le jeune roi, étourdi par les agitations de cette matinée, stupéfait de l'aspect nouveau sous lequel la reine venait de se présenter à lui, entraîné, subjugué plus que jamais par sa tendresse pour elle, sans connaître ses intentions, leur donna un plein et complet acquiescement, et promit que, lorsqu'elle reviendrait, elle le trouverait prêt à la suivre, quelque fût le lieu où elle voulût le conduire, et l'instant qu'elle jugerait propre au départ.

Marie-Stuart avait décidé en elle-même que ce serait pour la nuit prochaine. Le temps pressait ; elle contempla pendant quelques instans encore, l'enfant que la

fatigue et l'épuisement envahirent bientôt tout entier, et, le voyant prêt à s'endormir, elle déposa un baiser sur son front et s'éloigna légèrement pour aller s'assurer de ceux qui lui étaient nécessaires pour la réussite d'une entreprise hérissée de tant de dangers.

VI

La jeune reine, en quittant le roi, rentra dans son cabinet. Elle aussi aurait besoin d'un moment de repos, après le long combat qu'elle vient de livrer à la pusillanimité, à l'indécision et à la défiance, leur plus habituelle compagne; mais elle sent trop vivement le besoin d'agir pour écouter

sa fatigue. Aussi, sans se laisser arrêter par les bras encourageans de tous ces fauteuils étalant à l'envi leurs coussins rebondis, comme une tentation à la rêverie et au nonchaloir, sans jeter un regard à sa toilette qui supporte, avec des fleurs nouvelles, l'élégante parure qu'elle a commandée pour ce jour; sans songer à s'assurer, par un coup-d'œil, à son miroir de Venise, que la politique et les affaires d'état ne l'ont pas encore trop défigurée, elle courut à l'autre porte qui conduisait dans un salon d'attente où se tenait la dame d'atours de service auprès d'elle.

— Madame d'Ayelle, dit Marie-Stuart en paraissant tout à coup dans ce salon, sachez s'il n'y a pas là à côté quelqu'un qui s'est présenté pour nous venir voir. C'est un officier de la garde écossaise à qui nous

avons accordé un moment d'audience. S'il est venu, faites-le entrer.

Ma bonne d'Ayelle, ajouta-t-elle en rappelant la dame d'atours, quand vous nous aurez amené le jeune homme, vous apporterez votre métier à tapisserie, et viendrez travailler dans ma chambre ; vous m'entendez ?... allez !

Un instant après un officier, cachant admirablement bien son émotion sous l'air du respect le plus froid et le plus sévère, immobile et les yeux baissés, se tenait à quelques pas du fauteuil où Marie-Stuart s'était assise en l'entendant venir. Ce gentilhomme, remarquablement beau malgré sa grande pâleur, portait son bras soutenu par une écharpe noire : c'était M. de Perdaillan.

L'ordre de se rendre auprès de la reine avait produit un grand effet sur l'enthousiaste gentilhomme. Il va la voir, l'enten-

dre; il va se trouver seul avec elle! elle a quelque chose à lui demander... à lui qui voudrait tout donner à cette idole qu'il s'est faite : son sang, sa vie, son avenir!

Mais est-ce bien ponr lui demander quelque chose qu'on l'appelle? Si c'était pour lui faire entendre des paroles de blâme, de colère ou de dédain..... S'il allait être interpellé, blâmé, raillé sur cette mission qu'il s'est donnée à lui, simple et obscur officier, de veiller à la défense et de protéger l'honneur d'une royale majesté? Ne peut-on avoir eu vent de son duel avec Chastelard? Les regards du courtisan, si habiles à chercher, à trouver ce qui peut amuser la malice et la corruption, se sont-ils abattus sur le secret de son âme? Malgré les efforts qu'il a faits pour dérober aux regards de tous le trésor de générosité et de dévoûment qu'il y cache, a-t-on violé

le sanctuaire, et, incapable d'expliquer par des sentimens au-dessus de leur nature étroite, intéressée et corrompue, le désintéressement et l'exaltation d'un zèle toujours sur le qui-vive, les gens qui l'ont entrevu lui ont-ils assigné une source empoisonnée?

On devine quelle agitation accompagnait les incertitudes du capitaine, lorsqu'il cherchait à se rendre compte du motif qui avait décidé la reine à l'appeler auprès d'elle. Aussi, quand il fut en sa présence, il attendit avec une indicible anxiété et un grand battement de cœur la parole qui devait le lui apprendre.

— Monsieur de Perdaillan, dit enfin la reine, vous avez entendu hier quelle opinion sa majesté et moi nous avons de votre caractère, de votre fidélité?

— Hier fut un beau jour pour moi,

madame, répondit le jeune officier en levant les yeux sur Marie-Stuart. Hier j'ai entendu une voix angélique accueillir mon dévoûment d'une parole qui fait la félicité et la gloire de toute ma vie : « Ce qu'il garde est bien gardé! » Je ne serai jamais plus heureux que quand je pourrai justifier la bonne opinion que leurs majestés ont conçue de leur serviteur, en versant tout mon sang pour elles.

Marie-Stuart savait à merveille, ainsi que nous l'avons déjà dit, le motif du duel dans lequel le jeune gentilhomme avait été blessé.

— Eh bien, monsieur de Perdaillan, dit-elle, puisque votre sang appartient au roi votre maître, il faut le garder pour lui : il faut désormais prendre garde de le répandre... sans motif avouable... et

dans des querelles étrangères à ces grands intérêts.

— Jamais! reprit vivement l'officier, je n'ai mis l'épée à la main que pour défendre mon roi...et la dame dont l'honneur m'est plus cher que la vie, ajouta-t il en rougissant.

— Faites-y attention, messire, si votre vie appartient aussi à cette dame si chevaleresquement défendue, vous n'offrez plus au roi qu'un bien partagé... et les rois, aussi bien que les dames, veulent un hommage complet, exclusif.

— Et si servir l'un c'était servir l'autre! s'écria-t-il avec chaleur.

Il craignit d'en avoir trop dit, et se reprenant :

— Ah ! ajouta-t-il, celle que je sers ne me reprochera jamais de trop faire pour le roi.

— Mais le roi pourrait bien vous reprocher, un jour, de trop faire pour cette dame. — Je ne la connais pas, ajouta-t-elle vivement en voyant combien cette observation décontenançait l'officier; je ne la connais pas... pas plus que le motif pour lequel, messire, vous portez votre bras en écharpe...

— Mon Dieu! répondit-il avec embarras, votre majesté est trop bonne de faire attention à une pareille misère... une blessure légère...

— Pour qui avez-vous reçu cette blessure? demanda-t-elle brusquement. Vous ne répondez pas, monsieur. Tout-à-l'heure vous disiez : Je n'ai jamais tiré l'épée que pour le roi et ma dame; ce n'est pas pour le roi que vous vous êtes battu? Vous le diriez s'il en était ainsi .. Eh bien, le roi ne serait-il pas en droit de trouver que

vous faites trop pour celle dont vous vous êtes, à son insu, peut-être... constitué le champion à outrance ? Vous m'entendez, messire... Le roi peut aujourd'hui, demain, être attaqué par les rebelles dont ce jour nous a dévoilé la menaçante audace et pour avoir cherché peut-être... à repousser quelques propos sans consistance échappés à l'étourderie où à l'ivresse de quelque fou, vous voilà hors d'état de nous défendre.

— Hors d'état de vous défendre ? s'écria le gentilhomme en tirant vivement son bras de l'écharpe qui le soutenait. Qui dit cela ? qui croit cela ? On se trompe, en vérité ; ce bras n'est plus malade, majesté, il a retrouvé sa force... Voyez !.. il ne laissera pas tomber, croyez-le bien, l'épée tirée pour une si sainte cause ! D'ailleurs, s'il venait à faiblir, n'ai-je pas le gauche

pour brandir une hache, et, s'il ne le peut, n'ai-je pas aux pieds des éperons pour les enfoncer aux flancs de mon cheval, pour le pousser en avant, pour le jeter dans les rangs des rebelles ! Que ma poitrine retienne leurs piques un instant empêchées, et que ceux qui viendront après moi profitent de cette brêche pour pénétrer au plus épais de leurs escadrons et y porter la mort et le désordre : voilà ce que je pourrai toujours faire..

— Oh ! prenez garde, dit vivement Marie-Stuart en interrompant le capitaine; vous avez tant gesticulé, tant frappé sur votre bras, messire, que la blessure s'est sans doute ouverte. Voyez, ajouta-t-elle avec un ton d'intérêt et d'effroi, le linge qui l'enveloppe vient de se tacher de sang !

— Mon Dieu ! que votre majesté ne fasse

pas attention à cela... c'est si peu de chose!

— Peu de chose! Et si vos chefs, persuadés que votre blessure, plus grave que vous ne le dites, vous tiendra forcément dans l'inaction au moment même où le roi a besoin, autour de lui, de tous ceux qui peuvent tenir une épée, si vos chefs avaient songé à vous remplacer, monsieur, dans la compagnie que vous commandez!

— Songé à me remplacer! s'écria le gentilhomme, dont les joues se couvrirent d'une vive rougeur. — Oh! non, non, reprit-il, c'est un conte, une supposition; je ne sais personne assez hardi pour oser venir me dire : Capitaine Perdaillan, on va se battre, cède-moi ta place, car voici le brevet qui me la donne.

— Un brevet signé du roi, messire! vous faites grand cas, il le paraît, du seing royal. — Allons, vous avez, je le vois, la

tête aussi malade que le bras. Cela est fâcheux pour nous, monsieur, pour nous qui, croyant qu'en cette occasion une bonne tête nous pouvait servir mieux encore qu'un bras vigoureux, avions employé notre crédit pour vous placer en un lieu où vous auriez pu faire preuve des qualités que nous vous supposons... à tort, il nous semble!

Elle lui présenta le brevet qu'il prit d'une main tremblante.

— Gouverneur d'Amboise, moi! s'écria-t-il avec plus de surprise que de joie, après avoir pris connaissance de la commission; quitter ce château au moment où l'on va vous y attaquer! C'est impossible! Jamais!

Et il laissa tomber le papier.

— Ainsi l'on me renvoie, l'on m'éloigne au moment où je pouvais espérer de me

distinguer ou de mourir à votre service ; reprit l'officier consterné, après un moment de silence, et c'est la reine qui l'a voulu, et c'est elle qui prend soin de m'en instruire, le lendemain du jour où votre majesté...

— Oui, le lendemain du jour où j'ai reconnu que ce que vous gardiez était bien gardé, monsieur de Perdaillan. Ce que je fais aujourd'hui est la conséquence de ce que nous pensions hier.

—Mais quand votre majesté est menacée, s'écria le capitaine, que me fait à moi la conservation de ce vieux château d'Amboise, où l'on m'exile! C'est où vous courez des dangers que Perdaillan doit être, c'est là qu'il veut demeurer. Une casaque de soldat, une arquebuse à votre porte sont préférables pour moi à ces insignes d'officier-supérieur qu'on veut me faire porter loin d'ici. Eh bien! je ne veux plus de

grade, plus d'avancement qui m'éloigne de ce lieu; je redeviens soldat pour y rester, je ne suis plus qu'un soldat, puisqu'on ne veut pas que je demeure capitaine pour vous sauver.

— Nous sauver! Et savez-vous, misérable entêté, s'écria la jeune reine avec impatience, si l'on ne vous en fournit pas, en ce moment, les moyens; savez-vous, ajouta-t-elle avec entrainement, si cet ordre n'a pas été concerté pour...

Elle s'arrêta; la nécessité de tenir son projet couvert des ombres du plus profond mystère, la présence de cette dame de compagnie qui, frappée de la vivacité des paroles échangées loin d'elle, semblait moins occupée de sa tapisserie que d'en saisir le sens, arrêtèrent sur les lèvres de Marie l'explication qu'elle allait donner.

— Monsieur le gouverneur, dit-elle

d'un ton sévère, vous connaissez les ordres du roi, ils doivent être exécutés : ramassez ce brevet et allez tout préparer pour votre départ ; allez, monsieur, et rappelez-vous que le dévoûment qui n'obéit pas aveuglément, qui hésite, qui discute les ordres qu'on lui donne, n'est pas celui dont le roi et nous avons besoin et que nous avions cru trouver en vous.

M. de Perdaillan se baissa et prit sur le tapis le papier tombé à ses pieds.

— C'est l'arrêt de ma mort, dit-il en se relevant et en froissant le brevet dans sa main. Depuis longtemps, ajouta-t-il en s'inclinant devant la jeune reine pour prendre congé d'elle, je m'étais promis que la mort viendrait donner une solennelle sanction au constant, à l'unique intérêt de ma vie; je voulais mourir pour conserver au trône son plus bel ornement.... je mour-

rai, madame, par la main qui a fait signer ce brevet, ajouta-t-il en baissant la voix, c'est toujours le but que je voulais atteindre, il n'y aura de moins que le bonheur de mourir pour avoir voulu sauver...

— Allez, monsieur le gouverneur, lui dit la jeune reine d'un ton radouci, vous nous reverrez peut-être bientôt, et si, alors, il vous était arrivé de sauver... le roi... sans mourir, vous verriez que la personne qui vous a fait délivrer ce brevet ne vous a pas tout-à-fait traité en ennemi ! adieu.

Maintenant revenons à l'auberge de la *Croix de Lorraine.*

Le soir a ramené à la taverne ses joyeux et bruyans habitués. Tous ces mauvais garçons qui, hier, buvaient pour se désennuyer du calme plat dans lequel ils

s'assoupissaient, boivent maintenant pour s'animer à la vie active et militaire que la nouvelle des complots calvinistes a fait succéder à leur torpeur.

Les voilà redevenus hommes de guerre, d'hommes de cour qu'ils étaient. Les animations de la bataille, le galop de la cavalerie, les cris de ralliement, la guerre enfin, la guerre qui se fait franchement, au grand jour et la poitrine en avant, vont remplacer demain les langueurs des ruelles, les courbettes d'antichambre, la marche sur la pointe des pieds, les chuchotteries, les demi-mots complétés par les demi-sourires, et, à la veille de sortir de cette atmosphère énervante, ces jeunes gens ont pris pour terrain de transition la table du cabaret.

Ils s'y trouvent plus à l'aise, plus carrément assis aujourd'hui que jamais; le

bruit qu'ils y font leur semble tout-à-fait de mise et de circonstance.

Et le choc des verres, les éclats de rire, les bachiques acclamations accompagnaient les propos qu'échangeaient nos étourdis, en ayant toujours un peu l'oreille aux bruits du dehors. C'est qu'ils avaient entendu parler de ces cavaliers inconnus qui, en plein jour, étaient venus enlever l'avocat des Avenelles. Ils se réjouissaient donc, on peut le dire, à la barbe de l'ennemi ; d'un moment à l'autre, il pouvait se montrer encore, et cette pensée contribuait plus qu'autre chose à activer la joie de cette réunion. Pour ces jeunes gens blâsés dont les jouissances n'avaient jamais été activées par l'incertitude de leur durée et par les hasards de leur résultat, c'était quelque chose d'insolite, que ce plaisir pris en présence d'un danger imminent.

Dans un coin obscur et à l'autre bout de la salle, deux hommes causaient entre eux plus tranquillement. Ces deux hommes étaient La Renaudie et Perdaillan. Rentré dans son auberge, et au moment de monter à cheval pour rejoindre ses amis, La Renaudie avait, pour la première fois de la journée, songé à son cousin. Malgré son stoïcimse et l'animation que lui donnaient la presque certitude du succès et la prochaine réalisation de ses espérances, il s'était senti affecté plus vivement qu'on ne pouvait le supposer, à l'idée de ce départ que ne précéderait pas une bonne parole d'amitié ou un serrement de main de celui qu'il avait eu tant de plaisir à retrouver et qu'il quittait si brusquement. Sous le coup des poignantes angoisses qui tourmentent le soldat engagé dans une guerre civile, quand il pense au frère qu'il laisse dans les

rangs ennemis, il avait voulu essayer, pour la seconde fois, de tempérer le zèle de l'officier et de calmer l'ardeur de l'enthousiaste.

Il venait d'envoyer au château un billet pour engager Perdaillan à le venir trouver à la *Fortune de la France*, quand Perdaillan lui-même avait paru dans la salle de l'hôtellerie, suivi d'un valet qui portait son bagage.

La surprise et la joie de l'aventurier avaient été grandes en apercevant son cousin. Celui-ci s'empressa de raconter l'étrange changement qui s'était fait dans sa fortune, et il parla de cet avancement si inattendu et si prodigieux, comme un autre eût dit ses disgrâces et ses mésaventures. Il était toujours dans l'exaspération la plus vive ; la réflexion n'avait nullement tempéré son désespoir. C'était un de ces esprits faciles

à blesser qui ne savent s'arrêter qu'au côté triste et pénible des choses.

Ainsi M. de Perdaillan ne comptait pour rien le pas immense qu'on lui faisait faire dans sa carrière ; il oubliait les paroles amicales et flatteuses qui avaient accompagné la remise de son brevet ; il ne cherchait même pas à pénétrer le secret des réticences de la jeune reine ; il ne voyait enfin dans tout cela qu'une chose : on sait son duel, on fait fi de son dévouement, on ne veut pas de lui pour défenseur ; on l'éloigne peut-être afin de se débarrasser d'un surveillant incommode.

L'imagination du capitaine alla loin dans cette voie. Il se demanda si le présomptueux Chastelard, qui a osé adresser positivement ses hommages à la reine, ne regardera pas comme un encouragement à d'audacieuses tentatives ce que lui, Perdaillan, consi-

dère comme le désaveu de ce quil a fait pour les réprimer.

Qui imposera silence à la témérité de cet amour, quand il ne sera plus là pour exiger l'exécution des promesses qui lui ont été faites? Et si Marie elle-même, sensible aux expressions de cette passion, avait trouvé elle-même ce moyen de faire disparaître celui qui, mis au fait de l'outrecuidance du fat, a montré pour l'honneur de la reine une susceptibilité dont le souvenir peut devenir pour la jeune femme un reproche de chaque jour !..... On le voit par les suppositions qu'il se permettait, le pauvre gentilhomme avait complétement perdu la tête. Du reste, après bien des hésitations, il s'était décidé à partir. Il avait quitté le château pour n'y plus revenir. Dans les instructions jointes à sa commission, on lui ordonnait de se rendre à Amboise par

eau. Un bateau mis à sa disposition l'attendait à huit heures au bout du pont... C'était pour passer le temps jusqu'au moment du départ, qu'il était entré à la *Croix de Lorraine.*

Le premier mouvement de La Renaudie, en apprenant le changement opéré dans la position de son cousin, fut une joie bien vive et bien sincère. Eloigné du théâtre des événemens qui se préparent, le jeune officier serait dispensé d'y prendre part, et le malheur dont la possibilité avait fait chanceler le stoïcisme de l'aventurier, était désormais impossible. Après cette première impression, le sens de l'homme habile à saisir le fil des inductions, s'était éveillé dans cette tête toujours sur le qui-vive.

Cet ordre transmis par Marie-Stuart elle-même à un serviteur sur le dévouement duquel elle pouvait compter, ce départ pré-

cipité, entouré de tant de précautions, les paroles de la jeune reine que Perdaillan a rapportées fidèlement, jettent dans l'esprit de l'aventurier une lueur douteuse d'abord, qui grandit ensuite, et qui lui laisse bientôt entrevoir confusément une nouvelle complication que le château prépare et veut mêler à la trame de sa grande affaire.

Accoudé sur la table, la tête appuyée sur sa main, comme un joueur d'échecs qui cherche à pénétrer l'intention de son adversaire, il semblait écouter les doléances de son cousin, mais son esprit était ailleurs.

— Amboise.... pourquoi Amboise? pensait-il.

Il est clair pour lui qu'on veut mettre ce château fort en des mains sûres..... qu'en veut-on faire? une prison pour le prince de Condé, peut-être.....

— Oui, je pars, dit tout à coup M. de Perdaillan, et puisque je m'y suis décidé, je voudrais déjà être bien loin d'ici. C'est que l'éloignement, je l'espère, calmera un peu l'agitation extraordinaire qui me tourmente.... Je ne sais ce qui se passe là, ajouta-t-il en mettant la main sur son front. Crois-tu, Godefroy, que ce ne sera pas un sujet de joie et de plaisanteries sans fin pour tous ces courtisans dissolus, cette disgrâce, cet éloignement de l'austère censeur qui si longtemps a tenu en bride les inspirations de leur malveillance et les suppositions de leur esprit corrompu.

Pour la première fois, il fit attention, en ce moment, aux étourdis qui buvaient près de là.

— Mais, reprit-il, les voici... Qu'ont-ils donc à rire ainsi ? Est-ce que par hasard la nouvelle de mon renvoi entrerait pour

quelque chose dans les éclats de cette insupportable gaîté ? Sois tranquille, Godefroy, ajouta-t-il je me contiendrai... je serai calme.... D'ailleurs je ne vois pas parmi ces fous celui dont l'aspect pourrait peut-être me faire oublier la prudence.... Non, ajouta-t-il en les examinant tous les uns après les autres... il n'y est pas!

En effet, Chastelard n'avait pas encore paru dans la salle.

— Buvons à nos succès futurs ! s'écriait en ce moment Maison-Fleur en élevant son verre ; demain, tous tant que nous sommes ici, nous aurons peut-être fait nos preuves ; et si les grades et les distinctions nous arrivent aussi, du moins l'on ne pourra pas dire qu'ils sont venus nous trouver dans une ruelle ou dans une salle de concert et de

bal, ou sous les croisées d'une belle dame mystérieusement servie et chantée.

— Au diable les sérénades! on n'y gagne que des rhumes et des engelures.

— Et de bons emplois, riposta Olivier.

— Comment l'entendez-vous, mon maître? demanda un autre gentilhomme.

— Quoi! vous ne savez pas, mes seigneurs, l'étrange bonne fortune qui vient d'advenir à l'un des nôtres qu'hier nous tourmentions ici même, au sujet d'un amour dont il voulait nous faire mystère?

— Qui donc? qui donc? demandèrent-ils tous?

Perdaillan se pencha vers eux afin de mieux entendre la réponse. Une pensée terrible, instantanée comme l'éclair qui devance la foudre, avait sillonné son esprit.

— Une place de capitaine était vacante

dans les archers de la garde, reprit Olivier de Magny, et savez-vous, messieurs, qui l'on a nommé à cet emploi que tous ici nous eussions voulu payer du meilleur de notre sang?

— Non vraiment. Dis-nous vite, Magny, quel est l'heureux gentilhomme dont on a fait choix.

— On a nommé capitaine des archers de la garde, reprit Olivier en élevant la voix, notre ami... M. de Chastelard.

— Chastelard! s'écrièrent les gentilshommes.

— Chastelard! répéta Perdaillan avec un accent difficile à rendre.

— Oui, mes seigneurs, dit Chastelard lui-même, qui se montra tout à coup à la porte de la salle, Chastelard, qui vient recevoir les félicitations de ses amis au sujet de cet inespéré bonheur.

— Honneur et joie au nouveau capitaine! crièrent les jeunes seigneurs en se levant et en lui tendant leurs verres pleins jusqu'au bord.

Perdaillan se leva aussi pour aller au-devant du nouveau venu. La Renaudie, avec une peine infinie, le força de reprendre sa place.

— Capitaine, tu le vois, dit Olivier de Magny, tu n'as ici ni envieux, ni jaloux, reçois mes félicitations sincères et fais-nous raison avec ce rouge bord! Le premier verre de vin qui passe sous le hausse-col d'un nouveau capitaine doit être bu avec des amis... c'est la consigne!

— Et c'est à cause de cette consigne, fit Chastelard en prenant le verre, que vous me voyez déjà fort échauffé, mes camarades. Les officiers du corps où je viens d'être placé, pour célébrer ma bien-ve-

nue, m'ont dit absolument la même chose que mon cher Olivier, de façon que cette coupe que je vais vider à votre santé, à votre bonheur à tous, n'est pas tout à fait la première qui ait coulé derrière l'insigne éclatant de ma nouvelle dignité... mais elle est, de toutes, celle qui m'apporte le plus de joie et de contentement !

Et il vida tout d'une haleine le verre qu'il avait pris des mains d'Olivier de Magny.

— Eh bien ! messire capitaine, dit Maison-Fleur à son tour, vous voyez qu'il ne faut désespérer de rien. Hier, vous vous lamentiez au sujet de vos amours qui, disiez-vous, ne vous avaient procuré d'autre avantage que l'occasion de donner un coup d'épée... nous ne savons à qui...

Le jeune présomptueux ne répondit rien à cette interpellation, mais le sourire qui

parut sur ses lèvres indiqua suffisamment qu'il comprenait la pensée de Maison-Fleur.

— Tu crois donc, mon camarade, s'écria Olivier, que notre ami Chastelard ne serait pas encore capitaine, si sa bonne mine, ses chansons et cette heureuse assurance qui a fait dire au poète latin que l'audace sourit au plus audacieux, n'avaient pas attiré sur lui quelque favorable regard de la dame dont il osa accuser devant nous l'inflexible insensibilité?

— Apprendre par un brevet de capitaine qu'on a touché le cœur d'une cruelle, malpeste! il n'est pas de billet doux qui vaille ce mode d'avertissement. Chastelard devrait bien nous dire où il faut adresser ses hommages pour encourir une réponse pareille.

— Chastelard est trop discret pour

cela, messeigneurs, reprit Olivier. D'ailleurs, il nous a parlé d'une promesse faite à un argus sévère qui prend à grande offense toute démonstration galante au vis-à-vis de cette beauté... Pauvre dragon, inutile épouvantail pour éconduire les amoureux, si la dame répond à leurs déclarations par des brevets de capitaine!

Chastelard partit d'un grand éclat de rire.

— Ah! ah! fit-il, cédant aux bouffées de la fatuité, de la joie et du vin; si vous saviez, messieurs, ce qu'il est advenu du malencontreux Mentor... Mais non, je me tais... ce n'est pas à moi à dire cela. Foin de ma langue! je ne suis plus maître de mes paroles, ajouta-t-il en passant la main sur son front... Trève aux questions, mes maîtres, vous me feriez dire des sottises...

— Enferme-toi dans ta discrétion... c'est une maison de verre, et rien de ce que tu y cacheras n'échappera à nos regards. Quant à moi, je ne chercherais pas longtemps si je voulais indiquer la véritable source de ta fortune. C'est qu'il faudrait, mon beau joueur de luth, y mettre plus de précaution quand tu vas à minuit sous certain balcon...

— Tais-toi, Olivier, tais-toi, s'écria Chastelard.

— Ah! ah! fit Maison-Fleur, il a peur des menaces de son surveillant.

— Peur! s'écria l'étourdi en jetant un regard foudroyant à l'interrupteur, peur! vous me connaissez bien, vraiment! il n'y a qu'une peur, sachez-le, qui m'agite quand je vous vois vous acharner ainsi après mon secret, c'est qu'en vous mettant à sa poursuite, vous ne montiez dans une sphère que

notre respect devrait interdire aux investigations de ce genre...

— Très bien, voici qui nous indique qu'en cette sphère élevée se trouve la solution du problême qui nous occupe....... Voyons, messieurs, allons à la découverte.

— Au fait, pourquoi vous gêner ? j'aurais mauvaise grâce à vous empêcher de vous divertir ! Allez, mes braves, montez si cela vous amuse, reprit le présomptueux jeune homme, *sic itur ad astra*....

— Non, non, s'écria Maison-Fleur, demeurez au point où vous en êtes, messieurs, vous rendriez Chastelard trop aise.... Si vous vous engagiez dans cette immensité qu'il ouvre devant vos suppositions, jusqu'où n'iriez-vous pas, je vous le demande.... La tête tourne rien que d'y penser. Montez, nous dit-il ; et quand nous serons montés aussi haut que possible,

comme il refuse de parler par discrétion ou par souvenir des défenses qui lui ont été faites, nous n'en serons pas plus avancés, et nous n'aurons pas d'autre preuve de notre arrivée au but que le sourire quelque peu insidieux de l'homme à bonnes fortunes... Le sourire, en ces sortes d'affaires, est un excellent moyen d'être indiscret sans rien dire, et de faire croire, quand il n'en est rien, qu'on aurait le moyen de l'être !

— Incrédules que vous êtes ! s'écria l'impétueux Chastelard qui n'avait plus la tête à lui, il faudrait peut-être pour vous convaincre n'est-ce pas, que vous vissiez, ce soir, à neuf heures, du pied de la petite poterne de la basse-cour du château, le carrosse que je dois escorter une partie de la nuit !...

— Un carrosse..... et qui sera dedans ? demandèrent-ils tous.

— Qui sera dedans ?... Et parbleu ! une dame qui, voulant faire un petit voyage, n'a pas cru probablement pouvoir se passer cette fantaisie avant que d'avoir à sa portière le capitaine qu'elle-même a fait nommer à la place de notre pauvre Perdaillan !

— C'est Perdaillan que tu remplaces ? s'écrièrent les courtisans.

Perdaillan s'était levé. Cette fois, La Renaudie ne songea pas à l'arrêter. Ce qu'il venait d'entendre de ce voyage le préoccupait trop vivement lui-même pour qu'il songeât à autre chose.

Perdaillan s'approcha donc lentement de la table où buvaient les courtisans.

— Parbleu, le voilà lui-même, dit Maison-Fleur.

— Chastelard, dit Perdaillan, en ap-

puyant sa main sur l'épaule du jeune fat, c'est moi!

Chastelard se retourna vivement; le contact de cette main était hostile, insultant, comme si elle eût touché sa figure.

— Ah! ah! dit-il en s'efforçant de sourire, c'est toi... Eh bien, que me veux-tu?...

— Peu de chose... une visite du remplaçant au remplacé... une explication... à deux pas d'ici... sur le service que tu es appelé à faire..... à ma place, répondit le cousin de La Renaudie d'une voix brève et saccadée. — Je viens te donner une leçon; voilà tout.

— Comment donc... mais très volontiers... dit Chastelard en se levant. Vous l'entendez, mes seigneurs, ajouta-t-il en se tournant vers les courtisans, voici M. de Perdaillan qui craint que, neuf encore dans

l'emploi qu'il occupait avant moi, je m'expose à quelque gaucherie... Il veut guider mon inexpérience et m'initier aux difficultés du métier. Permettez donc que je vous quitte un instant, non pour recevoir la leçon qu'on veut me donner, je n'en reçois de personne, mais pour rassurer cet excellent ami et lui prouver qu'il a tort de s'inquiéter, et que je ne serai pas plus que lui embarrassé de faire le capitaine.

Les buveurs se regardèrent, ne sachant trop que penser de l'invitation de M. de Perdaillan.

— Faites, messieurs, leur dit Olivier de Magny; les affaires passent avant tout, et nous serions désespérés de vous gêner en rien. Quand vous aurez fini, revenez seulement. Nous vous attendrons pour clore dignement la station.

Les deux jeunes gens sortirent sans que

personne fit mine de les retenir ou de les suivre.

Perdaillan marchait devant, précédé d'un valet qui portait une torche; puis venait Chastelard, que le grand air commençait à dégriser. La Renaudie ne les accompagnait pas...

Perdaillan, sans prendre souci de cette absence, gagnait, à grands pas, le bout du pont; enfin Chastelard, ennuyé de cette longue et silencieuse promenade, prit la parole :

— Ah çà, dit-il, où me conduisez-vous, mon féal? S'il doit s'agir réellement entre nous des devoirs que m'impose mon nouveau grade, ne sommes-nous pas bien ici? Je ne vois pas la nécessité d'aller plus loin? Dépêchons seulement, car le temps presse; mon service m'appelle, et je sais, sans que vous preniez la peine de me l'expliquer,

mon cher devancier, que l'exactitude est la première condition du métier que je vais faire.

Ils étaient parvenus au bout du pont. Perdaillan, sans répondre à Chastelard, tourna à gauche et descendit sur la rive du fleuve, en suivant la muraille qui formait l'un des côtés de la culée du pont. Il pénétra sous la première arche; car le fleuve n'occupait qu'une partie de la largeur de cette arcade; le reste était rempli par la route de hallage et formait une espèce de passage voûté, théâtre mystérieux et tout préparé pour les rendez-vous à dérober aux regards des passans.

Perdaillan prit la torche des mains de son valet; après l'avoir secouée pour activer sa flamme et rendre sa clarté plus vive, il la planta dans l'interstice de deux pierres

du vieux mur. Cela fait, il tira lentement son épée.

— Chastelard, dit-il, tu n'as pas tenu ta promesse. Il n'y avait, tu le sais, qu'une entière, qu'une complète renonciation à tes folles et téméraires espérances qui pût désarmer mon ressentiment. Ce soir, devant moi, tu as osé donner à ton avancement, et au changement qui me frappe, une interprétation que je n'ai pu entendre sans me promettre d'en tirer vengeance! Si je ne t'ai pas jeté à la face, devant tous ces jeunes gens attablés, le nom que tu mérites, Chastelard, c'est par respect pour le corps où j'ai servi. Maintenant que nous sommes seul à seul, je te le dis : Tu es un présomptueux, un fat, un menteur... En garde!

En ce moment un cavalier, qui venait de quitter l'hôtellerie, passait rapidement sur

le pont; le bruit du galop de son cheval retentit d'une façon étrange sous la voûte qui cachait Perdaillan et Chastelard...

Ce cavalier était La Renaudie, qui partait pour mettre à profit les derniers renseignemens qu'il avait recueillis à la *Fortune de la France.*

VIII

Une heure après, sous l'arche du pont, et à la clarté de la torche qui brûlait encore attachée au mur de ce passage, une femme à genoux devant un officier évanoui cherchait à le rappeler à la vie, et étanchait le sang qui coulait à grands flots de la blessure dont sa poitrine était percée.

Cette fois Perdaillan a repris sa revanche : le blessé est Chastelard ; la femme qui le panse, Margaret Mac-Yvor, la confidente de Marie Stuart. La jeune reine l'avait envoyée pour voir M. de Perdaillan avant son départ. Elle devait donner au gentilhomme, au moment où il monterait en bateau, l'explication de son déplacement, et lui apprendre quel important service il pouvait rendre à Marie, en préparant tout à Amboise pour son arrivée et celle de son époux.

En le cherchant sur la rive où déjà les bateliers l'attendaient pour s'embarquer, la vieille, attirée par la lueur de la torche, s'était approchée, et son regard effrayé avait découvert sur le sol rougi par le sang, les traces récentes d'une lutte acharnée et un jeune homme tombé à côté de son épée brisée. L'Écossaise, en prodiguant au bles-

sé ses soins empressés, chantait des fragmens de poésie gaëlique, sorte d'incantation magique que les prêtresses des anciens Écossais faisaient entendre autour d'un guerrier blessé, et par laquelle elles ordonnaient au sang de s'arrêter, aux plaies de se clore, et à l'ame de se réveiller dans ce corps glorieusement mutilé par le fer ennemi.

Comme pour justifier cet antique usage, Chastelard ouvrit les yeux avant que la devineresse eût fini son chant.

Il promena autour de lui ses regards étonnés. Cette voute si sombre et si abaissée qu'on dirait le péristyle d'un tombeau, la vague et rouge clarté de la torche, les gémissemens du fleuve, dont les flots se brisent contre les piliers du pont, l'étrange figure de cette grande vieille inclinée sur lui, la lugubre psalmodie qui bourdonne à

son oreille, tout fit croire à l'étourdi qu'il était mort.

— Eh bien! dit-il d'une voix faible, parce que je suis mort, est-ce une raison pour m'étourdir avec votre musique discordante? Ne pouvez-vous, portière d'enfer, me conter ce que vous avez à me dire en vers harmonieux et compréhensibles, comme ceux que nous faisions quand nous étions du monde des vivans?..... Je suis Chastelard, gentilhomme français, capitaine aux archers de la garde du corps de sa gracieuse majesté le roi François II; de plus, élève du grand poète Ronsard, et, comme tel, j'ai droit, je pense, à ce qu'on me traite ici-bas avec quelque distinction.

— Vous n'êtes pas mort, messire, reprit Margaret, et j'espère bien, moi qui ai examiné votre blessure et qui m'y connais, que vous en réchapperez encore cette fois-

ci. Le sang que vous avez perdu a causé votre évanouissement ; mais maintenant que je l'ai arrêté, vos forces sont revenues, et vous pouvez...

— Mais, en effet... je ne suis pas encore où je croyais être, dit Chastelard en se tâtant... Vous croyez donc que mon voyage aux sombres bords peut être remis à un autre jour?... Tant mieux... Malgré cela, le coup est bon, ajouta-t-il en mettant la main sur sa poitrine..... si bon que me voyant tomber, Perdaillan aura cru m'avoir tué...

— Perdaillan ! s'écria la femme, c'est avec M. de Perdaillan que vous vous êtes battu ?

— Oui, avec Perdaillan, et je suis de bon compte, maintenant que tout le vin chaud que mes amis m'ont fait boire a coulé avec mon sang et n'envoie plus ses

fumées à mon cerveau, je le reconnais, j'avais tort, et ma présomption...

— Ainsi, s'écria Margaret en interrompant le gentilhomme, les deux hommes sur le dévoûment duquel ma maîtresse comptait le plus pour assurer le succès de sa résolution lui font défaut, et la malheureuse Marie, abandonnée à toutes les chances d'une entreprise hasardeuse, va, cette nuit même, courir les plus grands dangers.

— Marie..... la reine Marie en danger! s'écrie le gentilhomme en se relevant..... et c'est sur moi qu'elle comptait... et j'ai pu... Parlez, ô parlez!... que faut-il que je fasse pour réparer mon impardonnable folie?

— En est-il temps encore?... La reine, en ce moment, sort furtivement de sa demeure pour emmener le roi à Amboise, car demain les rebelles doivent venir attaquer ce

château, qui renferme des traîtres tout prêts à leur ouvrir les portes. Vous l'avez dit : elle comptait sur vous pour assurer ce voyage au milieu de la nuit, et parmi les rebelles en marche de tous côtés pour s'approcher de Blois...

— Malheur, malheur sur moi!

— Mais, ce qu'il y a de pis, c'est que M. de Perdaillan, qui devait partir, ce soir même, pour aller s'assurer du château d'Amboise, dont il a été nommé gouverneur, n'a pas paru... Il a échappé jusqu'à présent à mes recherches... Je venais de la part de la reine lui dire enfin ce qu'elle attend de son zèle, et lui remettre sa commission que l'étourdi a laissé tomber, par dépit ou par mégarde, en quittant sa majesté... Qu'est-il devenu, où est-il? Le bateau qui doit le transporter à Amboise attend... Tenez, ce cri qui se prolonge sur

le fleuve, c'est l'appel des bateliers..... ils vont partir, s'il ne vient pas..... O mon Dieu! protégez et sauvez la reine!

En ce moment l'on entendit un bruit de pas sur la rive.

— C'est le valet qui accompagnait Perdaillan dans notre malheureuse rencontre, s'écria Chastelard en apercevant l'homme qui dans ce moment entrait sous l'arche.

— Lui-même, monsieur... Ma foi, je ne m'attendais guères à vous retrouver sur vos jambes, après vous avoir vu dans l'état où vous étiez tout à l'heure, dit le domestique.

— Et ton maître... ton maître? reprit vivement Margaret.

— Mon maître, après que monsieur fut tombé, me dit : Robert, cours à la ville chercher du secours, pour transporter M. de Chastelard... C'est ce que j'ai fait...

les hommes avec le brancard sont là à côté, je les ai devancés pour voir si le blessé était transportable...

— Mais où est Perdaillan? demanda Chastelard, que fait-il?

— M. de Perdaillan, monsieur, est à cheval à la tête de sa compagnie... Je viens de le voir passer; il escorte une litière qui suit la rive de la Loire dans la direction d'Amboise.

— Il a pris ma place! s'écria Chastelard avec l'expression d'une joie dans laquelle perçait pourtant un peu d'envie et de dépit.

— Dieu soit loué! dit Margaret en joignant les mains; voilà du moins ma chère maîtresse à l'abri des mauvaises rencontres de la route...

— Oui, mais Amboise... Amboise où elle espère trouver un serviteur fidèle qui

déjà ait su préparer les choses pour l'arrivée du roi, reprit Chastelard. — Quelle idée, ajouta-t-il après un moment de silence; pourquoi pas?... puisqu'il a pris ma place, je puis bien..... Écoutez-moi, madame, dit-il encore en s'adressant à l'Écossaise, vous avez là... sur vous... les ordres et les pouvoirs qui doivent faire reconnaître le nouveau gouverneur envoyé par sa majesté?... eh bien, venez aidez-moi... soutenez ma marche encore chancelante..... partons..... allons à Amboise remplir la mission confiée à Perdaillan!

— Dans l'état où vous êtes pouvez-vous?...

— Au bateau, au bateau! s'écria le gentilhomme; qu'on me couche sur un banc et qu'on me donne une rame... j'arriverai à temps, cette rivière fût-elle le

fleuve des enfers, au fond duquel je me croyais déjà descendu.

La robuste Margaret, aidée du valet de Perdaillan, emporta le blessé du côté où l'appel des bateliers s'était fait entendre.

Un instant après une barque s'éloignait avec une rapidité extraordinaire. Elle emportait à Amboise Chastelard et Margaret, qui, fidèle à ses traditions superstitieuses et se croyant le pouvoir de commander aux esprits de l'air, debout à la poupe, chantait ses paroles :

Je vous parle au nom de l'étoile
Qui des flots conjure l'effort ;
Vents, ne quittez pas cette voile;
Gonflez, arrondissez sa toile,
Et faites-la surgir au port!

Transportons-nous maintenant dans une forêt que traverse la route de Blois à Am-

boise. Le château de cette dernière ville s'aperçoit dans le lointain, au fond d'une avenue. Le jour vient de se lever. Des voyageurs armés, couverts de longs manteaux et tenant leurs chevaux par la bride, entourent et semblent écouter avec déférence et intérêt un homme, armé comme eux, et qui fait le centre de cette réunion.

Cet homme est La Renaudie ; ceux qui l'entourent sont des conjurés.

— Oui, messieurs, dit l'aventurier à ses frères, voilà où en étaient les choses : Catherine de Médicis nous tendait la main, le prince de Condé s'était décidé à se laisser faire lieutenant-général.

Sa majesté François II, pour avoir la paix, n'aurait pas mieux demandé que de nous sacrifier ses oncles de Lorraine..... Nous n'avions plus qu'à nous montrer. Un cri : *les voilà !* et le roi et sa royauté tom-

baient au pouvoir de la réforme, qui ensuite eût eu bon marché de ses ennemis.

Le roi, messieurs! Vous sentez tout l'intérêt immense dont ce nom doit être pour désarmer, confondre, et réduire à rien les opposans ; c'est là le gain de la bataille. Sans le roi, nous sommes des révoltés, des fauteurs de lèze-majesté pour lesquels il n'est pas de lois assez sévères et de supplices assez terribles; avec le roi, nous devenons les sauveurs de l'état, les vengeurs de la liberté française, les soutiens de la royauté.

Aussi quand, par un hasard fort singulier qu'il serait trop long de vous raconter, je découvris qu'il existait un projet pour nous enlever la première condition d'un succès complet et immédiat, et que tout se préparait pour conduire François II dans ce château inaccessible que vous voyez là-

bas, je n'hésitai pas à venir vous chercher, mes camarades, et à vous demander si vous vouliez m'aider dans un acte d'audace qui, tout d'un coup, peut assurer le succès de notre entreprise. Vous devinez ce que j'ai à vous proposer : ce que nous voulions faire à Blois, nous le ferons ici, messieurs...

Ici comme ailleurs, mes camarades, le succès nous donnera raison ! Si nous triomphons, nous aurons délivré le roi, que la clique des étrangers entraînait pour le soustraire aux respectueux empressemens de ses fidèles sujets... Si nous échouons...

— Autant être pendu à la branche d'un chêne qu'au créneau de quelque poterne, fit un des conjurés.

— Fi donc ! Laverne ; est-ce qu'on a de ces idées-là? Nos mesures sont bien prises.

En attendant, j'ai envoyé le plus de cavaliers que j'ai pu à Amboise. Ils tâcheront de s'introduire dans le château et de s'en emparer. La place, quoique forte, est mal gardée, et tout me porte à croire que le nouveau gouverneur chargé d'y ramener l'ordre et la discipline, n'y est pas encore arrivé. Pendant qu'ils tentent ce coup de main, nous, nous attendrons ici que la voiture passe. Elle sera bien accompagnée; mais nous avons du monde, de la résolution, des bras, de bonnes armes, et le besoin de vaincre pour nous faire excuser. L'escorte, d'ailleurs, sera mal commandée : celui qu'on a désigné pour cette expédition est brave, mais il est novice dans le métier. Il y aura hésitation dans le commandement, peu de confiance de la part de ceux qui obéiront : ils ne pourront nous résister à nous qui penserons comme une

seule tête, qui agirons comme un seul bras.

— Et que ferons-nous du roi et de la reine ? car je suppose que ce seront eux qui se trouveront dans cette voiture, demanda un des hommes qui écoutaient La Renaudie.

— Mon intention est de les conduire à la Carrelière. Là, entouré d'hommages et de respects, et tout aussi libre qu'à Blois, le roi signera une déclaration qui nous donnera raison sur tous les points ; puis, quand tous nos gens seront arrivés, nous le placerons au milieu de notre petite armée, et nous le ramènerons en triomphe à Blois avant que les Lorrains, paralysés par le concours royal, aient pu seulement concevoir une idée de résistance... Mais chut ! (Il se baisse vers la terre.) Il me semble que j'entends... Oui, c'est le bruit d'une

litière sur la route... Allons! nous n'attendrons pas longtemps. Enfin! voici l'heure si longtemps attendue. Je réussirai, oui... Rien n'enchaînera plus mes mouvemens... A Blois, je n'aurais pas tiré un coup de pistolet sans me dire : Cette balle va peut-être frapper ton cousin Perdaillan! — Eh bien, M. de la Vallière, quelle nouvelle?

— A cheval, messieurs, cria le gentilhomme en accourant, voici venir la voiture que nous attendons! Vous allez bientôt l'apercevoir au détour de la route. De nombreux cavaliers l'accompagnent; j'ai vu de loin briller les casques.

La Renaudie sauta en selle et tira son épée.

— Allons, messieurs, que chacun fasse son devoir. Si l'on paraît vouloir nous résister, n'agissez pas avant de m'avoir vu faire. Je m'adresserai au capitaine qui commande

l'escorte ; s'il s'entête, ma réponse est toute prête; faites alors de votre mieux! Mais, encore un coup, point de combat avant que j'en aie donné le signal. Vous me connaissez; j'engage ici ma foi de gentilhomme qu'il ne se fera pas attendre s'il n'y a que ce moyen pour parvenir jusqu'au roi.

Les conjurés montent à cheval et apprêtent leurs armes ; puis ils se placent sur deux rangs dans la largeur de la route et en demi-cercle. La Renaudie est à quelques pas en avant. Pendant que le mouvement s'exécute, la voiture se montre au détour de la route ; mais elle s'arrête, et bientôt un officier s'avance vers les conjurés, suivi de deux cavaliers.. C'est M. de Perdaillan.

— Que voulez-vous ? quelles sont vos intentions ? cria-t-il quand il fut à portée de pistolet ; et pourquoi nous barrer le passage ?

La Renaudie poussa un cri d'effroi et de surprise.

— Malédiction ! c'est lui... Perdaillan !

Il mit son cheval au trot et s'approcha de son cousin.

— La Renaudie ! s'écria à son tour Perdaillan en reconnaissant l'aventurier ; que fais-tu là ? quels sont ces hommes que tu commandes? dans quel but les as-tu amenés dans cette forêt, sur cette route?

— Laisse-moi ! ne m'interromps pas !... Retire-toi ! au nom du ciel, retire-toi !

— Que je me retire! O mon Dieu! est-ce que tu serais ici pour t'opposer au passage de cette voiture que j'escorte?

— Tu l'as dit !

— Et moi j'y suis, La Renaudie, pour l'obtenir de gré ou de force.

— Va-t-en!

— Sais-tu qui je conduis dans cette litière?

— Le roi.

— Tu le sais, et tu persistes dans ta damnable entreprise!!!

— Le roi est au pouvoir d'indignes serviteurs et de tyrans étrangers qui l'éloignent de Blois parce qu'ils savent que la justice et la vérité s'en approchent... Nous sommes ici pour briser ses fers. Aide-nous dans cette louable résolution; laisse-là tes Lorrains, redeviens Français avec nous... (Elevant la voix) : Liberté au roi et à la France ! voilà le cri qui doit tous nous réunir contre les oppresseurs!

— Place à la voiture du roi! cria Perdaillan, et commencez par mettre bas les armes! Respectez la volonté du roi, vous qui prétendez l'affranchir!

Cependant la voiture du roi s'est rappro-

chée avec les gardes qui la précèdent et l'entourent.

En ce moment Marie Stuart mit la tête à la portière.

— Brave Chastelard, cria-t-elle, le roi compte sur vous et sur vos hommes pour faire mordre la poussière à qui aurait l'audace de s'opposer à notre passage.

Les gardes crièrent : En avant!

— Chastelard... c'est Chastelard qu'elle appelle! dit Perdaillan d'une voix étouffée.

— Tu l'entends, reprit vivement La Renaudie, on invoque celui qui te remplace. Voici la reconnaissance de ceux pour qui tu veux te sacrifier..... Perdaillan, mon ami, sois des nôtres... Donne-moi ta main, viens parmi tes frères..... laisse ces ingrats qui t'outragent.

Les conjurés, étonnés de la longue conférence de leur chef avec l'officier de l'escorte, commençaient à murmurer :

— Qu'attend-il ?... pourquoi cette hésitation ? — Il avait juré de nous donner l'exemple. — S'entend-il avec nos ennemis ? — Il s'est vendu. — Il nous trahit... A bas le traître et en avant !

— Parle, réponds ! s'écria La Renaudie, au dernier degré de l'exaltation. Es-tu des nôtres ?

— Non, car je l'ai juré : je mourrai pour elle.

Il fit faire un mouvement à son cheval et cria d'une voix terrible, en menaçant les conjurés :

— Arrière, misérables ! arrière devant la garde du roi, ou sinon...

— Tiens ! s'écria La Renaudie, d'une voix étouffée et en lui portant un coup

d'épée dans la poitrine, tu l'as voulu! A vous, maintenant, ajouta-t-il, en se retournant vers ses hommes, après que son cousin fut tombé.

Un des cavaliers qui suivait Perdaillan vola au secours de son capitaine. L'autre garde saisit son pistolet qu'il apprêta.

— Vilain Satan! il a tué mon capitaine, dit-il, en visant La Renaudie; mais tu ne le porteras pas plus loin.

Le coup part : La Renaudie pâlit et chancèle; puis se cramponnant à sa selle, il s'écrie en s'adressant aux conjurés qui semblent hésiter :

— Eh bien! quoi... vous balancez!... J'étais un traître tout à l'heure, moi, parce que j'hésitais à tuer mon meilleur ami... Avez-vous une raison semblable qui vous arrête?... est-ce ma blessure qui vous intimide? Ah! elle est bonne, c'est vrai...

et j'ai mon compte. — Allons ! allons, en avant, car, entendez-vous bien, vous serez les plus lâches de tous les hommes et tout mon sang, avec celui de ce malheureux, vous coulera sur la tête, si je ne vous entends pas, avant que mon oreille cesse d'entendre, m'annoncer par un cri de victoire que je n'ai pas inutilement versé le sang de mon frère !

Il poussa machinalement son coursier en avant, et bientôt les rênes ne retenant plus le fougueux animal, celui-ci traversa avec son cavalier les rangs des Écossais. Il alla loin de là, emportant La Renaudie droit, raide, immobile... Le cadavre ne tomba que lorsque le cheval arrêta sa course.

En ce moment, un combat acharné se livrait autour de la litière du roi. Les gardes, malgré leurs héroïques efforts, com-

mençaient à plier. Perdaillan, mourant, s'était traîné auprès de la voiture. Sanglant, un genou en terre et l'épée à la main, il recueillait ses dernières fòrces pour livrer un dernier combat aux pieds de celle qu'il nommait sa dame... Tout à coup les cris : « Amboise au roi! à la recousse les défenseurs de la reine! mort aux rebelles! » se font entendre. Des cavaliers accourent du côté de la ville.

Une femme les devance et les encourage de la voix et du geste. A voir ses longs cheveux gris et ses voiles flotter en arrière, emportés par le vent, tandis qu'elle talonne une jument noire, échevelée, on eût pu la prendre pour l'une de ces filles sans nom qu'inventa la sombre imagination des poètes du Nord et qui accouraient sur les champs de bataille pour s'enivrer de l'odeur du sang.

Ces cris, cette apparition, ce renfort inattendu, raniment les soldats royaux. Les agresseurs plient à leur tour. Enfin, après une mêlée sanglante dans laquelle ils perdent près de la moitié de leurs gens, les conjurés tournent le dos; ils fuient dans diverses directions, protégés par les détours et par les arbres de la forêt.

Margaret, car c'était elle qui était accourue avec Chastelard et le peu de monde qu'ils avaient pu rallier à Amboise, Margaret s'approcha vivement de la voiture du roi.

— Victoire, madame, victoire complète! cria-t-elle à Marie-Stuart éperdue. Vos ennemis sont en fuite, sire, et vous pouvez continuer votre route. Amboise vous tient ses portes ouvertes; mais nous sommes arrivés à temps, et sans ce brave officier, ajouta-t-elle en désignant Chastelard qui

s'était aussi approché et restait à quelques pas, caché sous son casque et appuyé sur son épée, sans ce brave officier que j'ai accompagné, vos ennemis s'emparaient du château... Il a déjoué cette audacieuse entreprise, et Amboise est prêt à vous recevoir.

— Vous voyez bien, sire, s'écria Marie-Stuart, que nous avons bien fait de confier ce poste à M. de Perdaillan !

Perdaillan entendit ces paroles; elles retinrent son ame prête à s'exhaler, et, se cramponnant aux roues de la voiture, il parvint à s'élever à la hauteur de la portière.

— Perdaillan ne vous a pas ouvert Amboise, madame, dit-il en levant tout à coup vers la reine son visage pâle, sanglant et poudreux; Perdaillan a été frappé du coup dont il va mourir, à vos côtés et en vous

défendant... Pardon pour lui... merci pour vous... Loin d'avoir encouru votre disgrâce, j'avais reçu la marque de la plus grande confiance qui puisse honorer un fidèle serviteur... Je le sais maintenant... c'est bien... je sais aussi que ma désobéissance n'a pas eu les suites fatales qu'elle pouvait avoir... c'est bien encore... Merci donc et pardonnez-moi !

— Mes amis, secourez-le ! s'écria la reine en le voyant chanceler. — Le malheureux ! c'est donc lui qui commandait notre escorte? c'est lui qui le premier est tombé sous les coups des rebelles... Mais, alors, celui qui nous a conservé Amboise, qui est venu avec toi, Margaret, quel est-il donc ?

— Chastelard, madame, répondit le gentilhomme en découvrant sa figure.

Perdaillan, au son de cette voix, se sou-

leva dans les bras des gardes qui le soutenaient.

— Chastelard ! s'écria-t-il en allongeant la tête de son côté ; oui, c'est lui... lui que mon épée... Ah ! je comprends !... Cette pâleur... ce sang qui lui sort par la bouche, ces yeux éteins... C'est une vision du tombeau, ajouta-t-il d'un air égaré. Je ne regarderai pas de l'autre côté, car bien sûr j'apercevrais aussi mon cousin La Renaudie, que j'ai vu tuer après qu'il m'eût donné ce bon coup d'épée. — Pas encore les spectres! — Rien que la vue de ma dame, dans ce moment suprême, afin que je m'en souvienne toute l'éternité.

Il attacha sur la jeune reine des regards dans lesquels, et pour la première fois, on eût pu lire un autre sentiment que le zèle, le dévoûment et la fidélité.

— Dieu prenne en pitié, ajouta-t-il dou-

cement et en fermant les yeux, ceux qui ont souffert en silence et qui meurent avec joie !

— Il expire ! et cet autre... cet autre, s'écria le petit roi en désignant Chastelard, vient aussi de tomber sans mouvement... Madame, où m'avez-vous amené? Sont-ce là les doux loisirs et les félicités de la solitude que vous m'aviez promis ?... Voyez, Marie... nous sommes entourés de morts... Entendez-vous ces cris... et ce sang... ce sang... Ainsi, mon Dieu, je suis condamné à être roi partout et toujours !

— Mon ami, du courage... Reprenez vos sens, sire ! s'écria Marie-Stuart en entourant de ses bras l'enfant qui cachait sa tête dans son sein. Il ne m'entend plus... il est sans connaissance... et pas de secours... En route, messieurs, cria-t-elle en s'avançant à la portière ; arrachons le roi à

ce triste spectacle... Amboise nous attend : à Amboise! à Amboise!

La voiture se remit en marche et s'éloigna rapidement du champ de bataille.

Margaret Mac-Yvor resta avec quelques hommes pour prendre soin des blessés.

Chastelard respirait encore; Perdaillan était mort.

Pendant que les gardes, aidés de quelques villageois accourus, préparaient un brancard pour emporter le capitaine blessé, la vieille Écossaise, seule et debout au milieu de ces débris, l'œil égaré, les cheveux hérissés, la poitrine haletante, semblait une Pythonisse tourmentée par le besoin de mettre au dehors l'esprit prophétique qui l'obsède.

— Ainsi, dit-elle enfin après avoir arrêté ses regards sur Perdaillan et sur Chas-

telard, ainsi s'accomplissent déjà les menaces du génie fatal qui présida à ta naissance, infortunée Marie!... Ainsi finiront tous ceux qui oseront t'aimer! Va, malheureuse fille des Stuart, ajouta-t elle en suivant des yeux la litière qui s'éloignait, tu emportes avec toi l'influence mortellement enivrante de ton regard!... L'enfant royal que tu enlaces de tes bras l'éprouve déjà... déjà flotte sur ton front le voile noir... le voile des veuves. J'ai vainement tenté de maîtriser ton avenir... Catherine de Médicis l'a dit: tu appartiens à l'Écosse! l'Écosse te tend les bras, elle t'appelle... et sa voix est comme celle du bourreau qui se lasse d'attendre auprès de sa hache fraîchement aiguisée!... Malheur! malheur! malheur! ô Marie! tu déjoues aujourd'hui les espérances de l'Italienne! Mais la marâtre a remis sa dette en des mains sûres, et

l'Anglaise Élisabeth se chargera de la faire acquitter.

Pendant que cela se passait aux portes d'Amboise, un revirement inattendu s'opérait au château de Blois. Quand on était entré, le matin, dans la chambre du roi, l'on avait trouvé sur sa table la lettre qui conférait au duc de Guise la lieutenance-générale, et un édit de pacification pour les religionnaires.

La première de ces pièces coupa court aux prétentions de Condé et aux sourdes menées de la reine-mère ; ils durent obéir : s'y refuser eût été se mettre en révolte ouverte, et Condé n'avait pas assez d'énergie et de résolution pour se jeter dans un parti aussi extrême.

Quant à l'édit de pacification, promul-

gué à grande hâte, il ôta aux révoltés tout prétexte pour continuer leur œuvre et eut pour résultat d'en détacher un grand nombre. Le changement de résidence de la cour contribua beaucoup aussi à les déconcerter: leur plan d'attaque se trouvait par cela même sans application possible, et ils n'avaient plus à leur tête l'esprit ingénieux et fertile qui eût pu renouer le fil ainsi brisé.

L'avocat des Avenelles, en apportant à Blois des renseignemens positifs sur le quartier-général de la conjuration, lui porta le dernier coup. Le duc de Guise, maître de disposer, comme il l'entendait, des troupes qu'il avait déjà réunies autour de lui, envoya cerner et forcer le lieu désigné. Les principaux chefs de l'entreprise, les armes et les munitions tombèrent au pouvoir des Lorrains...

On sait le reste. Une attaque désespérée, dirigée par un parti de huguenots contre le château d'Amboise, servit de prétexte, sinon d'excuse, aux actes d'une déplorable sévérité. Le sang coula par torrens à Amboise, et l'horrible spectacle de ces supplices précipita, on peut le dire, le terme de la triste et douloureuse vie du petit roi.

Ainsi Marie Stuart, qui avait cru sauver son époux, et rester plus longtemps reine de France en l'arrachant de Blois pour l'emmener à Amboise, hâta elle même et sans le savoir, le moment fatal où la *nef qui disjoignait ses amours* dût l'arracher au *plaisant pays de France* qu'elle avait tant aimé... Les hommes s'agitent: Dieu les mène.

FIN.

Fontainebleau.—Imprimerie de E. Jacquin.

